

# Kate Sedley

## La combe du Nocher

grands détectives

**10**  

---

**18**



KATE SEDLEY

# LA COMBE DU NOCHER

*(The Brothers of Glastonbury)*

Traduit de l'anglais par Founi Guiramand



10/18

## CHAPITRE PREMIER

L'été avait été bon, avec d'assez longues périodes agréables entre les journées plus nuageuses et plus froides de pluie et de vent. Avec mon balluchon, j'avais suivi la côte sud de l'Angleterre aussi loin que la cité de Chichester avant de m'en retourner vers chez moi. J'avais d'abord gagné Winchester, après quoi j'avais traversé le vaste pays inculte au nord d'Old Sarum, où j'avais reçu un accueil chaleureux dans les hameaux et villages isolés qui bordent ces grandes étendues désolées. Je n'étais plus qu'à deux jours de route de Bristol que déjà je pouvais me remémorer avec un plaisir grandissant les souvenirs de ces derniers mois : les nuits chaudes où je dormais sous les étoiles, sauf quand je partageais avec des compagnons de voyage l'obscurité feutrée d'une grange où nous échangeions nos idées sur tous les sujets possibles, tandis que dans le foin odorant autour de nous s'affairaient d'intrépides petits animaux nocturnes ; le pépiement joyeux des oiseaux à l'aube, et la brume pâle montant à hauteur des genoux au-dessus des prairies, que transperçaient les hachures d'or des premiers rayons du soleil ; les ombres du soir projetées sur les murs des chaumières et le miroitement gris nacré des cascades et des cours d'eau.

J'avais vu et admiré l'énorme géant de Cerne Abbas, gravé dans le flanc d'une colline du Dorset par nos ancêtres celtes voilà plusieurs milliers d'années, et, dans la plaine de Salisbury, le cercle de monolithes des premiers âges m'avait émerveillé. Plus récemment, par pur plaisir, j'avais aidé aux moissons, et partagé avec les travailleurs leur collation de pain et de fromage, d'oignons et de bière d'orge, sous l'œil vigilant du seigneur des moissons veillant à ce que nous n'outrepassions pas le temps qui nous était imparti pour nous restaurer et faire la sieste au

soleil de la mi-journée. J'avais traversé les dunes au-delà d'Edington, où Alfred, le plus grand de nos rois saxons, avait mis en déroute, quelque six cents ans plus tôt, l'armée de Guthrum, sauvant à jamais le Wessex de l'occupation danoise, puis j'avais descendu ce que l'on appelle encore la « butte sanglante », pour passer la nuit au prieuré augustinien niché dans son flanc.

Et maintenant, alors que s'achevait une journée de plus passée à flâner de village en village, à l'heure où, dans le silence, la lumière déclinante hésite entre le crépuscule et la pleine obscurité, j'approchais du château de Farleigh Hungerford, et voyais qu'il était tout illuminé par des torches projetant leurs flammes haut sur ses murs de pierre grise.

J'en fus étonné, car j'étais passé par là à bien des reprises, le château ne se trouvant qu'à quelques milles de Bath, sur les contreforts méridionaux qui bordent cette ancienne place forte, et chaque fois il n'était occupé que par les serviteurs nécessaires à son entretien en l'absence du seigneur des lieux. Ce jour-là, cependant, il était présent, comme le prouvaient la foule massée autour de la porte est, et celle qui se pressait dans la cour extérieure, ainsi que les fanions et les surcots des hommes d'armes. Tous arboraient le taureau noir passant du duc de Clarence.

L'histoire de ce château ne m'était pas tout à fait inconnue car j'avais grandi à Wells, située à moins de vingt milles de là à vol d'oiseau (et où les commérages issus d'un rayon beaucoup plus grand parviennent à une vitesse étonnante). À l'origine, il appartenait à la famille Hungerford, mais celle-ci, ayant soutenu le feu roi Henri et la cause des Lancastre, s'était vue dépouillée de ses terres. Quatorze ans plus tôt, le roi Édouard avait donné Farleigh à son plus jeune frère, le prince Richard, duc de Gloucester, pour son neuvième anniversaire – qui était aussi le mien car il se trouve que nous sommes nés le même jour. Mais le duc, une fois adulte, ayant épousé sa cousine Lady Anne Neville, avait choisi de vivre dans le nord, à Middleham et à Sheriff Hutton. Il avait de ce fait loué Farleigh à son frère plus âgé, le duc de Clarence, propriétaire de vastes terres dans le Somerset. Margaret, la fille de Clarence, était née là un an

auparavant tout au plus, mais, je le répète, jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais vu Sa Grâce y résider.

En approchant je remarquai qu'on n'avait pas encore fermé les portes malgré l'obscurité grandissante, et je me demandais qui on pouvait attendre à une heure aussi tardive quand le garde sortit de son abri pour m'inspecter et juger si je pouvais ou non entrer.

— C'est bon, grommela-t-il, tu peux passer. Tu voudrais bien coucher dans les cuisines, j'imagine ?

— N'importe où, l'ami. Une écurie fera aussi bien l'affaire.

— Il te faudra de la chance ! ricana l'homme. Au cas où tu ne l'aurais pas noté, le duc est ici. Alors, avec ses chevaux et ceux de Mgr de Bath et Wells qu'on attend d'un instant à l'autre, une écurie vide sera plus difficile à trouver que de l'or dans la poche d'un pauvre.

— C'est bien tard pour l'évêque, non ? m'étonnai-je. Il doit être près de neuf heures.

Le portier haussa les épaules en frottant son nez grêlé.

— Le duc est arrivé voilà quatre heures seulement, et repart demain juste après midi. La façon dont nos maîtres et seigneurs courent la campagne !... Ils ne restent jamais en place. Ici, là-bas, partout, comme un essaim d'abeilles.

L'homme dressa l'oreille.

— Tu devrais entrer : j'entends les sabots des chevaux.

Je les entendais, moi aussi, et, à cet instant précis, les guetteurs sur les remparts du château annoncèrent à grands cris l'arrivée imminente de l'évêque. Aussitôt, dans la cour extérieure, l'activité redoubla, comme surgissaient des laquais prêts à servir Monseigneur et sa suite. On ouvrit toutes grandes les portes de la cour intérieure, et l'intendant ainsi que des officiers de haut rang de la maison ducal apparurent, venant d'un passage entre les tours jumelles, et franchirent le pont sur les douves. Je me faufilai derrière le mur d'enceinte, au-delà de la porte ouest, jusqu'à une encoignure que j'imaginais discrète, ne m'étant pas rendu compte qu'elle était très bien éclairée par une torche qui flambait juste au-dessus de ma tête.

La cour du château parut tout à coup pleine à craquer de chevaux et de cavaliers, les premiers s'immobilisant col baissé,

naseaux distendus, leurs flancs transpirants soulevés au rythme de leurs halètements sonores, comme si on les avait poussés à la limite de leurs forces. Partout, la lumière s'accrochait aux riches harnais, aux pierreries et aux fils d'or, d'argent et d'azur qui dessinaient la croix de Saint-André, dont étaient ornés les tapis de selle et les manches des hommes de l'évêque.

Robert Stillington lui-même était splendidement vêtu de velours cramoisi, et son chapelain arborait de la soie bleu sombre. (L'Église avait beau invoquer sans cesse sa pauvreté, songeai-je avec cynisme, même lorsque ses revenus étaient bas ses princes faisaient en sorte de n'en jamais manquer.) L'évêque de Bath et Wells, si je ne me trompais pas, devait à cette époque friser la soixantaine, et, jusqu'à l'année précédente, il avait occupé la charge importante de chancelier. Peut-être les profondes rides d'insatisfaction autour de sa bouche n'étaient-elles pas étrangères au fait qu'on lui avait retiré ce poste au profit de Thomas Rotheram, ami proche et confident des Woodville. Si c'était bien le cas, le duc de Clarence et lui pourraient échanger leurs condoléances affligées, et épancher leur amertume à l'encontre de la famille de la reine.

Un nouveau branle-bas – sonnerie de trompettes, bruit des hommes d'armes se mettant au garde-à-vous – me fit regarder sur ma gauche juste à temps pour voir le duc sortir dans la cour extérieure afin d'accueillir son hôte en personne. Il s'agissait là d'une marque d'égards inattendue, me dis-je, même pour un évêque. Il semblait que George de Clarence avait grand-hâte de souhaiter la bienvenue à son invité, et de lui réserver un traitement de faveur. Familièrement, il passa un bras autour du cou de Stillington après avoir baisé ses deux joues ridées.

Le duc était à peu près tel que je m'en souvenais, très grand, comme son frère aîné, avec le même beau visage vermeil à la puissante mâchoire. À première vue, on pouvait presque les prendre l'un pour l'autre, mais, à y regarder de plus près, la bouche pleine de Clarence, qui affichait une moue amère et boudeuse, désignait un homme plus insatisfait de la vie que ne l'avait jamais été le roi Édouard. Comme toujours le duc était magnifiquement vêtu, ce soir-là de velours et de soie dans les tons d'ambre. À l'un de ses doigts scintillait une énorme

émeraude. Il portait, un peu au-dessus de son coude gauche, un simple ruban noir dont les extrémités voletaient dans la petite brise du crépuscule, marque du deuil, qu'il continuait d'observer, après le décès de sa sœur Anne, duchesse d'Exeter, au début de cette même année.

Se retournant, le duc pressa l'archevêque d'avancer vers la cour intérieure plus intime, où, nul doute, attendaient la duchesse Isabel et ses dames avec leurs souhaits de bienvenue. Comme ils approchaient du pont jeté sur les douves, ma balle, que je ne portais plus sur mon dos mais par ses bretelles, me glissa des mains pour tomber sur le sol. Était-ce le hasard, ou le fait de la divine providence ? Toujours est-il qu'il ne se trouvait personne entre le duc et moi, et le mouvement brusque, à la limite de son champ de vision, lui fit tourner la tête. Un instant, il eut une expression méfiante et contrariée, mais qui disparut, comme il fronçait les sourcils, déconcerté. À la lumière de la torche, au-dessus de moi, il avait reconnu mon visage, sans réussir à le situer. Puis, après avoir jaugé ma vêtue et mon statut, le froncement de sourcils s'accentua. Comment pouvait-il connaître un colporteur aussi ordinaire ? Toujours manifestement intrigué, et avec un ultime et rapide regard en arrière, il disparut de ma vue.

Les cuisines du château étaient situées à l'autre bout de la cour intérieure, à côté de la boulangerie et du puits, non loin de la tour nord-ouest. On m'avait autorisé à passer librement après que le duc, sa suite et ses hôtes eurent pénétré dans la grande-salle. Compte tenu des circonstances, je dérangeais moins que je ne l'avais pensé, car les fours qui refroidissaient et les broches à l'arrêt indiquaient que l'évêque aurait certes de quoi manger abondamment toute la nuit dans sa chambre, mais que lui et sa suite n'auraient pas droit à un somptueux banquet. On préparait des plateaux avec du vin et des sucreries, pâtisseries farcies de dattes et de miel, chaussons aux pommes, doucettes<sup>1</sup>, mais rien qui puisse rassasier un homme. Mon cœur chavira :

---

<sup>1</sup> Pâtisserie fourrée de jaune d'œuf, de crème, de safran, et sucrée au miel. (N.d.T.)

moi qui espérais ma part du festin épiscopal, j'en serais pour mes frais et devrais me contenter des rogatons froids qu'on m'offrirait.

— Monseigneur a fait savoir que lui et sa suite avaient soupé avant de quitter Wells, m'apprit une des filles de cuisine qui entreprit de fourrager dans le contenu de ma balle. Il ne te reste plus grand-chose, reprit-elle d'un ton accusateur.

— J'ai été sur les routes tout l'été, protestai-je, et maintenant je rentre à Bristol ! Les stocks sont bas, comme la nourriture dans cette cuisine.

La fille se mit à rire.

— Je vais te trouver quelque chose, proposa-t-elle.

Elle tint parole car elle revint quelques minutes plus tard avec un morceau de pain substantiel et une cuisse de volaille froide.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Je hochai la tête avec reconnaissance.

— Tu es bien bonne.

Je me rendis compte brusquement combien j'avais faim, n'ayant pas mangé depuis plusieurs heures, aussi je mordis à pleines dents dans la viande avant de demander, la bouche pleine :

— Qu'est-ce qui amène l'évêque ici pour cette visite en coup de vent ?

Deux grands yeux ronds d'un gris pâle se portèrent sur moi.

— Comment le saurais-je ? Le duc ne me met pas dans ses confidences !

Et la fille éclata de rire.

— Tu aurais pu entendre quelques rumeurs. Je sais par expérience que les bruits atteignent les cuisines avant tout autre endroit, dans une maison ou dans un château.

Elle haussa les épaules.

— Pas ici. Le duc est très discret sur ses affaires privées.

Voilà qui ne s'accordait pas avec tout ce que j'avais entendu dire sur George de Clarence, mais je m'abstins d'en discuter. D'ailleurs la fille ne s'intéressait plus à la question, ayant saisi un petit étui à aiguilles en os dont elle s'enquit du prix avec un air plein d'espoir. Elle ne pouvait certainement pas l'acheter, même s'il était très bon marché, car je n'avais encore jamais



rencontré de fille de cuisine avec de l'argent en poche. J'hésitai une ou deux secondes, mais j'avais eu un été très profitable, et pouvais me permettre d'être généreux. Je refermai donc les doigts de ma compagne sur l'objet.

— Il est à toi, si tu le désires vraiment, dis-je, mais pas un mot aux autres servantes, car je ne peux pas faire la même chose pour elles. J'ai une belle-mère et une petite fille qui m'attendent à la maison.

Elle me remercia dans un souffle. Ses yeux rayonnaient, et, timidement, elle haussa le col pour m'embrasser sur la joue.

— Alors, tu es marié ? chuchota-t-elle.

— Veuf. Mais dis-moi, quel est ton nom ?

Je ne devais jamais le connaître, parce que, à cet instant, une des cuisinières apostropha la jeune personne avec virulence, lui intimant l'ordre de cesser de perdre son temps, et de se rendre à la boulangerie avec la commande de pain pour le matin. La fille bondit sur ses pieds, m'envoyant un baiser de la main avant de partir en courant, son précieux étui à aiguilles glissé bien en sécurité dans le haut de sa robe.

Je m'installai dans un coin de la vaste salle, et sortis ma cape de ma balle pour la dérouler et m'en entourer les jambes, car même aux meilleurs jours de l'été, il peut faire frisquet quand les ombres s'allongent. Autour de moi, les valets de cuisine continuaient à s'affairer, éteignant les feux pour la nuit (tout en conservant assez de braise pour les ranimer facilement au matin), préparant du pain, du fromage et de la bière pour les membres les plus importants de la maison. Il fallait aussi s'assurer que les réserves d'eau et les paniers de bois étaient pleins pour le lendemain, et nettoyer les broches sur lesquelles avait rôti le souper du duc. Les cuisiniers vérifiaient leurs provisions de poisson et de viande pour le petit déjeuner, sachant combien leur seigneur serait mécontent si sa table n'impressionnait pas l'évêque. À un moment, une femme de chambre, les bras chargés de draps, passa bavarder avec une amie, mais fila quand une gouvernante furieuse apparut à sa recherche. Plus tard, vers minuit, on vit arriver trois ou quatre des serviteurs de l'évêque, parmi les moins importants, pour lesquels il n'y avait pas de place dans la grand-salle des invités

ni dans les écuries. Ils se cherchèrent un coin pour dormir, dans la cuisine ou dans l'office.

Moi, j'avais déjà somnolé par intermittence, ayant un sommeil capricieux, pour ne pas dire pire, bien différent de celui, paisible, de ces trois derniers mois. J'en connaissais la raison, et m'en sentais coupable : j'allais rentrer chez moi, et ma liberté s'en trouverait entravée. L'automne et ensuite l'hiver seraient bientôt là, et j'avais juré à ma belle-mère, Margaret Walker, de ne pas la laisser seule de nouveau avec ma petite fille durant la période de temps froid. À dire vrai, je m'étais fait le même serment après les événements de l'hiver précédent<sup>2</sup>, sachant qu'il y avait assez d'argent à gagner dans la ville de Bristol et dans ses environs pour couvrir nos modestes besoins, et plus qu'assez si on ajoutait les gages de Margaret qui travaillait comme fileuse. Mais je savais aussi que ces longues semaines enfermés entre quatre murs me paraîtraient interminables, même si je pouvais assurément m'échapper dans la journée, et mettraient à rude épreuve ma patience et mon bon caractère.

Jeune homme, je détestais rester calfeutré, raison pour laquelle je n'avais pas pu devenir moine à Glastonbury, décevant ma mère dans son vœu le plus cher. Je n'avais pas achevé mon noviciat, mais, avec la bénédiction de l'abbé Selwood, j'avais abandonné la vie religieuse pour celle de colporteur, et, pendant la plus grande partie de trois années, j'avais été libre et sans souci. Et puis, comme les lecteurs de mes précédentes chroniques le savent déjà, en février 1474, j'avais épousé Lillis Walker qui était morte en donnant naissance à notre fille, huit mois plus tard.

Ma belle-mère me pressait de me remarier, désirant partager avec quelqu'un la responsabilité de la petite Élisabeth dont nous fêterions le second anniversaire dans trois mois, et qui devenait chaque jour plus éveillée. J'avais promis à Margaret de réfléchir sérieusement au sujet, et de ce fait toute femme acceptable, non mariée ou veuve, dans la communauté des tisserands de Redcliffe, avait été soumise à mon inspection, et, consentante

---

<sup>2</sup> Voir *Un cruel hiver*, 10/18, n°3173. (N.d.T.)

ou pas, on l'avait attirée dans ma compagnie pour nous laisser en tête à tête. Avec le printemps, Dieu merci, je m'étais échappé et avais pris la route.

Je comprenais la nécessité de choisir une épouse, et la ressentais aussi, mais, cette fois, je voulais m'assurer qu'il y aurait davantage de ma part qu'une simple attirance et le sens du devoir. Le 2 octobre, j'aurais vingt-quatre ans, et, à cet âge de la vie entre l'inexpérience de la jeunesse et le réalisme plus rude de la maturité, je cherchais l'amour. Grâce aux moines de Glastonbury qui m'avaient appris à lire et à écrire, je connaissais plusieurs ballades ou de grands poèmes épiques mettant en scène des personnages comme Robin des Bois et Maid Marian, Lancelot et Guenièvre, ou ceux du *Roman de la Rose*.

J'étais d'humeur singulière en cette fin août de 1476, une humeur que ce dernier été béni avait encore exaltée, et je n'avais pas la tête à rentrer à Bristol pour retrouver la terne routine de la vie domestique et de la paternité. Au contraire, je voulais me voir jeté à corps perdu dans quelque aventure fabuleuse, devenir un chevalier sur son blanc destrier allant secourir une damoiselle en détresse. (Ce qui, compte tenu de ce qui arriva, n'était pas plus mal, même si la réalité fut malgré tout plus prosaïque que mes rêves, chose inévitable dans la vie. Il n'en reste pas moins que je faillis bien accomplir l'incroyable et devenir acteur de ce monde mystique, mythique, de nos rêveries les plus échevelées.)

Je me levai aux premières lueurs pour découvrir, bien qu'il fût très tôt, les valets et les filles de cuisine déjà debout et affairés. De grands feux flambaient dans les deux foyers de part et d'autre de la porte de la cuisine, on apportait de la boulangerie des paniers de pain frais, de l'eau pour le rasage bouillait dans des chaudrons, et les valets du duc et de l'évêque affûtaient les rasoirs sur le cuir. Je sortis le mien de mon paquetage, mendiai un peu d'eau chaude, et entrepris de couper ma barbe de la nuit. (Je suis blond comme les Saxons, et celle-ci se voit moins que chez certains, mais je ne me sens content qu'après l'avoir rasée.)

J'aperçus rapidement ma petite aide de cuisine, très occupée à courir de droite et de gauche sur ordre des cuisinières, et qui ne put que me faire de loin un signe de la main. Je chapardai des galettes d'avoine sur une table où elles refroidissaient, et les sucrai avec un peu de miel. On avait préparé des pichets de bière que des valets apporteraient dans la grand-salle, et je réussis à boire à l'un d'eux plusieurs lampées sans qu'on me voie. Après quoi, comme je n'avais plus rien à faire là, je remis ma cape et mon rasoir dans ma balle que j'emmenai avec moi au puits, à l'extérieur de l'office. Je tirai un seau d'eau pour me laver le visage et les mains, me nettoyai les dents avec le morceau d'écorce de saule que je transportais toujours avec moi à cet effet, et voilà : j'étais prêt à reprendre ma route.

Il y avait dans la lumière matinale un éclat prometteur d'une nouvelle belle journée. Le parfum des roses arrivait par bouffées de ce que je soupçonnais être le jardin d'agrément des dames, derrière un mur tout proche, tandis que s'échappaient de la boulangerie des odeurs non moins agréables, même si celles-ci avaient pour effet de me donner faim. J'avais pris un petit déjeuner fort léger pour quelqu'un de ma taille et de ma stature, et ne voyais aucun espoir de me sustenter davantage. Aux cuisines, on était bien trop occupé. En marchant d'un bon pas, estimai-je, je franchirais l'enceinte de Bath à l'heure du souper, et je connaissais là-bas plusieurs échoppes qui vendaient d'excellents pâtés et terrines. Aussi je chargeai ma balle sur mes épaules et traversai la cour intérieure pleine d'activité pour emprunter le passage entre les tours jumelles, franchir les douves et me trouver dans la cour extérieure du château.

La cloche de la chapelle sonnait prime. La chapelle elle-même, un bâtiment rectangulaire simple, avec des contreforts aux angles, était dédiée à saint Léonard. Elle se dressait tout près de la porte est, et en passant je vis avec surprise que l'évêque s'apprêtait à y pénétrer. Il était accompagné par le duc de Clarence qui n'était pas encore rasé et semblait fort contrarié d'avoir dû se lever si tôt. Sous le coup d'une impulsion subite, je me joignis au petit groupe de serviteurs et de membres de la suite qui accompagnaient leurs maîtres à leurs dévotions.

Je fus immédiatement sur mes gardes car ces actes soudains et inexplicables de ma part signifiaient en général que Dieu une fois de plus Se penchait sur moi, m'entraînant par le coude sur le chemin qu'Il désirait me voir prendre. Il avait besoin de mes compétences, de nouveau, de ce pouvoir singulier dont Il m'avait doté de démêler les fils enchevêtrés du mal et de l'injustice. Je déployai ma stratégie de défense habituelle – l'expérience m'avait pourtant enseigné qu'elle ne m'était jamais bien utile : on ne gagne pas quand on joue au plus malin avec le Tout-Puissant, mais je m'étais toujours senti obligé d'essayer – et me tins au dernier rang de l'assemblée, pliant un peu les genoux pour paraître moins grand, les yeux fixés sur une fresque de saint Georges terrassant le dragon, afin de ne croiser le regard de personne. Et il semblait que j'avais peut-être réussi car, une fois la messe achevée, nul ne m'accosta lorsque les gens sortirent un à un de la chapelle, derrière le duc et l'évêque qui marchaient bras dessus bras dessous.

De nouveau je hissai sur mes épaules ma balle que j'avais laissée dehors, près de l'entrée, et franchis les quelques mètres me séparant de la porte est. Devant moi, une jeune fille courait en trébuchant, dans sa hâte à rejoindre le garde qui à cet instant sortit de son abri. J'entendis la fille lui lancer :

— Il est arrivé, Burl ?

Comme l'homme secouait la tête, elle s'arrêta net, mordant sa lèvre inférieure avec un air tourmenté. Il se passait là un petit drame, mais cela ne me concernait en rien. J'adressai un signe de tête amical au garde avant de franchir la porte et tourner en direction de Bath.

Finalement, Dieu n'avait que faire de mes services et j'étais libre de rentrer chez moi. Perversement, j'éprouvais une vive déception. Mon allure se ralentit, ma balle commençait à peser sur mes épaules. Je franchis la crête de la montagne et attaquai la longue et fastidieuse descente sur Bath, nichée à quelque cinq à six milles plus loin, au fond de sa vallée.

La température montait de minute en minute, et je me mis à transpirer. Les gens que je rencontrais semblaient aussi maussades et peu en train que moi. Les routes étaient sèches et sillonnées d'ornières, et les charrettes en passant soulevaient

des nuages de poussière qui me faisaient éternuer et me brûlaient les yeux. En approchant de la chartreuse de Hinton, je m'apitoyais violemment sur mon sort.

Entendant un martèlement de sabots derrière moi, je tournai la tête pour regarder par-dessus mon épaule. Un homme arborant la livrée du duc de Clarence vint à ma hauteur, immobilisa son cheval et mit pied à terre.

— Tu es Roger Chapman ? demanda-t-il, et quand je hochai la tête, il poursuivit : Tu dois regagner Farleigh avec moi. Ordre de Sa Grâce !

Puis il ajouta, incapable de dissimuler la note d'incrédulité dans sa voix :

— Mon maître dit qu'il a besoin de toi.

## CHAPITRE II

En croupe derrière le messenger, je repartis pour Farleigh où nous arrivâmes peu après dix heures, à temps pour le déjeuner. Non que je pusse songer à la nourriture en ce moment précis car on me conduisit immédiatement vers une salle pour y attendre le duc.

Dans les deux cours du château, on chargeait des charrettes et on sellait des chevaux en prévision du départ du couple ducal à la mi-journée. Comme tous ceux qui transportent l'essentiel de leurs biens sur leur dos, je m'émerveillais toujours de la quantité d'effets personnels que nos maîtres et seigneurs estimaient indispensable même pour le plus bref des séjours. Lorsque nous passâmes avec mon guide à côté de la tour sud-ouest au toit en forme de cône qui brillait sous le soleil matinal, deux jeunes pages en sortaient à grand-peine un gros coffre en cuir cerclé de fer, qui devait appartenir à la duchesse, si j'en jugeais par la manche en gaze s'échappant de sous son couvercle. Derrière eux, une dame d'atour titubait sous le poids d'un coffret à bijoux habillé de velours rouge.

Il semblait que l'évêque et sa suite étaient partis depuis longtemps. Sitôt le petit déjeuner terminé, au dire de mon compagnon. Les affaires qu'il avait traitées avec le duc, quelles qu'elles aient été, avaient à l'évidence été conclues la veille au soir, et maintenant Monseigneur avait sans doute déjà parcouru pas mal de milles sur la route qui le ramenait à Wells. Le hasard apparent qui avait voulu que Stillington ait visité son diocèse au moment précis où le duc de Clarence se trouvait à Farleigh me laissait songeur. Il y avait de la connivence dans l'air, et je me demandais quels troubles desseins les deux hommes avaient ourdis ensemble. Quels qu'ils fussent, s'ils ne me concernaient pas, la parentèle de la reine avait sans doute intérêt à se

montrer très prudente. En attendant, si mon instinct ne me trompait pas, Dieu avait pour moi Ses propres desseins.

Je traversai la cour intérieure derrière le messenger et m'engageai dans une courte volée de marches montant à la grand-salle où l'on dressait des tables à tréteaux pour le repas. Un escalier en colimaçon dans un angle nous conduisit jusqu'à un agréable solar<sup>3</sup>. Ses grandes fenêtres y déversaient une chaude lumière dont l'éclat brutal m'aveugla presque. Et mes yeux étaient encore en train de s'y accoutumer lorsque mon compagnon me pria de m'asseoir pendant qu'il allait chercher le duc. Je me dirigeai en tâtonnant vers un tabouret et m'installai dos à la fenêtre jusqu'à ce que ma vision soit redevenue normale. C'est alors que j'entendis des pas dans l'escalier. L'instant d'après, le duc de Clarence, arborant bottes et éperons en prévision de son imminent voyage, pénétra dans le solar accompagné de son épouse et suivi d'un homme et d'une jeune fille, celle même que j'avais aperçue près de la chapelle de la porte est, plus tôt ce matin-là. Je bondis sur mes pieds.

C'était la première fois que je voyais de près la duchesse Isabel, et sa ressemblance avec sa plus jeune sœur, la duchesse de Gloucester, me frappa. Toutes deux avaient la même carnation délicate, la même couleur subtile d'yeux, et elles partageaient aussi cet air de fragilité qui évoquait pour moi des campanules courbées par le vent. La duchesse Isabel portait une ample robe en taffetas vert feuille, qui ne cachait qu'imparfaitement son état – elle était enceinte de cinq mois environ, d'après mes estimations. Des cernes sombres soulignaient ses yeux, et la façon dont elle se laissa tomber avec soulagement sur un siège montrait combien elle était éprouvée. Elle avait déjà eu des enfants : une fille, Margaret, qui était née à Farleigh, et un fils prénommé Edward en l'honneur de son oncle, le roi. Je me fis la réflexion que si George de Clarence s'était préoccupé de la santé de son épouse, il se serait contenté

---

<sup>3</sup> Dans les anciens manoirs anglais, pièce privée où les propriétaires pouvaient se retirer, loin de la bruyante salle commune. (*N.d.T.*)



des deux enfants qu'elle lui avait déjà donnés, car, à mes yeux, c'était une femme mal portante.

Le duc eut un hochement sec de la tête dans ma direction.

— Je n'arrivais pas à situer ton visage, lorsque je t'ai vu la première fois hier soir, déclara-t-il, mais en t'apercevant de nouveau ce matin à la messe, je me suis rappelé qui tu étais. Nos chemins se sont croisés l'année dernière quand tu as sauvé mon frère Richard que l'on voulait assassiner.

Je m'inclinai avant de répondre :

— J'ai eu ce privilège. Depuis, Sa Grâce le duc de Gloucester a eu recours à moi une fois ou deux pour ses affaires privées, mais je suis colporteur de métier.

Clarence prit place dans un fauteuil en bois sculpté et pinça les lèvres.

— Oui, il m'a tout raconté à ton sujet, et comment il t'avait proposé de te prendre dans sa maison, et que tu avais refusé.

Il eut un rire sans joie avant de poursuivre :

— Quel idiot tu fais ! Mais j'imagine que tu le sais.

— Peut-être, néanmoins je préfère être mon propre maître.

Le duc haussa les épaules et me scruta de ses yeux bleus avec indifférence.

— C'est ton affaire, bien sûr. Ce qui compte, dans les circonstances présentes, c'est que mon frère, je le sais, te fait confiance, et que, par conséquent, je puis compter sur toi si je te demande de me rendre un petit service.

Il ajouta avec un geste condescendant de la main :

— Oh, rien de bien grave : pas du tout le genre de choses que tu as effectuées pour Richard. Il s'agit d'une petite mission sans importance.

Se tournant, il fit signe à l'homme et à la jeune fille d'avancer.

— Voici William Armstrong, l'un de mes sergents d'armes, et cette jeune personne est sa fille, Cicely, femme de chambre auprès de la duchesse.

L'homme était grand et fort avec des cheveux roux frisés coupés court et une expression revêche. La jeune fille était aussi différente de lui qu'il était possible : elle lui arrivait à peine au-dessus de l'épaule, avec des mains soignées et des pieds menus, et deux immenses yeux bleu-violet surmontés de sourcils bien

dessinés. Ses cheveux étaient cachés sous un capuchon de lin, mais, à en juger par les quelques petites mèches qui s'en étaient échappées et lui collaient au front, je jugeai qu'ils devaient être brun doré. Elle n'était pas jolie : ses lèvres étaient trop minces, et sa mâchoire inférieure un peu trop lourde, mais, quand elle leva les yeux pour m'adresser un sourire espiègle, j'aurais juré n'avoir jamais vu fille plus belle.

Le duc poursuivit :

— Maîtresse Cicely nous quitte. Elle rentre à Glastonbury auprès de sa tante...

Il se tut, invitant du regard William Armstrong à s'expliquer.

— Maîtresse Gildersleeve, ma sœur, fit l'homme d'une voix bourrue. Cicely doit épouser l'aîné de mes neveux, son cousin Peter, ajouta-t-il avec fierté. Peter et son frère Mark possèdent leur propre négoce près de l'abbaye. Ils fabriquent des parchemins.

— Je vois, je vois ! l'interrompit le duc avec irritation avant de se tourner vers moi. Le problème est le suivant, colporteur : ledit Peter Gildersleeve devait arriver ici hier soir afin de rentrer à Glastonbury chez sa mère avec sa promise ce matin. Comme nous nous trouvions à Farleigh pour une journée, l'occasion paraissait idéale pour acheminer Cicely là-bas en dérangeant le moins possible quiconque de ma maison. Mais maître Gildersleeve n'a pas paru.

Ce contretemps, qui dérangeait ses projets, semblait contrarier Sa Grâce qui poursuivit :

— Ce qui est très impoli de sa part. Nous devons partir à midi, au plus tard. Il faut que je sois à Londres d'ici au milieu de la semaine, et ne puis me passer de William pour qu'il accompagne sa fille. Cependant, lui s'inquiète pour sa sécurité entre le château et le domicile de sa tante à Glastonbury. Et donc, colporteur, si ce Peter Gildersleeve n'est toujours pas là à midi, je te confie la jeune personne, et compte sur toi pour l'escorter jusqu'à sa destination.

Je n'avais d'autre choix que de me déclarer prêt à satisfaire aux désirs du duc. J'élevai cependant une objection :

— Je vais à pied, Votre Grâce. Je n'ai pas de cheval.

Fronçant les sourcils, le duc tapota sur le bras de son fauteuil.

— Tu ne sais pas monter ? interrogea-t-il après un instant de réflexion.

J'admis que je le pouvais s'il le fallait, et ajoutai :

— Mais je ne l'ai pas fait depuis pas mal de temps.

— Quand on a appris, on sait pour la vie, répliqua-t-il sèchement, et il se mit debout.

— Je donnerai des ordres pour qu'une monture t'attende aux écuries. Tu peux prendre la fille en croupe derrière toi.

Il s'avança vers la porte avant d'ajouter :

— Et tu peux déjeuner dans la grand-salle avec nous tout à l'heure.

Il s'en alla avec la duchesse qui s'attarda sur le seuil de la porte juste le temps de demander à la jeune femme de chambre de passer la voir avant de quitter Farleigh. Elle suivit ensuite son mari dans l'escalier, et je me retrouvai seul avec William Armstrong et sa fille.

Le premier me regardait avec une certaine méfiance.

— Je suppose que Sa Grâce a raison de te faire confiance. Il semble qu'elle te connaisse. Moi, je n'étais pas en France, l'année dernière, aussi je ne puis témoigner de ce qu'elle a raconté. C'est vraiment toi qui as sauvé la vie au duc de Gloucester ?

— C'est moi, oui. Et tu peux me confier ta fille en toute tranquillité, si c'est ce qui te tracasse.

Armstrong poussa un soupir.

— C'est que tu as l'air d'un gars robuste, et tu dois savoir te servir de tes poings, s'il le faut.

Il plissa les yeux, se rapprocha de moi, et baissa la voix afin que Cicely ne puisse entendre ce qu'il disait :

— Mais tu es beau garçon aussi, et ma gamine vient seulement d'avoir seize ans, un âge où les filles sont impressionnables, deviennent frivoles, et ne veulent pas toujours faire ce qui est le mieux pour elles. Avec son cousin, Cissy a son avenir assuré. Elle aura une maison convenable, et ma sœur veillera sur elle. Mes neveux sont des gars bien, honnêtes, qui ont entre les mains un négoce florissant. Peter surtout apprécie à sa juste valeur le fait de gagner de l'argent. Ma fille ne manque de rien, mais, comme je viens de le dire, elle

est à un âge où un visage séduisant peut facilement lui tourner la tête. Tu me comprends ?

— Parfaitement, répondis-je froidement, et je t'assure bien, sergent Armstrong, que la vertu de ta fille ne risque pas plus avec moi qu'elle ne risquerait avec toi. En outre, si nous partons le plus vite possible, même à deux sur le cheval, nous devrions atteindre Glastonbury avant la nuit. À cette époque de l'année, les jours sont encore longs, et nous n'aurons donc pas à faire étape sur la route.

L'homme parut satisfait, hochant la tête avec un rien de réticence, puis il se tourna farouchement vers sa fille :

— Tâche de bien te comporter, Cis ! Fais ce qu'on te dit, et, en arrivant chez ta tante, découvre ce qui diable a pu arriver à Peter.

Cicely secoua la tête.

— Il m'a probablement oubliée, suggéra-t-elle, je ne pense pas que ce mariage lui plaise plus qu'à moi.

William Armstrong brandit une main pour lui taper l'oreille.

— Tiens ta langue, mon enfant, ou tu auras du bâton.

Il respira bruyamment avant de reprendre :

— Il est grand temps que tu aies un mari pour te mater ! Allez, file ! Va déjeuner. Je te verrai avant ton départ.

Lorsque la porte se fut refermée sur la jeune Cicely, il soupira.

— Elle a perdu sa mère voilà plus de trois ans, et c'est pourquoi j'ai demandé à la duchesse de la prendre dans sa maison. Ainsi, je pouvais la garder à l'œil. Mais j'étais incapable de la guider comme l'aurait fait une mère, et c'est ce dont une fille a besoin à cet âge.

— C'est pour cette raison que vous avez organisé ce mariage pour elle ? demandai-je, m'attendant à ce qu'on me dise de me mêler de mes affaires.

Mais maintenant qu'il avait commencé à se confier, le sergent semblait incapable de s'arrêter.

— C'est ma femme qui avait arrangé les choses avec ma sœur quand Cis était bébé. À l'époque, Peter avait huit ans, et son frère Mark, de quatre ans plus jeune, aurait mieux convenu pour ma fille, les âges étant plus assortis, mais Katherine, ma femme... eh bien, elle savait que ce serait Peter qui hériterait du

commerce de parchemin à la mort de mon beau-frère, qui survint il y a un an, et ainsi les deux femmes avaient de quoi faire des projets. J'étais souvent absent, car, à l'époque, je servais le père de M. le duc d'York. Quand il trouva la mort à Wakefield, en décembre, après la naissance de Cis, je rejoignis la maison du comte de Warwick, et, après la mort de celui-ci, le duc de Clarence me prit à son service. Je n'étais donc pas chez moi pour exprimer mon opinion sur ce mariage. Mais aujourd'hui, j'y suis très favorable. Cicely était trop jeune pour épouser Peter quand mourut Katherine et il n'aurait pas été correct de charger ma sœur d'une enfant de treize ans qui n'en faisait qu'à sa tête. Néanmoins, trois années dans la maison de Sa Grâce la duchesse ont accompli des merveilles. Cis a appris la discipline, et comment servir les autres. Elle est désormais bonne à marier.

William Armstrong fronça brusquement les sourcils.

— Mais qu'est-il arrivé à Peter ? Pourquoi diable n'est-il pas venu ? J'avais tout arrangé par lettre avec Joan, ma sœur : la date, le lieu, l'heure. C'est le secrétaire du duc qui a écrit la missive et l'a envoyée pour moi, et mes deux neveux savent lire et écrire.

— Une affaire de dernière minute, un cheval estropié, une indisposition soudaine, suggérai-je. Autant d'explications qui peuvent en être la raison. Il n'y a pas à s'inquiéter, j'en jurerais, et votre neveu peut encore arriver d'un instant à l'autre.

Mais, après le déjeuner, alors que la duchesse était déjà bien installée dans sa litière et que le duc avait hâte de partir, ni l'un ni l'autre des frères Gildersleeve n'avait encore donné signe de vie. Si Peter avait dû envoyer Mark à sa place, il semblait que celui-ci avait été retardé lui aussi.

Nonobstant, juste avant midi, j'accompagnai William Armstrong et sa fille aux écuries du château où un solide cheval brun à la large échine attendait patiemment, les maigres possessions de Cicely déjà rangées dans des sacs de cuir. Un palefrenier tint la tête de l'animal pendant que je montais en selle, puis soulevais ma passagère pour qu'elle s'installe derrière moi. Enfin on me passa mon gourdin sans lequel je refuse de

bouger d'un pouce, et je le plaçai maladroitement en travers de l'arçon de devant.

— Quel est son nom ? demandai-je, parlant du cheval.

— Barnabas.

Le palefrenier, qui me regardait avec mépris manier maladroitement les rênes, ajouta :

— Tu dois le ramener ici demain. Ordre du duc.

Le duc ne s'était certainement pas cassé la tête avec des instructions de ce genre, j'en étais à peu près sûr, mais n'en dis rien, me contentant d'opiner du chef en signe d'assentiment.

William Armstrong saisit Cicely par la manche.

— Dis à ta tante de me faire savoir si tout va bien. Nous resterons à Londres un jour ou deux, et si je n'ai pas de nouvelles quand nous en partirons, j'enverrai prévenir où nous allons.

Se penchant, Cicely l'embrassa sur la joue.

— Entendu, père, répondit-elle, docile, mais la façon dont elle m'entoura la taille de ses bras pour se blottir contre mon dos démentait sa timidité.

« Je ferais bien de me méfier de Cicely Armstrong », décidai-je. Peter Gildersleeve avait-il appris d'une façon ou d'une autre que l'épouse qu'on lui destinait avait plus d'audace que ce à quoi il pensait pouvoir s'attendre, et en avait-il été refroidi ? Si c'était improbable, il y avait en tout cas là une explication raisonnable à son absence. (J'ignorais encore que la raison ne serait pas la marque principale de ce qui allait suivre.)

Il me fallut un peu de temps pour m'habituer à mener un cheval même aussi facile que ce cob brun, mais comme rien de ce que je faisais ne semblait déranger ni son allure ni sa nature paisible, Barnabas et moi devînmes bientôt amis. Il répondait de la façon la plus courtoise au moindre coup de rêne, et son col à l'épaisse crinière ainsi que la chute de ses puissantes épaules inspiraient confiance, si bien que je fus assez rapidement à l'aise en selle.

Nous n'avions parcouru que quelques milles que déjà je me sentais capable d'engager la conversation avec ma cavalière afin d'essayer de satisfaire son insatiable curiosité sur la façon dont le duc et son frère en étaient venus à me connaître. Je répondis

à certaines de ses questions et en éludai d'autres, pour finir par lui dire tout à trac que je n'avais pas l'intention d'en révéler davantage.

— C'est que cela semble tellement passionnant, dit-elle.

Et elle ajouta avec un mépris cinglant :

— Bien davantage que la fabrication du parchemin...

— C'est pourtant là un travail intéressant, la réprimandai-je, et qui demande beaucoup de savoir-faire.

— Ça, c'est possible, rétorqua-t-elle, mais que ce soit un travail intéressant, non. Enfant, j'observais mon oncle travailler : racler des peaux de mouton et de veau pendant des heures d'affilée est très, très ennuyeux.

— Tes cousins fabriquent aussi du vélin, alors ?

Elle ne prit pas la peine de répondre mais appuya son petit menton entre mes omoplates, et se mit à me frotter le dos d'un mouvement de va-et-vient régulier.

— Arrête ! ordonnai-je. C'est extrêmement agaçant.

Cicely gloussa.

— Je vais te dire autre chose sur Peter. Il lit beaucoup. Il a un coffre rempli de vieux livres assommants, qu'il a achetés dans des foires ou à des marchands ambulants, et un ou deux lui ont été donnés par les moines de Glastonbury. Par le frère bibliothécaire.

— Il n'y a pas de mal à lire, répondis-je d'un ton sévère. Cela bonifie l'esprit. Tu ferais bien d'obtenir de maître Gildersleeve ou de son frère qu'il t'enseigne tes lettres.

— Tu les connais, toi ?

— Oui, et je sais écrire aussi, rétorquai-je bêtement.

— Hum, hum. Je pensais que peut-être tu savais. Tu es le colporteur le plus singulier que j'aie jamais rencontré.

Elle se blottit plus étroitement contre mon dos.

— Il y a du mystère chez toi, et ça me plaît. Toi, tu peux m'apprendre à lire. Ça te conviendrait ?

— Pas du tout, répliquai-je sans détour. D'ailleurs, sitôt que je t'aurai remise à ta tante, nous ne nous verrons plus. Je trouverai une écurie pour le cheval, et j'y passerai la nuit avec lui avant de le ramener demain à Farleigh et de reprendre ma route pour rentrer chez moi à Bristol.

Il y eut un silence qui dura un moment, puis :

— Dieu peut en décider différemment, fut la sentencieuse réponse de ma compagne.

Cela me mit mal à l'aise. La mystérieuse raison qui avait empêché Peter Gildersleeve de se montrer à Farleigh ainsi que ma présence opportune au château laissaient à penser que Dieu avait en effet d'autres plans pour moi, des plans qui nul doute impliquaient certains dangers, à en croire les expériences passées. Bon, je m'étais senti frustré quand j'avais cru que Dieu, finalement, n'avait pas besoin de moi ; il aurait donc été hypocrite de ma part de me plaindre maintenant. Néanmoins, si comme toujours cette intrusion divine dans mes affaires éveillait en moi de l'excitation, il s'y mêlait aussi de l'appréhension et du ressentiment.

Nous nous arrêtâmes en milieu d'après-midi pour nous reposer et nous rafraîchir, un apiculteur nous vendit du lait et des galettes au miel, et je laissai Barnabas brouter librement l'herbe autour de la chaumière de cet homme. Le soleil avait dépassé son zénith depuis longtemps, mais il faisait encore très chaud. Des canards nageaient dans une mare non loin. Une femelle en pourchassait une autre : furieuse, col courbé, elle lançait des cris rauques, ses ailes déployées soulevant l'eau qui retombait en fines gouttelettes iridescentes. Les roseaux aux feuilles couleur d'orge mûr ondoyaient à leur passage. Cicely applaudit en riant pour encourager la poursuivante.

Les ombres commençaient à s'allonger quand, plus tard dans l'après-midi, nous descendîmes sans nous presser les coteaux des Mendip dont les pentes, au-dessus de nous, étaient piquetées de moutons.

— Ces bêtes appartiennent aux Pennard, m'apprit Cicely. Peter et Mark achètent une partie de leurs peaux à Anthony et ses fils. Du moins, j'imagine qu'ils le font parce que c'était l'habitude de mon oncle. Cette partie de la propriété s'appelle la combe du Nocher, j'ignore pourquoi. Là-bas, c'est la maison des Pennard, et voilà leur cabane de berger, là, au creux de la pente.

Tandis qu'elle parlait, la maison et la cahute disparurent à notre vue, comme nous descendions un nouveau repli de terrain, puis, à mesure que nous grimpions la pente opposée,



elles réapparurent. Peu de temps après nous parvînmes à l'endroit où se dressait la cabane de pierre grise avec son toit de mousse et de branchages à l'abri d'une butte que couronnait un petit taillis battu par le vent. Ensuite nous continuâmes sur le chemin de pierre qui contournait Wells, là où j'étais né.

Il ne nous restait que cinq milles à peu près à parcourir, et je connaissais la route dans ses moindres détails : la ligne des collines qui s'éloignait, la digue permettant aux voyageurs de traverser à pied sec les landes détrempées, et l'horizon partout dominé par la bosse énorme, menaçante, du Tor. Là, au cours des âges, des religions rivales s'étaient disputé la primauté. Nos ancêtres celtes pensaient qu'y vivait Gwyn ap Nudd, roi du monde souterrain, seigneur de la chasse sauvage. Encore maintenant, certains croyaient que la montagne était creuse et habitée par des fées et des lutins. Mais avec la venue de Joseph d'Arimathie, et plus tard de saint Augustin de Cantorbéry, l'Église avait revendiqué ce mont et édifié sur son sommet la chapelle Saint-Michel. Cependant, qui pouvait être sûr que le christianisme avait triomphé ?

Je chassai hâtivement ces pensées hérétiques pour inciter Barnabas à un ultime effort. Tandis que nous traversions le quartier de Bove Town à une allure laborieuse, après avoir passé la chapelle Saint-Jacques, je demandai à Cicely où se trouvaient la maison de sa tante et la boutique.

— Que dis-tu ?

Elle était demeurée étrangement silencieuse, durant le dernier demi-mille, son humeur enjouée disparue.

— Oh, c'est dans la grand-rue, entre l'église Saint-Jean et l'hostellerie des pèlerins. La boutique et l'atelier sont au rez-de-chaussée, et les pièces d'habitation, au-dessus. Tu ne peux pas te tromper. C'est en face du portail nord de l'abbaye.

De fait, au premier regard, je reconnus l'endroit que j'avais vu six ans plus tôt, quand j'étais novice à Glastonbury (mais je ne savais pas alors qu'il s'agissait d'une fabrique de parchemins, et j'ignorais tout de ses occupants). Je tirai sur les rênes, soulagé d'arriver au terme de mon voyage, et glissai du cob avant d'aider Cicely à descendre. Déjà la porte donnant sur la rue s'ouvrait grand sur une femme de petite taille évoquant un oiseau, qui

remuait les mains, tout agitée. Elle avait des yeux violets, plus clairs que ceux de sa nièce, et ils brillaient de larmes. Je vis tout de suite de quel membre de sa famille tenait Cecily, et une fois de plus m'étonnai de la diversité de traits et de stature entre des frères et des sœurs.

— Oh, mon enfant ! Ma chère enfant ! Tu as réussi à arriver jusqu'ici !

Maîtresse Gildersleeve se jeta au cou de sa nièce, s'écriant en pleurant :

— Je ne savais pas comment faire pour le mieux ! J'ai pensé à envoyer Mark ou l'un des ouvriers à Farleigh, mais ils participent tous aux recherches, et Mark a refusé tout net qu'on les interrompe pour toi.

Les mots étaient ponctués de sanglots qui en rendaient la compréhension difficile, mais Cicely et moi réussîmes plus ou moins à en saisir le sens général.

La jeune fille tapota sa tante sur l'épaule, proférant de petites exclamations réconfortantes. Les joues de maîtresse Gildersleeve avaient repris un peu de couleur, et son regard s'était ranimé.

— Dites-moi exactement ce qui s'est passé, tante Joan, la pressa Cicely.

Maîtresse Gildersleeve prit une profonde inspiration et s'efforça de parler plus calmement.

— C'est Peter, sanglota-t-elle. Il a disparu.

## CHAPITRE III

Impossible de satisfaire sur-le-champ ma curiosité en suivant Cicely et sa tante dans la maison : le bien-être du cob passait avant le mien. J'en savais assez sur les chevaux pour comprendre que c'était l'une des règles cardinales. Et je savais aussi que c'était la raison pour laquelle, tant que je serais jeune et robuste, je vaquerais à mes affaires à pied plutôt qu'à cheval. D'abord, j'entendais et je voyais bien davantage de choses, et ensuite, je n'étais pas obligé ainsi de penser au confort de l'animal avant de songer au mien.

Un valet de cuisine qui travaillait à l'hostellerie *George* me dit en passant qu'il y avait une bonne pension pour chevaux dans Northload Street, à côté de la place du marché. Barnabas y serait bien soigné pour un prix raisonnable. Je m'y rendis, et, après m'être assuré que les stalles étaient propres et vastes et la paille fraîche, je laissai l'animal avec un soupir de soulagement, avant de retourner chez les Gildersleeve aussi vite que possible.

Cicely devait me guetter. Comme j'approchais, elle apparut sur le seuil de la porte pour m'accueillir et me conduire à l'étage. Dans une pièce claire et spacieuse, directement au-dessus de l'atelier, sur l'arrière de la maison, et dominant la cuisine et un petit jardin clos de murs, se tenait assise une dame Joan en larmes. Sur une table on avait placé ce que je découvris être du vin de primevère avec quatre mazers<sup>4</sup>, ainsi qu'une assiette de biscuits à la cannelle et une autre de nèfles molles, brunes, éclatant dans leur peau. Un coup d'œil par la fenêtre ouverte me révéla un arbre, en bas, au milieu d'un parterre bien tracé de simples et de fleurs, dont le tronc était entouré par un banc étroit. Ici, il y avait assez d'argent pour que l'on soit bien,

---

<sup>4</sup> Pot en bois d'érable, généralement sculpté. (*N.d.T.*)

décidai-je en jetant rapidement un regard à la dérobée autour de moi.

Cicely me pressa de prendre place à la table avec elle et sa tante, et me servit du vin.

— C'est le messenger du duc de Clarence dont je vous ai parlé, tante. Il s'appelle Roger.

Je notai qu'elle évitait de mentionner mon vrai métier.

Maîtresse Gildersleeve hocha la tête en se tapotant les yeux, apparemment trop tourneboulée pour s'étonner que je ne porte pas la livrée des hommes de Sa Grâce.

— Qu'est-il arrivé ? demandai-je, buvant mon vin à petites gorgées, le regard fixé sur celle dont j'avais eu la charge.

Mais ce fut maîtresse Gildersleeve qui répondit. Un grand frisson secoua sa frêle ossature, et elle avança, à peine plus haut qu'un murmure :

— Sorcellerie !

— Tante, je vous en prie ! Ne parlez pas ainsi. Nous ne sommes sûrs de rien.

Cicely se leva pour se pencher vers sa tante dont elle entourait les épaules de son bras.

— Au retour de Mark, ou de Rob ou John, nous aurons peut-être de meilleures nouvelles. L'un d'eux a pu découvrir où se trouve Peter, ou ce qui lui est arrivé. On ne s'évanouit pas ainsi dans la nature !...

Les yeux mauves de dame Joan s'écarquillèrent, horrifiés.

— Si, quand le diable s'en charge !

À son tour, Cicely frémit, mais elle protesta courageusement :

— Et pourquoi le Vieux Griffu voudrait-il d'un bourgeois bon et droit comme Peter ? Un homme qui récite ses prières et assiste régulièrement à la messe comme tous les paroissiens...

Dame Joan pressa de ses mains ses joues empourprées.

— Tous ces livres qu'il conserve dans ce coffre, au fond de l'atelier : comment savoir ce qu'ils contiennent ? Peut-être des incantations, des charmes, de la sorcellerie. Je ne sais pas lire et toi non plus. Nous ne serions pas plus avancées si nous les examinions.

— Mais Mark connaît ses lettres... fit valoir Cicely avec impatience.

Elle abandonna sa tante pour reprendre sa place de l'autre côté de la table, et poursuivit :

— Lui saurait s'il s'y trouvait des blasphèmes ou... ou quelque chose de mal.

— Mark sait peut-être lire, mais il ne le fait que pour son travail, rétorqua dame Joan d'un ton réprobateur. Il ne perd pas son temps à se remplir la tête d'âneries.

Je l'interrompis :

— Maîtresse Gildersleeve, j'aimerais savoir exactement ce qui est arrivé, les circonstances précises de la disparition de votre fils...

Mais la seule réponse que j'obtins fut :

— Maud, une des servantes, est déjà partie : elle est retournée chez son père, à Bove Town. À présent tout le monde ne doit parler que de ça à Glastonbury.

Je lançai un regard implorant à Cicely qui, se penchant, effleura le bras de dame Joan.

— Tante, me permettez-vous de narrer les faits à Roger ?

La pauvre femme laissa échapper un petit gémissement.

— Fais comme bon te semble, déclara-t-elle, larmoyante.

— Parfait, merci.

Cicely joignit les mains sur la table.

— Si cela se trouve, Roger suggérera peut-être une solution, on ne sait jamais.

Elle me sourit de ce sourire espiègle, irrésistible, qui était le sien, et il m'apparut soudain qu'elle était très calme pour une personne qui venait d'apprendre que son fiancé avait disparu. Tout à coup elle semblait plus adulte aussi. Je ne dis rien, cependant, et me versai un autre gobelet de vin, m'apprêtant à écouter son explication.

Les interruptions et rectifications de dame Joan (outre mes propres questions) ayant rallongé et compliqué plus que nécessaire le récit de Cicely, j'exposerai les faits sous forme narrative, tels que je les compris après les avoir classés en y mettant un semblant d'ordre.

Nous étions ce jour-là mardi. Le vendredi précédent, Peter Gildersleeve avait annoncé son intention de rendre visite aux

Pennard (dont Cicely m'avait parlé un peu plus tôt). La chose n'avait rien d'extraordinaire : comme leur père avant eux, les frères achetaient certaines de leurs peaux à Anthony Pennard et à ses deux fils, Gilbert et Thomas. Peu après le repas, Peter avait pris la route pour parcourir les quelque cinq milles entre Glastonbury et Wells sur Dorabella, la jument alezane de la famille. (Si on avait besoin d'un second cheval ou d'une charrette pour dame Joan, on les louait aux écuries de Northload Street.)

Quoi qu'il en soit, Peter n'avait pas essayé de voir Anthony ou ses fils. Les trois hommes n'étaient pas à la maison, cet après-midi-là, mais maîtresse Pennard et deux de ses servantes, qui n'avaient pas mis le nez dehors de la journée à cause de la chaleur étouffante, déclarèrent que personne ne s'était présenté. Cependant Peter Gildersleeve avait été aperçu sur le domaine des Pennard, fait attesté par l'un des jeunes bergers, Abel Fairchild. Non seulement celui-ci avait vu Peter Gildersleeve de ses yeux, mais, terrifié, il avait juré que le visiteur avait disparu par enchantement presque en sa présence.

Par une singulière coïncidence, ou peut-être n'en était-ce pas une mais bien plutôt s'agissait-il de Dieu qui avait repris les rênes et dirigeait mes moindres mouvements, cet événement s'était produit à l'endroit exact de la propriété que Cicely et moi avions traversé un peu plus tôt, dans l'après-midi, entre ces deux replis des Mendip où la jeune fille avait indiqué la cabane du berger et, au loin, la maison des Pennard. Abel, qui suivait son troupeau en bas du coteau, avait repéré Peter Gildersleeve : il descendait du taillis vers la cahute. Il l'avait vu s'arrêter et regarder autour de lui, lorsqu'il y était arrivé. Levant alors les yeux, Peter avait reconnu Abel, et l'avait salué d'un geste de la main.

L'ondulation du terrain l'avait alors caché, ainsi que la cabane, mais Abel, qui était jeune et plein d'énergie, avait grimpé la pente opposée en un rien de temps. Cependant, cela avait suffi pour que Peter Gildersleeve ait complètement disparu.

Tout d'abord, Abel ne s'en était pas inquiété. Il s'était dit que, pour une raison ou une autre, Peter était entré dans la cahute.

Cependant, c'était un garçon consciencieux qui prenait à cœur les intérêts de son maître, et il avait ouvert la porte pour voir ce qu'était venu faire celui qui s'était introduit à l'intérieur. La cabane était vide. Vaguement inquiet sans être encore affolé, Abel avait lentement fait le tour de la bâtisse, d'abord dans un sens, puis dans l'autre, mais il n'y avait toujours nulle trace de celui qu'il cherchait, et la cuvette était tout aussi déserte. L'inquiétude avait commencé à le céder à la panique. Le berger avait crié le nom de Peter, et fouillé encore une fois la cabane, sans résultat. L'homme qu'il avait vu bien vivant quelques instants plus tôt avait disparu sans laisser de traces.

Complètement affolé, Abel avait alors grimpé la butte à toute allure en direction des arbres, puis couru jusqu'à la ferme aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Maîtresse Pennard avait commencé par refuser de l'écouter, trop occupée à le réprimander pour avoir laissé son troupeau sans surveillance, mais quand enfin elle s'intéressa à son histoire, elle fut suffisamment frappée par son agitation pour le faire raccompagner par l'une de ses servantes jusqu'au taillis. Là, tous deux avaient découvert Dorabella attachée à un arbre, qui broutait tranquillement. De Peter Gildersleeve, cependant, il n'y avait pas trace.

La journée s'était écoulée. À l'heure du souper, le père Pennard et ses fils étaient rentrés de Priddy, un village haut dans les Mendip, où ils étaient allés rendre visite au frère cadet d'Anthony, Henry. La triste histoire leur avait été narrée et on avait envoyé chercher Abel pour le soumettre à un interrogatoire serré. Sur quoi, le père et ses deux fils s'étaient rendus sur le lieu de la disparition de Peter pour conduire leurs propres recherches : sans succès. En conséquence, après le souper, il avait été décidé que l'un des frères partirait à cheval à Glastonbury pour ramener Dorabella et expliquer aux Gildersleeve ce qui était arrivé. En tout état de cause, dame Joan et Mark devaient commencer à s'inquiéter de ne pas voir Peter rentrer à la maison. Les détrousseurs dévastaient la région ces derniers temps, et, même s'il restait quelques heures avant la nuit, sa famille se préoccupait certainement de sa sécurité.

Tels avaient été les événements du vendredi précédent, et, depuis, la maisonnée Gildersleeve était en plein désarroi. Si Peter n'avait pas abandonné Dorabella, on aurait peut-être pensé – Mark du moins – qu'il y avait une explication raisonnable à son absence, et qu'il était parti pour une affaire secrète ne concernant que lui. Mais Peter n'aurait jamais laissé le cheval plus d'une heure ; la jument lui était trop précieuse. En outre (et je le savais déjà) il devait se rendre à cheval à Farleigh le lundi pour y quérir sa fiancée et la ramener avec lui. Mark et les deux apprentis, Rob Undershaft et John Longbones, n'avaient eu de cesse de le trouver et l'avaient cherché tous les jours jusqu'à la nuit.

— Mais bien sûr, ils ne le trouveront pas ! s'exclamait maintenant dame Joan en se tordant les mains si fort que ses articulations blanchissaient. C'est le diable qui l'a pris. Nous serons tous rejetés !

— Tante ! Je vous en prie, cessez de parler ainsi.

Il y avait tout à coup une note d'affolement qui pointait dans la voix de Cicely, et je m'aperçus qu'elle ne souriait plus. En me racontant l'étrange affaire elle avait fini par en être impressionnée, et, comme sa tante, la jeune fille commençait à croire à la présence de la sorcellerie. Peut-être n'était-il pas tellement surprenant que ces mystérieux événements se soient produits ici, à Avalon, où abondent mythes et légendes, et où les dépouilles d'Arthur et de Guenièvre reposent dans leur imposant mausolée de marbre devant le maître-autel de l'abbaye...

À condition, bien sûr qu'il s'agisse des corps d'Arthur et de Guenièvre. (Suis-je la seule personne à en douter ? Probablement pas, mais il faut du courage pour le dire ouvertement quand la richesse de l'abbaye dépend si étroitement de l'acceptation de ce fait.) Tout le monde par ici connaît l'histoire, évidemment : comment, voilà presque trois siècles, sept ans après l'incendie désastreux qui faillit détruire l'abbaye, le supérieur Henri de Soilly ordonna à ses moines de creuser en un certain endroit où ils découvrirent, enterrés dans le tronc évidé d'un chêne, les ossements de deux personnes ainsi qu'une poignée de cheveux jaunes. Par la plus grande des



chances, le cercueil contenait aussi une croix en plomb avec une inscription permettant d'identifier son contenu. Depuis, les pèlerins ont afflué à Glastonbury, jusques et y compris, quatre-vingt-dix ans après cette découverte inattendue, le roi Édouard I<sup>er</sup> et sa chère reine Éléonore de Castille qui, au cours d'une grandiose cérémonie dont on parle encore avec déférence aujourd'hui, plus de deux cents ans après, transportèrent eux-mêmes les dépouilles depuis le premier tombeau, dans une chapelle latérale de l'abbaye, jusqu'à l'endroit où elles reposent aujourd'hui.

Là où sont enterrés Arthur et Guenièvre, pourquoi les esprits de Merlin et du méchant Morgan le Fay ne hanteraient-ils pas la campagne environnante ? Les abbés qui ont suivi ont essayé en vain de distinguer l'Arthur qui avait existé du personnage mythique – mais qui préfère une galette d'avoine s'il peut avoir une doucette ? C'est presque comme si les gens aimaient avoir peur.

Je m'efforçai néanmoins de dissiper les craintes de Cicely en suggérant qu'il devait y avoir une explication parfaitement simple à la disparition de son fiancé.

— Dans ce cas, laquelle ? me demanda-t-elle. Dis-le-moi, je suis plus que disposée à l'entendre.

Mais, naturellement, je fus incapable de satisfaire à cette requête sans détour.

— Attendons le retour de ton cousin Mark et de ses apprentis, conseillai-je, et commençons par écouter ce qu'ils auront à dire. Après tout, ils ont peut-être du nouveau.

Mais, une demi-heure plus tard, quand la nuit tomba, les trois hommes revinrent bredouilles. Nul n'avait plus vu Peter depuis le vendredi après-midi, quand Abel Fairchild l'avait aperçu pour la dernière fois.

Mark Gildersleeve nous rejoignit à l'étage après avoir mis Dorabella à l'écurie et envoyé ses deux apprentis aux cuisines pour qu'ils y prennent un souper tardif. Lui-même avait refusé de manger, comme sa mère le lui proposait, étant, avait-il dit, trop fatigué pour dîner.

Il ressemblait beaucoup à son oncle, avec les mêmes cheveux roux bouclés, et une stature aussi massive et solide, bien que, à

vue de nez, il eût une bonne demi-tête de moins que William Armstrong. Il avait aussi l'air moins rébarbatif, mais pouvait être tout aussi revêche quand il ne savait pas à quoi s'en tenir.

— Au nom du diable, qui est cet homme ? demanda-t-il, s'apercevant tout à coup de ma présence.

Et Cicely répéta son histoire, omettant de nouveau le fait que je n'étais pas vraiment l'un des hommes du duc de Clarence. Mark cependant était plus averti que dame Joan.

— Pourquoi ne porte-t-il pas la livrée, dans ce cas ? grommela-t-il avec méfiance.

Cicely aurait inventé une histoire – je voyais à l'étincelle dans ses yeux que la supercherie l'excitait –, mais j'estimais qu'il était grand temps de reconnaître la vérité.

— J'ai été novice ici à l'abbaye, dis-je, mais j'ai renoncé à ma vocation pour devenir colporteur, un métier qui me plaisait bien davantage. Néanmoins, le duc de Clarence me connaît car dans le passé, j'ai rendu plusieurs menus services à son frère, le duc de Gloucester.

— Il a sauvé la vie du duc Richard, intervint Cicely, qui m'adressa un sourire admiratif.

Je vis Mark lui lancer un regard de biais. Il était clair qu'il considérait de son devoir de surveiller sa versatile cousine. Il demanda d'un ton agressif :

— Si tu es colporteur, où est ta balle ?

— Je l'ai laissée au château de Farleigh où je la récupérerai quand je ramènerai le cheval.

— Quel cheval ?

Patiemment, je lui expliquai qu'on m'avait prêté le cob, et où je l'avais logé.

Mark Gildersleeve continuait à me dévisager avec méfiance.

— Tu me fais l'effet d'un très drôle de colporteur. Quels étaient ces services que tu as rendus au duc de Gloucester ?

À regret et aussi brièvement que possible, je relatai ma version abrégée des événements qui m'avaient lié, autrefois, au duc Richard, mais mon auditeur n'en fronça que davantage les sourcils.

— Si ce que tu dis est vrai, déclara-t-il quand je me tus, pourquoi n'es-tu pas un homme riche ? Pourquoi rester colporteur ? Tu me prends pour un imbécile ?

Cicely bondit sur ses pieds, et ses joues s'empourprèrent.

— Tu n'es peut-être pas un imbécile, mais tu es très mal élevé ! s'exclama-t-elle, furieuse. Roger n'est pas un menteur. Crois-tu que mon père m'aurait confiée à un inconnu s'il ne lui avait pas été recommandé par le duc lui-même ? Et accuses-tu aussi le duc de Clarence de mensonge ?

Il était clair que sa façon enflammée de prendre ma défense rendait Mark encore plus soupçonneux, et je me hâtai d'intervenir.

— Ton cousin a raison de juger que ma condition actuelle dément mon histoire, avançai-je d'un ton conciliant.

Et j'adressai à mon interlocuteur un sourire apaisant avant d'ajouter :

— En fait, maître Gildersleeve, je préfère être mon propre maître. Je n'ai jamais beaucoup aimé obéir aux ordres des autres, et je n'apprécie pas davantage de rester enfermé longtemps entre quatre murs, raison parmi d'autres qui m'a fait abandonner la vie de moine. En tant que colporteur, je fais ce que je veux, un point c'est tout. Parfois, ma vie est dure, mais en termes de liberté, je suis un homme fortuné.

Mark émit un grognement : son hostilité se dissipait un peu. Il se versa du vin.

— Je peux le comprendre, concéda-t-il avec réticence, avant de se faire plus bavard : J'ai toujours été mon propre maître, ou du moins, se reprit-il, je n'ai jamais travaillé pour personne d'autre que mon père, et maintenant pour Peter, ce qui revient au même. Ou pratiquement...

Il se tut, se souvenant de son frère, et, avec un profond gémissement, il se prit le visage dans les mains.

Dame Joan, troublée par cette manifestation de chagrin, se mit à pleurer sans bruit. Les larmes inondaient ses joues. Seule Cicely semblait incapable de manifester de l'affliction – si tant est qu'elle en éprouvât. À la place, elle demanda :

— Où comptes-tu passer la nuit, maître Chapman<sup>5</sup> ?

Je sentis qu'elle donnait un coup de pied à sa tante sous la table.

— N'aie crainte, je trouverai bien un endroit, me hâtai-je de répondre. J'ai de l'argent en poche, et n'aurai pas de mal à me procurer une place dans l'une des tavernes de la ville. Si mes souvenirs sont bons, il y en a beaucoup, de sorte que je ne doute pas d'avoir un lit. Ils ne peuvent pas être tous occupés par des pèlerins.

Dame Joan secoua la tête.

— Restez ici, dit-elle en essuyant ses larmes de ses mains qui tremblaient. Nous n'avons qu'une chambre d'hôte qui doit être celle de Cicely jusqu'à... jusqu'à...

Elle ne put ajouter « son mariage », mais poursuivit courageusement :

— Vous pouvez prendre la place de Peter, dans la chambre qu'il partage avec Mark.

Je jetai un regard rapide à ce dernier pour voir comment il réagissait à cette invitation de faire chambre commune avec moi, mais je fus étonné de constater qu'il ne soulevait aucune objection. Il paraissait plutôt plongé dans une profonde rêverie, et ne leva même pas les yeux quand Cicely s'écria en frappant dans ses mains :

— Parfait ! C'est entendu. Tu mérites notre hospitalité après m'avoir escortée depuis Farleigh.

J'essayai de modérer son enthousiasme avec un regard aussi sévère que je le pus, mais, m'ignorant, Cicely posa une main sur le bras de son cousin pour le secouer doucement.

— Mark, pourquoi ne pas convaincre Roger de demeurer avec nous un jour ou deux ? Il a lui-même reconnu avoir résolu d'autres mystères. Il pourrait nous faire bénéficier de son expérience passée et tâcher de découvrir ce qui est arrivé à Peter, non ?

— Quoi ?

Mark cligna des yeux, et jeta un regard interrogatif à la jeune fille : manifestement il n'avait pas écouté un mot de ce qu'elle

---

<sup>5</sup> En anglais *chapman* signifie « colporteur ». (N.d.T.)

avait dit, et elle dut répéter sa question. Lorsqu'il eut enfin compris, il me regarda d'un air dubitatif.

— Tu accepterais de retarder ton voyage ? demanda-t-il. Si j'ai bien compris, tu rentrais chez toi, quand tu es passé à Farleigh. Et ce cob qu'on t'a prêté, aux écuries du duc de Clarence ?

J'hésitai. Elle était là, ma chance – la seule et unique que Dieu me donnait toujours – de me sortir des plans qu'il avait conçus pour moi quels qu'ils fussent. Mais, comme les fois précédentes, je ne pus me décider à la saisir. Le Seigneur m'avait octroyé le don de résoudre des énigmes, et m'avait aussi doté d'une curiosité insatiable.

« Indiscret », disait de moi ma mère, et elle avait sans doute raison.

— Je n'en suis pas à quelques jours près, dis-je. Il fait encore chaud, et les soirées sont encore longues ; ma belle-mère et mon enfant peuvent se passer de moi un peu plus longtemps. Quant au cob, je ne pense pas qu'il soit l'un des chevaux les plus précieux des écuries de Sa Grâce, le duc de Clarence. Son absence n'inquiétera pas les palefreniers de Farleigh tant qu'ils détiendront ma balle en échange. De plus, celui qui avait reçu l'ordre de seller le cheval pour moi et maîtresse Cicely est probablement parti avec le duc, et ceux qui sont restés derrière se moquent certainement de ce qui a été convenu, ou même l'ignorent.

— Tu restes donc ?

Impossible de savoir à son ton de voix si Mark Gildersleeve était content ou pas de ma décision. En revanche, il n'y avait pas à se tromper sur le sourire satisfait de Cicely, ni sur les larmes de gratitude de dame Joan, mais je ne me faisais pas d'illusion : ni l'une ni l'autre ne croyait vraiment que j'étais capable de faire la lumière sur le problème de la disparition de Peter. J'avais une vague idée de la raison pour laquelle Cicely souhaitait que je reste, mais ce n'était qu'une supposition, et je résolus de me méfier de cette jeune personne. Dame Joan voyait simplement en moi un homme de plus qui participerait aux recherches.

— D'accord, je reste, un jour ou deux au moins.

Mark hocha la tête.

— Bon. Les gars et moi serons debout aux premières lueurs, demain matin, pour continuer à chercher. Rob et John iront à pied et resteront plus près. Moi, j'irai jusqu'à Wells et au-delà avec Dorabella, si bien que tu devrais m'accompagner avec ce cob.

Je secouai la tête.

— Je préfère aller mon propre chemin. Pardonnez-moi de parler ainsi, maître Gildersleeve, mais battre la campagne au hasard n'aboutit à rien. Vous cherchez votre frère depuis quatre jours maintenant, et sans résultat. Il est temps d'essayer d'autres méthodes, de commencer à poser des questions, ce que, si vous le désirez, vous pouvez me laisser faire. Avec vos apprentis, il vaudrait certainement mieux que vous vous occupiez du négoce plutôt que du retour de maître Peter. Il ne vous en sera pas reconnaissant, s'il trouve que vous avez négligé les affaires, surtout qu'il va se marier bientôt !...

Mon conseil ne fut pas apprécié de la même façon par tout le monde. Dame Joan cessa de pleurer pour déclarer tout net que c'était là la chose la plus raisonnable qu'elle ait entendue de la journée. Mark parut vexé, mais dit qu'il réfléchirait à ma proposition, et prendrait sa décision le lendemain ; quant à Cicely, elle devint morose, tout à coup, probablement à la perspective qu'on lui rende Peter sain et sauf. J'eus bien du mal à ne pas sourire.

Mais je recouvrai mon sérieux en songeant combien il était peu vraisemblable que cela se produise. Au fond de moi je sentais que si je réussissais à trouver Peter Gildersleeve, il ne serait plus en vie.

## CHAPITRE IV

Dame Joan se gagna ma reconnaissance éternelle en insistant pour que nous mangions avant d'aller au lit. Mon estomac me rappelait avec insistance que, hormis les biscuits à la cannelle et les nèfles, il n'avait reçu aucune nourriture depuis les galettes au miel et le lait que Cicely et moi avions achetés à l'apiculteur. À mon grand soulagement, Mark Gildersleeve reconnut aussi qu'il avait faim, maintenant qu'il s'était un peu reposé, et il suggéra que sa mère et sa cousine aillent à la cuisine voir ce qu'elles pourraient trouver.

Mais, pratique, dame Joan rétorqua que nous devions tous nous y rendre.

— Si le colporteur doit être notre hôte, dit-elle, autant qu'il connaisse la maison le plus tôt possible.

Aussi Mark et moi descendîmes, derrière les femmes, l'escalier en colimaçon, pour suivre le long couloir menant de la porte d'entrée à l'arrière de la maison. On passa la boutique, puis l'atelier, et on sortit dans le jardin plongé maintenant dans l'obscurité. La cuisine, une construction sur un seul niveau, était perpendiculaire à la maison à laquelle elle était accolée par un angle, sans porte de communication intérieure, semblait-il. Ses volets étaient ouverts à l'air tiède de la nuit, et la lumière des bougies éclairait le passage en lattes de bois qui en faisait le tour. Un hennissement doux, satisfait, m'indiqua que Dorabella était confortablement installée pour la nuit dans son écurie, qui devait se trouver quelque part de l'autre côté de la cuisine.

Nous nous apprêtions à pénétrer dans celle-ci quand un hibou piqua très bas au-dessus de nos têtes, hululant comme une âme damnée. Cicely poussa un cri en écho et me saisit le bras, s'y accrochant plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Mark Gildersleeve en tout cas parut le penser, car il ôta

rudement la main de la jeune fille de ma manche en déplorant sa stupidité.

— Au nom du ciel, tu n'as donc jamais vu de hibou ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Laisse la petite en paix, le réprimanda sa mère. Cette affaire nous a tous rendus irascibles et agités.

Dans la cuisine, une servante qui avait sommeil s'occupait encore des deux apprentis, lesquels dodelinaient de la tête sur les restes de leur repas, à l'évidence plus que prêts à aller dormir. Mark les renvoya à leurs paillasses, dans l'atelier, mais pas avant que j'aie eu le temps de découvrir leurs visages, et de pouvoir les distinguer l'un de l'autre.

Rob Undershaft était le plus grand des deux : un garçon de quelque quatorze printemps, maigre comme un fil de fer, qui avait trop grandi pour être robuste, et dont les dents gâtées gâchaient un sourire réticent. Il avait des yeux bleu pâle presque cachés sous des cheveux qui retombaient, blonds et plats (de ceux que ma mère disait toujours qu'ils étaient « raides comme la justice »). John Longbones, malgré son nom, et bien qu'il fût à peu près du même âge, avait presque une tête de moins que Rob, sans cependant être plus gras. Il était roux, mais, à la différence de Mark Gildersleeve, de ce roux cru, dur, qui confine presque à l'orange. Ses yeux noisette portaient un regard un peu myope sur le monde, et il avait le teint pâle et toujours prêt à s'empourprer dont sont affligés la plupart des rouquins.

Quand ils furent partis, dame Joan commença à harceler la servante, la suivant dans toute la cuisine, la pressant de mettre davantage d'eau à chauffer sur le feu et d'aller chercher le reste de lard froid dans le garde-manger. Mais cette créature, bien que toute petite, ne semblait pas craindre sa maîtresse, et elle ronchonnait sans détour de devoir faire le travail toute seule depuis que Maud était partie chez son père à Bove Town.

— Tu passes trop de choses à Lydia, mère, déplora Mark avec irritation. Un de ces jours, elle dépassera les bornes, et il te faudra la congédier.

— Lyddie est bonne fille, rétorqua maîtresse Gildersleeve, ne t'occupe pas d'elle. Nous nous comprenons, toutes les deux. Qui plus est, je n'ai pas envie qu'elle me quitte, elle aussi.



— Pourquoi Maud est-elle partie ? demanda Mark en fronçant les sourcils.

— La sorcellerie, voilà pourquoi !

Et dame Joan se signa précipitamment avant de reprendre :

— Les circonstances de la disparition de Peter l'ont tourneboulée. Et elle ne sera pas la seule à nous battre froid si nous ne découvrons pas rapidement ce qu'il lui est arrivé.

Mark se laissa tomber sur un tabouret et se passa sur le front une main qui tremblait un peu. De son côté, dame Joan s'affairait, tranchant des morceaux de lard froid bien gras, versant des mesures de bière qu'elle mettait à chauffer sur le feu, chargeant Lydia de couper le pain et de sortir une nouvelle motte de beurre des feuilles de patience qui la gardaient au frais. Ce faisant, elle semblait avoir temporairement recouvré son entrain.

Ce ne fut que plus tard, lorsque nous eûmes fini de nous restaurer, que son désarroi la reprit ; mais c'était ce que penserait les voisins qui l'affligeait, car elle n'envisageait pas que son fils aîné fût mort. Il semblait que, dans son cœur, elle s'attendait encore à le voir franchir la porte à tout moment, avec au bord des lèvres une raison tout à fait simple pour expliquer où il s'était trouvé ces derniers jours.

Je me rendais compte que Mark était moins rassuré sur le sort de son frère, et que sa mère ait mentionné la sorcellerie lui avait fait peur. Quelle que fût l'affection qu'il portait à Peter – et j'ignorais encore jusqu'où elle allait –, il savait que le négoce souffrirait si un membre de sa famille était soupçonné d'être associé, fût-ce de loin, à de la sorcellerie, soit pour en avoir pratiqué, soit pour en avoir été victime.

Après avoir intensément réfléchi un long moment durant, il porta son regard sur moi, de l'autre côté de la table de cuisine.

— Tu pensais ce que tu as dit, colporteur ? Tu acceptes de rester quelque temps pour voir ce que tu peux apprendre sur la disparition de mon frère ?

Il se tourna pour s'adresser à sa mère :

— Ce serait préférable, j'en conviens, si Rob, John et moi continuions à mener une vie aussi normale que possible. Les gens, voyant que nous ne sommes pas troublés, penseront peut-

être que nous en savons davantage sur Peter que ce n'est le cas. Alors, maître Chapman ? Que dis-tu ?

— J'accepte ; mais, comme je vous l'ai dit, j'ai laissé ma balle au château de Farleigh, pensant que je n'en serais privé qu'une nuit. Outre ma marchandise, il s'y trouve ma chemise et mes chausses de rechange. Je risque donc d'avoir à vous emprunter des vêtements. Heureusement, j'ai pris avec moi mon rasoir et l'écorce de saule dont je me sers pour me nettoyer les dents.

Ce disant, je tapotais le petit sac à ma ceinture.

— Quant à mon gourdin, que j'ai laissé à l'écurie avec Barnabas, je le récupérerai demain matin à la première heure.

— Mark sera enchanté de vous prêter tout ce dont vous aurez besoin, j'en suis sûre, fit fermement valoir dame Joan avant que son fils ne puisse chicaner.

Celui-ci hésita puis grommela son assentiment et se leva.

— Il est temps de se coucher. Je suis debout depuis l'aube et suis fatigué.

— Nous le sommes tous, lui rétorqua Cicely.

Depuis une demi-heure, elle était silencieuse, ne touchant qu'à peine au contenu de son bol, mais, à présent, elle avait apparemment recouvré sa verve. À l'instar de sa tante, il semblait qu'elle ne pouvait pas imaginer la mort de Peter. Pour l'instant, ce n'était qu'un jeu pour elle, un jeu qui peut-être retarderait, au moins pour un temps bref, ce mariage dont elle ne voulait pas.

— Roger et moi avons parcouru à cheval la route depuis Farleigh aujourd'hui, poursuivit-elle. Tu pourrais penser aux autres, de temps en temps, cousin.

Lydia, qui lavait la vaisselle, fit bruyamment claquer les couverts comme pour suggérer qu'elle aussi apprécierait un peu de considération de temps à autre, et dame Joan se leva de son tabouret pour aller l'aider. Elle avait bon cœur, semblait-il, et je soupçonnais qu'elle n'était pas née dans l'aisance dont elle jouissait maintenant ; qui plus est, elle n'avait pas laissé enfler son orgueil en même temps que s'élevait son statut. Je conçus pour elle de la sympathie et me promis de faire mon possible pour découvrir ce qui était arrivé à son fils.

Avec Cicely et Mark, je traversai en sens inverse le jardin plongé dans les ténèbres, jusqu'à la maison où brûlaient encore les lampes et les chandelles.

— Ne les éteins pas, ordonna Mark, mère le fera en revenant.

Et il ajouta avec irritation :

— Cette fille ne la respectera jamais tant qu'elle la traitera davantage comme une amie que comme une servante.

— Elle en obtiendra peut-être de la tendresse et de l'affection, fit valoir l'impertinente Cicely en nous précédant dans l'escalier.

Mark ne répondit pas, se contentant de dire :

— Tu connais ta chambre, cousine. As-tu déballé tes affaires ?

— Je vais le faire maintenant, n'en ayant pas eu le temps avant.

À sa porte elle exécuta une petite révérence moqueuse, et nous envoya à tous les deux un baiser. Je l'espérais en tout cas, mais ne pus m'empêcher de soupçonner que c'était surtout à moi qu'elle l'adressait.

Faisant comme si je ne l'avais pas vue, je suivis Mark dans la chambre à coucher contiguë. C'était une pièce agréable dont les volets étaient encore grands ouverts sur la nuit chaude et parfumée. Pendant que Mark allumait les mèches de deux lanternes à panneaux de corne, je pus me rendre compte que la fenêtre elle-même donnait sur l'arrière de la cuisine et l'écurie de Dorabella. Je distinguais aussi la forme massive et noire de la maison voisine.

Je me retournai et avisai un imposant coffre à vêtements contre l'un des murs et, dans un angle, une armoire de bonne taille, en chêne sculpté de motifs de feuilles d'acanthé. Le lit, recouvert de damas bleu, avec ses rideaux de velours passé d'un ton presque identique, trônait dans la chambre, mais ce fut sa tête qui attira et retint mon regard : elle était plus haute et plus profonde que la plupart de celles que j'avais vues, et, entre les deux colonnes, se trouvait un ensemble de petits tiroirs et de niches fermées, également décorés de feuilles d'acanthé.

Mark qui, assis sur le coffre, enlevait ses bottes, vit mon regard.

— C'était le lit de mon père, déclara-t-il, et celui de son père et de son grand-père avant cela.

Il poursuivit d'un ton délibérément plat :

— Il l'a légué à mon frère dans son testament : « À mon fils Peter, mon lit numéro deux. » Voici mon côté, celui le plus près du mur. Tu peux prendre l'autre.

Jusqu'à cet instant, je n'avais pas compris que lorsque dame Joan avait dit que ses fils partageaient une chambre, elle entendait aussi qu'ils dormaient dans le même lit. La chose était courante et n'aurait pas dû autant me consterner, mais, pour une raison que je cernais mal, dormir avec Mark Gildersleeve ne me plaisait pas du tout, et je fus soulagé en voyant qu'un gros traversin en plume séparait le matelas en deux.

— Que se passera-t-il quand Peter et maîtresse Cicely seront mariés ? demandai-je, et ma question me valut un sourire glacé.

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux dire : que se serait-il passé ? rétorqua Mark. La réponse est que j'aurais été relégué dans la chambre qu'occupe maintenant ma cousine, tandis qu'elle aurait pris ma place ici. Mais aujourd'hui, crois-tu vraiment qu'ils se marieront jamais ?

Je grimpai dans le lit après m'être déshabillé pour ne garder que mes vêtements de dessous, et m'allongeai, les mains croisées derrière ma tête.

— Donc vous avez l'impression qu'il n'y a pas d'espoir que Peter soit encore vivant ?

Après avoir fermé la fenêtre et éteint les deux lanternes, Mark monta dans le lit à côté de moi.

— Et toi ? demanda-t-il tout à trac.

L'obscurité était totale, épaisse, poisseuse comme du brouillard, la chaleur suffoquait et j'avais du mal à respirer. Mon cœur battait follement, et il me fallut toute ma volonté pour ne pas bondir et rouvrir les volets. Mais je m'obligeai à conserver un calme apparent, et peu à peu, ma panique céda.

— Alors, tu le crois vivant ou pas ? m'interrogea mon compagnon que mon silence irritait.

— Non, admis-je, je ne pense pas qu'il le soit.

Avec l'atmosphère confinée et malodorante de la chambre, il était inévitable que je fisse des rêves, lorsque enfin je réussis à m'endormir.

Enfant, je chevauchais souvent les cavales de la nuit<sup>6</sup>, mais, en grandissant, celles-ci furent remplacées par des rêves normaux, bien qu'exceptionnellement frappants. Pour me contrarier, ma mère disait toujours que c'était parce que je mangeais trop, mais je n'y ai jamais cru, et il est sûr que certains de ces songes étaient quasi prémonitoires. Cette nuit-là, je rêvai que je me tenais sur cette crête où j'étais passé, l'après-midi même, là où se trouvait Abel Fairchild le vendredi précédent, et que je regardais le toit de la cabane de berger, en contrebas. Loin, à ma droite, sur les pentes inférieures de cette partie des Mendip, je pouvais distinguer la maison des Pennard. Quelqu'un descendait du bosquet vers la cuvette, mais il tournait la tête du côté opposé à moi. Cependant, sans qu'on me le dise, je savais que c'était Peter Gildersleeve. Puis, avec la soudaineté qu'on ne connaît que dans les songes, je me trouvai tout contre la cahute, occupé à regarder à l'intérieur par la fenêtre. Mais je n'y voyais personne, et cependant j'étais certain de ne pas être seul. Je me mis à faire et refaire le tour de la cabane, cherchant frénétiquement qui était là. Je dégoulinais de sueur. À cet instant, une main me saisit par l'épaule.

— Réveille-toi, mon gars ! Réveille-toi ! Tu tournes, tu t'agites et tu gémis assez pour réveiller toute la maison !

Mark, qui s'était assis dans le lit, essayait frénétiquement de me tirer du sommeil, ses doigts me serrant le haut du bras.

Je me soulevai sur un coude et me frottai les yeux. En vérité, à cause de la chaleur dans la chambre, je transpirais à profusion, aussi, encore un peu hébété, je repoussai la courtepointe, et balançai mes pieds sur le sol pour gagner à tâtons la fenêtre et ouvrir les volets.

L'air de la nuit entra, baignant mon visage échauffé que je levai avec bonheur vers le ciel étoilé et le rayonnement pâle et froid de la lune aux trois quarts pleine. Je demeurai ainsi plusieurs secondes avant qu'une ombre de mouvement n'accroche mon regard, et je tournai vivement la tête vers l'écurie de Dorabella.

---

<sup>6</sup> L'anglais *nightmare*, qui signifie « cauchemar », se compose de *night*, « nuit », et *mare*, « jument ». (N.d.T.)

— Qu’y a-t-il ? Qu’as-tu vu ? siffla Mark dans mon dos, et je réalisai que lui aussi avait quitté le lit pour me suivre à la fenêtre.

— J’ai cru voir bouger, du côté de l’écurie, mais... non, je ne distingue plus rien. J’ai dû l’imaginer.

— Laisse-moi voir.

Il m’écarta d’un coup de coude, et se pencha le plus qu’il put par la fenêtre. Puis enfin il se redressa.

— Tout me semble tranquille.

— Je dormais probablement encore à moitié, dis-je sur un ton d’excuse. Il fait chaud et étouffant dans la chambre. Je rêvais.

— Je l’ai compris, fit-il, acerbe. Tu gémissais assez fort pour réveiller les morts.

— Je n’ai pas l’habitude de dormir aussi confiné.

Mais autant parler à un sourd. Mark était plongé dans ses pensées.

— Reste ici, ordonna-t-il tout à coup, enfilant une robe de chambre en laine et chaussant une paire de pantoufles plates en cuir. Je vais seulement m’assurer qu’il n’y a personne là-bas.

— Laissez-moi vous accompagner, au cas où il y aurait du danger, le pressai-je.

— Non, rétorqua-t-il d’un ton qui n’admettait pas la réplique. Si nous sortons tous les deux à la dérobée en pleine nuit, nous risquons fort de réveiller les femmes, et cette affaire les perturbe déjà assez.

J’étais son hôte, et par conséquent obligé de satisfaire à ses désirs. Je dus donc me contenter de reprendre ma garde à la fenêtre en essayant de m’assurer de mon mieux qu’il n’y avait pas de danger. Au bout d’un moment, durant lequel Mark avait dû sortir par la porte donnant sur la rue, je le vis émerger de l’angle à droite de la maison, et se diriger vers l’écurie de Dorabella qui se trouvait à côté de la pompe et des lieux d’aisances. À son approche, la jument, le reconnaissant, émit un hennissement très doux, puis le silence retomba. Mark se fondit dans l’ombre du mur du fond de la cuisine, puis disparut derrière l’écurie. Seul un faible frémissement de l’obscurité signala son passage.

Le temps parut interminable avant qu'il réapparaisse, mais je suppose qu'il ne s'écoula en vérité pas plus de quelques instants. Il leva les yeux et secoua la tête, mouvement qu'il répéta, accompagné d'un haussement d'épaules, lorsqu'il me rejoignit dans la chambre.

— Tu t'étais trompé, déclara-t-il. Il n'y a personne dehors. Tu l'auras rêvé.

En dépit de mes protestations, il tint à refermer les volets, et nous nous remîmes au lit tous les deux, le gros traversin de plume entre nous. Mais, comme Mark n'arrêtait pas de remuer, cherchant une position confortable, je savais qu'il était maintenant aussi réveillé que moi.

Je roulai sur le dos pour demander :

— À votre avis, que faisait votre frère sur les terres des Pennard ?

— Nous leur achetons nos peaux de mouton.

Mark se tourna laborieusement sur le côté afin de me faire face.

— Qu'y a-t-il de si étrange à cela ?

— Mais il ne s'est pas rendu à la maison chercher Anthony Pennard ou l'un de ses fils. En tout cas, pas à en croire maîtresse Pennard et ses servantes.

Il y eut un moment de silence, puis Mark déclara sèchement :

— Je ne vois pas pourquoi elles mentiraient.

— Peut-être, mais les gens ne sont pas toujours aussi honnêtes qu'ils le paraissent.

Je levai les bras au-dessus de ma tête et écartai du pied la courtepointe, ne voulant pas recommencer à souffrir de la chaleur.

— Abel Fairchild a vu Peter pour la dernière fois assez loin de la maison. Dans ce cas, il semblerait impossible que quiconque de chez les Pennard ait un rapport avec sa disparition.

Mon compagnon frissonna.

— Que crois-tu qu'il lui soit arrivé ? demanda-t-il d'une voix qui lui raclait la gorge.

— Je n'en sais rien. Et vous ?

Au bout d'un moment, Mark admit enfin :

— Comme toi, je n'en ai pas la moindre idée.

Il parlait si doucement que je dus tendre l'oreille pour l'entendre quand il reprit :

— Peut-être... peut-être ma mère dit vrai, et le Démon l'a saisi par la peau du cou.

— Pour quelle raison ?

— Comment je le saurais ? rétorqua-t-il avec plus de force. Je n'ai rien à faire avec le Vieux Griffu. Mais mon frère sait lire. Les moines le lui ont appris. Oh, ils ont fait pareil avec moi, mais je n'ai jamais été savant comme Peter. Pareil à mon père, je connais mes lettres juste ce qu'il faut pour mener le négoce, établir un état de compte ou en déchiffrer un. Mais Peter lit par plaisir. Il achète des livres.

Mark était incrédule.

— Vous fabriquez le support sur lequel on les écrit, fis-je valoir. Ça explique peut-être son intérêt. En tout cas, pourquoi le fait qu'il sache lire impliquerait-il qu'un homme a fait alliance avec le diable ?

Mark répéta à peu près ce que dame Joan m'avait dit la veille au soir.

— Qui sait ce que contiennent ces livres qu'il garde dans l'atelier ? Il y en a un coffre plein.

— Dans ce cas, avec votre permission, suggèrai-je, mon premier travail demain matin sera de les feuilleter pour voir ce qu'il y a dedans.

— Tu sais lire ?

Son étonnement n'était guère flatteur.

— Comme à vous, les moines m'ont enseigné la lecture. Rappelez-vous, je vous ai dit qu'à une époque j'étais novice ici, à l'abbaye.

— C'est vrai, oui.

Mark entreprit de s'installer pour dormir et répéta encore :

— J'avais raison, tu es un très drôle de colporteur.

— C'est possible, mais me donnez-vous la permission de regarder les livres de votre frère ?

Il bâilla, fatigué tout à coup.

— Oui ! Tant que tu voudras, tu as ma bénédiction, et fais tout ce que tu jugeras nécessaire. Il faut que je rouvre la boutique



demain, de sorte que les gens voient que tout est normal. Bonne nuit.

Et il bâilla pour la seconde fois.

Je voulus me préparer à profiter des quelques heures de repos que la nuit me laissait encore, et commençais tout juste à basculer par-dessus la frontière entre veille et sommeil quand Mark Gildersleeve me réveilla encore en me secouant.

— Qu'y a-t-il maintenant ? murmurai-je avec mauvaise humeur.

— J'ai réfléchi, et il m'est venu à l'idée que Peter ne se comportait plus pareil avec ses livres, ces derniers mois.

Intrigué, je fus tout de suite pleinement réveillé.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, avant, il acceptait qu'on les sorte pour les lire. Oh, pas nous : maman ne connaît pas l'alphabet, Rob et John non plus, et je t'ai dit que ça ne m'intéressait pas. Mais il nous poussait à regarder les enluminures, si nous en avions envie. Une fois, il a même essayé d'apprendre les lettres à Rob Undershaft. Il encourageait tous ceux qui venaient à la boutique à regarder ses dernières acquisitions.

Quand il se tut pour reprendre son souffle, je le pressai :

— Et après, il ne l'a plus fait ?

— Non, il a cessé voilà quelque temps. Je me souviens l'avoir vu un jour fermer le coffre à clé, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Et quand je lui ai demandé pourquoi, il s'est mis en rage et m'a dit de m'occuper de mes affaires. Cela ne lui ressemblait pas ; d'habitude, Peter est placide. Il en faut beaucoup pour le faire sortir de ses gonds.

— S'est-il montré irritable pour d'autres choses ? demandai-je.

— Pas que je me souviene. Non, je suis sûr qu'il n'en a rien été. Au contraire, il se montrait... heureux... je dirais rayonnant, c'est la seule façon dont je puis te le décrire. Je pensais que son mariage qui approchait en était la cause, mais lui et Cicely n'étaient pas très épris l'un de l'autre. Le mariage avait été arrangé voilà des années par mère et tante Katherine, et je m'attendais un peu à ce que Peter se dédise quand il serait plus âgé. Il ne l'a pas fait, cependant...

Encore une fois, je dus tirer mon compagnon de ses pensées profondes.

— Donc cet enthousiasme que vous pensiez déceler chez votre frère n'avait à votre avis rien à voir avec maîtresse Cicely ?

— Je ne pense pas, non. J'ai fini par comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une joie de ce genre-là.

Et Mark ajouta, dans une lueur d'inspiration soudaine :

— Peter était comme un enfant qui gardait jalousement un secret. Oui, c'est bien ça. Comme j'ai été bête de ne pas le voir avant ! Il détenait un secret.

Mon compagnon se redressa sur le lit, tripotant nerveusement la courtepoinle.

— Pensez-vous que ce secret était en rapport avec ses livres ?

Se tournant, Mark me fixa dans l'obscurité :

— C'est obligé, tu ne crois pas ? Pourquoi sinon s'était-il mis à verrouiller le coffre dans l'atelier ?

— Vous avez peut-être raison, admis-je. À présent, allongez-vous et dormez un peu sinon nous ne serons bons à rien, demain, tous les deux. Je regarderai ces livres au matin, tout de suite après le petit déjeuner.

— Le coffre est peut-être encore cadenassé, grommela Mark, mais je crois savoir où Peter garde la clé.

## CHAPITRE V

Mark et moi nous levâmes aux premières lueurs, incapables de dormir dès que le soleil filtra à travers les volets. Nous les ouvrîmes avec joie pour laisser pénétrer l'air frais dans la chambre confinée, puis nous descendîmes à la pompe située entre l'écurie et la cuisine pour nous laver de la sueur malpropre de la nuit.

En attendant que Mark ait terminé ses ablutions (qui naturellement passaient avant les miennes), j'en profitai pour examiner le sol et remarquai qu'on avait balayé la poussière comme pour en effacer toute empreinte de pas. Pourquoi mon compagnon aurait-il pris cette peine s'il n'y avait eu que les siennes ?

Mark, tout en se séchant, dut me voir regarder la terre battue car il s'interrompit pour me demander, tendu :

— As-tu trouvé quelque chose ?

J'indiquai mon étrange découverte et il marqua un temps d'hésitation avant de déclarer avec une jovialité forcée :

— Ah, oui, j'ai montré, je le crains, une prudence excessive. Je me suis dit que si une des femmes sortait ce matin avant que je sois levé, elle pourrait s'inquiéter de ces traces de pas.

Il haussa les épaules et étendit les bras.

— Évidemment, nous sommes debout les premiers...

L'explication n'était guère convaincante, mais justement, à cause de cela, c'était peut-être la bonne. Aussi dans l'immédiat je l'acceptai, mais décidai de garder Mark à l'œil. L'ombre de ressentiment qu'il avait manifestée en expliquant que son frère avait hérité du second lit de son père avait éveillé ma méfiance toujours prête à surgir. Étais-je injuste envers lui ? Seul le temps le dirait.

Je me lavai et me séchai, me nettoyai les dents avec mon écorce de saule, puis allai aux lieux d'aisances avant de rejoindre Mark dans sa chambre. Une fois habillé, je redescendis avec lui à la cuisine pour prendre le petit déjeuner et me raser avec de l'eau chauffée par Lydia, la servante. En plein jour, elle semblait beaucoup moins pâlotte, et plus grande aussi que la veille au soir, bien qu'elle ne m'arrivât que très au-dessous de l'épaule. À côté, je semblais un géant, et ses gestes rapides et délicats comme les mouvements d'un oiseau me donnaient le sentiment d'être gauche et balourd. Les deux apprentis étaient déjà attablés, et mangeaient leur bouillie d'avoine. Mal réveillés, ils avaient les yeux bouffis et semblaient fatigués de leurs longues et vaines recherches de la veille. Dame Joan et maîtresse Cicely n'avaient pas encore paru.

Pendant que Lydia me servait de généreuses portions de pain et de bière, des galettes d'avoine et un morceau de poisson frais, moi aussi, je luttais contre l'envie de dormir. J'avais eu une nuit agitée après le fatigant voyage à cheval depuis le château de Farleigh, et me serais volontiers remis au lit jusqu'à midi. Mais j'avais à faire, et plus tôt j'en aurais terminé, plus vite je reprendrais ma route pour Bristol.

Par une des perversités de ma nature – que je soupçonne assez commune à beaucoup de gens –, quand j'étais libre d'agir à ma guise et d'aller où me portait ma fantaisie, je n'avais guère envie de rentrer chez moi ; mais dès que je me consacrais aux ennuis des autres, il me tardait de revoir ma fille et ma belle-mère. Néanmoins, j'avais promis mes services à dame Joan et à maîtresse Cicely, et ne pouvais revenir sur ma parole. Et j'étais incapable de réprimer complètement le frémissement d'anticipation qui me saisissait toujours quand je me trouvais confronté à un problème apparemment insoluble, surtout s'il risquait de comporter des dangers. Si cette disparition de Peter Gildersleeve relevait de la sorcellerie, alors je ne pouvais que me garder de mon mieux des mauvais esprits qui en étaient responsables. Mais au fond de moi, je ne croyais pas que Dieu m'entraînerait dans ce genre de dangers : des risques physiques, oui, mais Il ne mettrait sûrement pas en péril mon âme immortelle !

Quand nous fûmes rasés tous les deux, je proposai à Mark de commencer par inspecter les livres de son frère.

— J'irai plus tard chercher mon bâton à l'écurie, déclarai-je, je suis curieux de voir ces livres qu'il possède.

Mon hôte posa son rasoir.

— Il y en a de différents formats !

À sa voix, il en concevait une certaine fierté, mais l'extravagance de son frère le contrariait aussi. Il poursuivit :

— Tu peux m'accompagner à l'atelier. J'y vais tout de suite.

Il se tourna vers les apprentis qui traînaient toujours sur leur petit déjeuner.

— Rob, j'ai besoin de toi pour m'aider à gratter les peaux. John, descends aux cuves et sors les peaux que nous avons mises à tremper vendredi dernier, avant que ces ennuis nous tombent dessus.

Le dernier interpellé était à la porte de la cuisine quand Mark lança encore :

— Attention d'agir normalement. Si on te questionne sur mon frère, dis que nous ne sommes pas inquiets et que je sais où il est. Tu as bien compris ?

John Longbones soupira et s'en fut en hochant la tête. Un moment après, nous traversions le jardin derrière lui, avant de tourner dans l'atelier, sur l'arrière de la maison. Là, je vis différentes peaux de mouton et une de veau, tendues sur des cadres de bois, prêtes à être grattées jusqu'à ce que leur surface soit complètement lisse. Mark et Rob commencèrent par passer des tabliers de cuir et le premier indiqua un coffre cerclé de fer dans un coin.

— C'est là que Peter conserve ses livres, colporteur, dit-il avec indifférence, comme s'il ne se souciait plus que je les examine.

— Vous avez trouvé la clé ? demandai-je.

En guise de réponse, Mark fouilla la poche de son pourpoint.

— Elle était dans l'un des tiroirs de la tête de lit. Cette nuit, il m'est venu à l'idée qu'elle devait être là. Je n'ai pas mis longtemps à la dénicher. Tiens ! Attrape !

Il me lança une petite clé en métal.

— À présent Rob et moi avons beaucoup de travail.

Il prit l'une des crosses arrondies qu'il appelait un grattoir et se mit à la besogne sur la peau de mouton la plus proche, éliminant méthodiquement tout ce qu'il restait de suif. L'apprenti travaillait déjà sur une autre dépouille. Entre chaque séance de grattage, on mouillait les peaux avec de la lessive faite d'eau chaude et de soude qui bouillonnait dans un chaudron, dans la cheminée de l'atelier. Cela sentait mauvais et j'avais les yeux qui pleuraient, mais les deux hommes m'assurèrent que je m'y habituerai avec le temps.

Finalement je n'eus pas besoin de clé pour le coffre qui n'était pas verrouillé. J'en soulevai lentement le couvercle et regardai à l'intérieur. L'odeur de renfermé des vieux livres me titilla, et je sortis avec précaution les ouvrages un par un. Pour que le parchemin ne gondole pas, presque tous avaient de grosses reliures, certaines recouvertes de soie ou de velours, et décorées avec des glands, ou cloutées de cuivre formant des motifs. L'un d'eux était posé sur un lit de satin ivoire dans un coffret de cèdre spécialement confectionné pour lui. Plusieurs avaient des fermoirs dorés, mais qui s'ouvraient facilement. Il y avait là des livres d'histoire, dont *Historia regum Britanniae*, de Geoffroi de Monmouth, et *Gesta regum Anglorum*, de Guillaume de Malmesbury, des ouvrages de dévotion, des romans de chevalerie, une très bonne copie du *Cursor Mundi* et un traité de chasse, *Le Maître du gibier*, écrit par l'un des défunts ducs d'York. Mais j'eus beau tourner les pages et lire tout ce que je pouvais jusqu'à l'heure du repas, je ne découvris rien qui pût associer Peter Gildersleeve à la sorcellerie ou expliquer son étrange disparition. Finalement, découragé, déçu, je remis les livres dans le coffre et, assis dos au mur, regardai travailler Mark et Rob Undershaft.

Ils avaient terminé de gratter et de mouiller les peaux, et les ponçaient avec ce que je crus être du sable, mais, après avoir posé la question, j'appris qu'il s'agissait d'une fine poudre de calcaire.

— On peut utiliser du sable, mais le calcaire est plus facile à trouver dans ce pays, déclara Mark.

Je me rappelai qu'un jour un moine de l'abbaye qui connaissait ces choses m'avait expliqué que tout le comté, y compris les Mendip, était en calcaire...

— Te voilà enfin ! fit la voix accusatrice de Cicely.

Elle se tenait sur le seuil de la salle.

— Je te cherche depuis des heures !

— Eh bien, tu m'as trouvé, répondis-je froidement, conscient du regard soupçonneux de Mark. Que me veux-tu, maîtresse ?

Elle fit la moue en m'entendant m'adresser à elle de cette façon cérémonieuse, mais se contenta de répondre :

— Il faut que vous veniez tous manger. Tante Joan dit que nous devons prendre notre repas ensemble dans la cuisine jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelqu'un pour aider Lyddie. Elle ne veut pas la fatiguer en lui faisant monter les plats à l'étage.

Mark marmonna dans sa barbe sans protester davantage. Rob et lui enlevèrent leurs tabliers et se passèrent la main dans les cheveux pour tenter en vain de les dépoussiérer. Je les imitai sans plus de résultat.

— Qu'as-tu fait ? me demanda Cicely pendant que nous traversions le jardin.

Dix heures avaient sonné depuis longtemps, et le soleil était déjà haut dans le ciel. Quelques rares nuages légers s'imprimaient sur l'azur impitoyable, et la chaleur était implacable.

— Avec l'autorisation de Mark, j'ai examiné les livres de ton cousin Peter.

— Et qu'as-tu découvert ?

Elle avait posé la question, le souffle un peu court, et son attitude provocante avait disparu.

— Rien qui puisse troubler quiconque. Ce sont des ouvrages tout à fait innocents et plus respectables, je dirais, que ce qu'on trouve dans de nombreuses bibliothèques de monastères. À Glastonbury, par exemple, on garde certains livres sous clé, et seuls les moines les plus anciens et de ce fait les moins corruptibles peuvent les lire parce qu'on les juge trop dangereux ou trop séditionnaires pour être mis entre toutes les mains.

Cicely me lança un regard aigu comme si elle me soupçonnait d'irrévérence envers la sainte Église et ses ministres, mais je lui répondis par un sourire suave qui la rassura.

Dame Joan le fut aussi quand je lui répétais ce que j'avais dit à sa nièce.

— Voilà une bonne nouvelle.

Elle récita le bénédicité, et nous attaquâmes notre repas, mais elle n'était pas encore tout à fait tranquille.

— Vous êtes sûr que ces livres ne contiennent rien qui pourrait compromettre Peter dans une affaire de sorcellerie ?

— Tout à fait certain. Vous n'avez pas à vous inquiéter sur ce point.

— Dans ce cas, qu'a-t-il pu lui arriver ?

Personne ne répondant, elle me regarda de nouveau.

— Que comptez-vous faire à présent, Roger ?

Je m'essuyai la bouche du revers de la main.

— J'aimerais me rendre à cheval à la ferme des Pennard et m'entretenir avec le jeune Abel Fairchild. Pensez-vous que vos amis pourraient y trouver à redire ?

Je dus attendre plusieurs instants que Mark n'ait plus la bouche pleine. Il finit par me répondre avec un haussement d'épaules :

— Ce ne sont pas vraiment des amis, seulement des gens avec qui nous entretenons des relations de commerce. Mais ils sont assez courtois et ne verraient probablement pas d'objection à ce que tu parles avec Abel à condition que tu ne l'empêches pas trop longtemps de travailler. Ils ont sans doute autant hâte que nous que cette affaire soit éclaircie. Après tout, Peter a disparu sur leurs terres, et si on ne trouve pas rapidement la solution de l'énigme, leur réputation peut en souffrir autant que la nôtre.

— Je t'accompagnerai là-bas, proposa Cicely en se hâtant d'achever son repas. Il te faut quelqu'un pour te montrer la route.

— Je la connais déjà, rétorquai-je avec fermeté. Souviens-toi, nous avons traversé les terres des Pennard hier, et tu m'as indiqué la ferme.

— Tu restes ici, ordonna rudement Mark à la jeune fille. Tu peux aider mère à la maison.



Il se tourna de nouveau vers moi :

— Tu comptes prendre le cheval du duc ?

— Il m'a été prêté pour que je m'en serve, répondis-je. Vois-tu une bonne raison pour que je ne le prenne pas ?

Mon hôte ne fut que trop heureux de m'approuver, voulant laisser un peu de repos à Dorabella.

En conséquence, sitôt le repas terminé, je m'en allai vers Northload Street et les écuries. En passant devant la porterie nord du couvent, je m'entendis appeler par mon nom d'une voix si chevrotante qu'elle faillit se perdre dans le cliquetis d'une charrette. Je tournai la tête pour voir la fragile silhouette voûtée de frère Hilarion, maître des novices durant mon noviciat, charge ingrate que, nul doute, il occupait toujours. Lui plus que tout autre avait patiemment écouté mes craintes et mes doutes sur mes aptitudes à la vie religieuse, et avait tenté de répondre à mes questions aussi honnêtement qu'il le pouvait sans s'égarer dans les domaines de l'hérésie. De plus, c'est lui qui avait convaincu l'abbé Selwood que, en dépit des promesses que j'avais faites à ma défunte mère, il ne fallait pas que je prononce mes vœux définitifs, dans l'intérêt du couvent comme dans le mien.

Il se tenait devant la loge, et aussitôt je traversai pour le saluer.

— Frère Hilarion ! Que la paix soit avec vous.

— Et avec toi aussi, mon enfant. Qu'est-ce qui te ramène à Glastonbury ?

— Le hasard, dis-je.

Puis, devant ces yeux bleu délavé qui me fixaient, pleins de confiance, je me repris.

— La main de Dieu, plutôt. Je suis l'hôte de dame Gildersleeve et de sa famille. On m'a chargé d'escorter maîtresse Cicely depuis Farleigh Hungerford jusqu'ici quand... quand son cousin Peter qui devait venir la chercher n'a pas paru.

Le vieux visage empreint de bonté se ratatina sous le coup de l'affliction.

— Oh oui, nous en avons entendu parler ! Des rumeurs circulent dans toute l'abbaye, et à vrai dire dans la ville entière, sur les circonstances étranges de sa disparition. Comment dame

Joan et sa nièce supportent-elles l'incertitude ? Il paraît que Mark et les deux apprentis ont cherché Peter toute la journée, hier, sans en trouver trace. Pourtant Tom Porter m'a dit qu'il avait vu John Longbones ce matin, au ruisseau du moulin, occupé à sortir des peaux des cuves, et que la boutique est ouverte.

J'éclatai de rire.

— Glastonbury n'a pas changé, je vois. Les commérages y vont toujours bon train. Que racontent d'autre les bons bourgeois sur la mystérieuse disparition de maître Gildersleeve ?

Frère Hilarion parut encore plus désesparé.

— Les gens se méfient toujours de ceux qui savent lire, surtout s'ils dépensent de l'argent pour acheter des livres et en conservent un coffre plein dans leur atelier, déclara-t-il, évasif.

— Bref, on dit que Peter était de mèche avec le diable ?

Le vieux moine protesta un tout petit peu trop vite.

— Non, non ! Il est beaucoup trop tôt pour qu'on raconte des choses pareilles. Peter peut encore reparaître avec une explication très plausible de ce qui lui est arrivé.

— Mais si ce n'est pas le cas ?...

Frère Hilarion frissonna.

— N'y pensons pas, mon enfant.

Il se signa d'un geste presque machinal.

— Prions pour que ces manifestations de retour à la normale chez les Gildersleeve soient la preuve qu'ils savent où est Peter.

— Ils l'ignorent, mon frère, lui révélaï-je sans détour, mais je vous demande de n'en rien dire. Mark et dame Joan m'ont chargé de retrouver Peter.

— Toi ?

Bien évidemment, frère Hilarion n'en revenait pas.

— Mais tu ne les connais pas !... Tu l'as dit toi-même, tu t'es trouvé par hasard sur leur chemin.

— Il serait trop long de tout vous expliquer maintenant. J'ai à faire. Mais je vous promets de venir vous voir dès que possible, et je vous ferai le récit de tout ce qui m'est arrivé depuis que je ne suis plus sous votre garde. Aurez-vous la patience d'attendre ?

Il eut un sourire triste.

— La patience est l'un des devoirs, et non des moindres, qu'impose notre vocation, tu devrais le savoir, toi qui n'as jamais vraiment su pratiquer cette vertu.

Je ris, lui fis mes adieux et repris mon chemin dans la rue encombrée. Après avoir traversé la place du marché grouillante d'activité, je retrouvai Northload Street et l'écurie où, j'en aurais presque juré, Barnabas m'accueillit avec plaisir.

Les Pennard me reçurent tout aussi chaleureusement quand, un peu moins d'une heure plus tard, j'arrivai dans la cour de la longue ferme. C'était un bâtiment bas, sur un seul niveau, couvert d'ardoise, avec de vastes communs. J'expliquai le but de ma visite, et demandai si je pouvais m'entretenir avec Abel Fairchild.

— Sale affaire, oui, sale affaire, dit Anthony Pennard avec perplexité en se frottant le front de sa main de travailleur.

C'était un individu pas très grand, avec un visage si marqué, si buriné qu'il était difficile de lui donner un âge. Cependant ses cheveux, bien qu'abondamment striés de gris, conservaient encore assez bien leur couleur châtain d'origine, et le regard de ses yeux sombres était vif et direct, ce qui donnait à penser que les éléments, plus que le temps, ne l'avaient pas épargné. En outre, maîtresse Pennard était une alerte dame avec des yeux couleur de bleuet et des joues à fossettes, et je ne lui donnai pas beaucoup plus de quarante ans. Par conséquent, sauf si elle était beaucoup plus jeune que son mari, Anthony Pennard n'avait pas encore attaqué la cinquantaine.

— Ce qui est arrivé au pauvre maître Gildersleeve est certainement un mystère, intervint maîtresse Pennard, plissant la bouche d'un air inquiet. Et cela s'est produit sur nos terres, de surcroît ! Tôt, ce matin, j'étais au marché de Wells et j'ai eu l'impression que plusieurs personnes cherchaient à m'éviter. J'en ai vu une ou deux qui chuchotaient en se cachant derrière leurs mains. Mais où ai-je la tête ? Asseyez-vous, vous prendrez bien une cruche de bière, maître euh... ?

— Stonecarver<sup>7</sup>, dis-je, revenant au nom qui était le mien avant que mon métier ne l'ait, semblait-il, changé à jamais.

En partant, j'avais convenu avec Mark qu'il était inutile d'expliquer comment j'étais lié aux Gildersleeve, et que je me présenterais comme un ami récent de la famille.

J'ajoutai :

— C'était la profession de mon père. Il a fait une chute qui l'a tué alors qu'il travaillait au plafond de la nef de la cathédrale, ici à Wells.

— Vous êtes du coin, donc ? fit observer maîtresse Pennard, fronçant les sourcils. Attendez... il me semble me rappeler une veuve Stonecarver. Elle s'appelait Blanche et avait un fils du nom de... de...

Je souris.

— Roger. Oui, c'est moi.

Après cela, maîtresse Pennard me fut acquise : elle me força presque à prendre place à la table et à boire avec elle et son mari avant de partir à la recherche d'Abel. Au lieu de la bière éventée qu'elle s'apprêtait à m'offrir, elle envoya son mari en percer un nouveau tonneau. Resté seul avec elle, j'appris que la maison et les pâturages appartenaient à l'évêché, et que c'était le père de mon hôtesse le propriétaire du bail, à l'origine. À la mort de William Jephcott, ce bail avait été alloué à Anthony Pennard, de Priddy, qu'Anne Jephcott avait épousé quand il l'avait mise enceinte à l'âge de seize ans.

— Ce n'était pas le mariage que mes parents auraient choisi pour moi, chuchota-t-elle sur le ton de la confidence, mais Anthony ne s'en est pas moins révélé un brave homme, et peu de gens savent que mon aîné, Gilbert, a été conçu hors des liens du mariage, comme on dit.

J'en doutais. Une femme capable de confier des choses aussi intimes à quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu dix minutes avant n'était pas de celles qui savent tenir leur langue sur quoi que ce soit. Je vis Anthony Pennard lui lancer un rapide regard de biais en revenant avec les gobelets de bière. Sans doute se

---

<sup>7</sup> Tailleur de pierre, en anglais. (N.d.T.)

demandait-il quelle nouvelle indiscretion avait commise son épouse.

— Elle vous a raconté l'histoire de la famille, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un ton résigné en reprenant sa place à table.

— Je lui montre de l'amitié, c'est tout, le réprimanda Anne Pennard.

Je souris et avalai ma bière presque d'un trait. La route avait été chaude, depuis Glastonbury, et j'avais soif.

— Avez-vous une idée de ce qui a pu arriver à maître Gildersleeve ? demandai-je à mes hôtes. Cet Abel Fairchild, a-t-il l'habitude de raconter des histoires, d'avoir la berlue ?

Le mari et la femme secouèrent la tête en chœur.

— Voilà deux ans qu'il aide Gilbert et Thomas à s'occuper de nos troupeaux, affirma Anthony Pennard, et je n'ai jamais entendu une plainte à son sujet. Interrogez mes garçons, si vous voulez. Vous n'avez pas à me croire sur parole.

— C'est un jeune homme très réfléchi, renchérit Anne Pennard. Gil et Tom n'hésitent pas à tout lui confier quand ils partent à Priddy avec leur père.

— Pour vous il ne fait donc pas de doute que les choses se sont produites comme il l'a dit.

— Peter n'est pas rentré, non ? déclara Anthony Pennard. Et son cheval est resté attaché dans le bosquet ? Pourquoi imaginerions-nous que le gamin n'a pas dit la vérité sur ce qu'il a vu ?

Sa logique était irréfutable. Même si Abel Fairchild passait pour le plus grand menteur devant l'Éternel, il n'en restait pas moins que Peter Gildersleeve avait disparu depuis le vendredi précédent. On était maintenant mercredi. Voilà presque cinq jours qu'on ne l'avait pas revu.

Je répétai ma question précédente :

— À votre avis alors, qu'est-il advenu de votre ami ?

Anthony Pennard, tout comme l'avait fait Mark, s'empessa de démentir qu'il y ait des liens d'amitié entre les deux familles.

— Nous entretenons des rapports de travail, c'est tout. Peter et son frère sont de bons clients depuis des années, comme l'était leur père avant eux. Nous allons rarement à Glastonbury. Vous prendrez encore de la bière ?

Je refusai à regret, et, repoussant mon tabouret, me levai.

— Où trouverai-je Abel Fairchild à cette heure ?

Anthony Pennard se leva aussi.

— Très probablement sur les coteaux les plus bas. À la mi-journée, il y cherche un peu d'ombre sous les arbres et les buissons. Par ce temps, il fait trop chaud, plus haut. Je vous accompagne au moins un bout de chemin.

Il s'adressa à sa femme :

— J'ai un mot à dire à Gilbert.

Maîtresse Pennard ne fit pas d'objection, et nous partîmes tous les deux à travers les prés escarpés pour trouver nos deux garçons. Des touffes d'ajoncs et des petits bouquets d'arbres émaillaient ces coteaux inférieurs des Mendip, et les ondulations du terrain rendaient la marche laborieuse, d'autant plus que je devais modérer mes pas pour suivre ceux moins amples de mon guide. De la brume de chaleur s'accrochait au sommet des collines qu'elle dissimulait, et nous transpirions tous les deux, dans la lumière aveuglante de la mi-journée. Puis, tout à coup, comme nous arrivions à une crête et pénétrions dans l'ombre bienvenue d'un boqueteau de chênes rabougris, Anthony Pennard me saisit par le bras et m'indiqua le creux en contrebas.

— Voilà l'endroit, chuchota-t-il. C'est la cabane de berger où a disparu Peter Gildersleeve.

## CHAPITRE VI

Je descendis la pente en courant, comme avait dû le faire Peter Gildersleeve le vendredi précédent, et, en arrivant dans la cuvette, je m'arrêtai pour regarder autour de moi. Puis je levai les yeux et découvris un jeune garçon de douze ou treize ans, me sembla-t-il, vêtu de chausses et d'un vêtement en grosse toile brune, qui tenait un bâton de berger. Sous sa tignasse emmêlée couleur de paille, son visage étroit était tiré et blême. Bouche bée, yeux écarquillés de terreur, il se tenait sur la crête au-dessus de moi, et apparemment tremblait de tous ses membres maigres.

Anthony Pennard, qui dégringolait maladroitement la pente dans mon dos, lança d'une voix rassurante :

— N'aie pas peur, Abel ! C'est Roger Stonecarver, un ami de Mark Gildersleeve. Il est venu s'entretenir avec toi, et voir l'endroit où maître Peter a disparu.

L'adolescent prit une longue inspiration, ses joues retrouvèrent un peu couleur, il déglutit et ses yeux perdirent leur expression terrorisée. Quelques instants plus tard, quand il se sentit de nouveau assuré sur ses jambes, il descendit pour nous accueillir avec déférence.

— J... je suis dé... désolé, bredouilla-t-il, un instant j'ai cru que...

Anthony lui donna une tape sur l'épaule.

— Nous savons ce que tu as pensé, mon garçon, et nous comprenons. Inutile de t'excuser.

— C'est que voir quelqu'un, là, au même endroit où... où...

— Bon, eh bien, maintenant, tu sais que ce n'est pas maître Gildersleeve, et je te laisse parler avec Roger.

Anthony donna une nouvelle tape vigoureuse à son berger sur l'épaule.

— Tu peux lui dire ce que tu veux, tu as mon autorisation. Où est Gilbert ? L'as-tu vu ?

— Il est dans les pâturages de l'ouest avec les brebis. Maître Tom est plus haut. La dernière fois que je l'ai aperçu, il dégageait un vieux bélier qui veut toujours fausser compagnie au troupeau et qui s'était pris dans des ronces.

— Oui, je vois lequel. Un vieux bouc têtu qui n'en fait qu'à sa tête. Bon, Tom saura le mater. Mais c'est Gil que je cherche.

Anthony Pennard se tourna vers moi.

— Nous nous parlerons plus tard, quand vous viendrez récupérer votre cheval. Vous me direz si ce garçon vous a été utile.

Il escalada de nouveau la pente avec plus de hâte que de dignité, contourna le bosquet et disparut comme le terrain redescendait au bas des Mendip jusqu'à la plaine marécageuse qui s'étendait vers Glastonbury et l'horizon scintillant, au-delà. Je souris à Abel et proposai que nous nous asseyions à l'abri de la cabane, mais il voulut que nous quittions la cuvette pour aller plus haut afin de mieux surveiller ses moutons. Ceux-ci broutaient tranquillement, éparpillés non loin. Une avancée rocheuse projetait un peu d'ombre à l'abri de laquelle nous nous assîmes, adossés à la pierre chauffée par le soleil.

Quand nous fûmes installés, je demandai :

— Aurais-tu la gentillesse de me dire avec précision ce qui s'est passé la dernière fois que tu as vu Peter Gildersleeve ? Pour être honnête, dame Joan m'a déjà raconté l'histoire, mais elle a pu oublier certains détails ou au contraire en ajouter, aussi je préfère l'entendre de ta bouche.

Il me dévisagea avec curiosité, plissant ses petits yeux perspicaces pour les protéger de la lumière.

— Pourquoi voulez-vous savoir ?

— Je suis l'hôte de la famille, et espère, si je le puis, aider à découvrir où est Peter. Si je soulage Mark de ce souci, il sera libre de s'occuper de ses affaires, sinon il perd à la fois du temps et de l'argent.

L'explication satisfait le garçon qui promena lentement son regard autour de lui pour s'assurer que toutes ses bêtes étaient



en vue. Puis il narra sa version des faits. Mais, en vérité, celle-ci était assez semblable à celle de mon hôtesse.

— Je me tenais sur la crête supérieure, là-bas, juste au-dessus de ce repli de terrain...

— Je sais, l'interrompis-je, je suis passé par là à cheval hier seulement. On voit très bien le bas de la pente où se dresse la cahute. Et on voit aussi le bosquet et la maison des Pennard.

Le gamin hocha la tête avec énergie.

— Oui, mais après on ne les voit plus. En tout cas, j'étais sur la crête supérieure et j'ai repéré maître Gildersleeve qui sortait des arbres pour descendre la pente. Arrivé en bas, près de la cabane, il a levé les yeux et m'a fait un signe.

— Semblait-il content de te voir ? demandai-je, l'interrompant pour la seconde fois.

Abel parut un peu pris de court comme s'il ne s'était pas posé la question avant. Il réfléchit, puis répondit :

— Il ne souriait pas, maintenant que vous en parlez. Oui... je me rappelle, il a été très lent à lever la main. Vous avez peut-être raison, maître Stonecarver, si ça se trouve, il n'était pas content de me voir. C'est important ?

— Appelle-moi Roger, lui dis-je sans répondre à sa question. Tu me donnes le sentiment que je suis vieux en t'adressant à moi avec autant de cérémonie. Continue : qu'est-il arrivé ensuite ?

— J'ai descendu la pente en courant, j'ai ramené deux ou trois moutons qui allaient s'égarer, puis j'ai remonté l'autre coteau.

Ce qui, songeai-je, avait dû prendre davantage que le clin d'œil nécessaire, au dire de dame Joan, à Abel au pied léger.

— À ton avis, Peter Gildersleeve est resté combien de temps hors de vue ?

Le jeune berger eut une moue dubitative, puis il avança sa lèvre inférieure qu'il tapota de son index malpropre.

— Une minute, peut-être. Pas plus.

*In petto*, j'en ajoutai une afin de faire bonne mesure, mais, même ainsi, ce n'était pas suffisant pour qu'on puisse se cacher, sauf dans la cabane. Si Peter avait voulu le faire ailleurs, Abel l'aurait aperçu filant à toute allure pour se mettre à couvert, car,

contrairement au paysage environnant, sur cette pente de terrain ne se trouvait ni arbre ni buisson.

— Bon, et quand la cabane est redevenue visible, maître Gildersleeve avait disparu. Qu'as-tu fait ?

Le gamin me regarda comme si j'étais un simple d'esprit.

— Je l'ai cherché, bien sûr.

— Pourquoi ?

— Parce que je voulais savoir ce qu'il faisait à se promener seul sur les terres du maître. S'il voulait parler à maître Pennard ou à ses fils, il aurait dû se présenter à la maison ou alors aux abris où nous gardons les troupeaux. Et je savais que la maîtresse ne l'aurait pas envoyé pour rien après eux, puisqu'ils étaient partis tous les trois à Priddy, ce jour-là.

— Tu as donc regardé dans la cabane, mais il ne s'y trouvait personne. Tu en es bien certain ?

— Vous y êtes déjà entré ? demanda Abel avec un mépris souverain.

Et, sans attendre ma réponse, il poursuivit :

— Sûrement pas, parce que autrement vous sauriez qu'il n'y a rien dedans qu'un tas de vieux sacs.

— Elle ne comporte qu'une petite fenêtre, fis-je valoir, il doit faire sombre à l'intérieur. Maître Gildersleeve aurait pu être caché derrière la porte quand tu l'as ouverte.

Abel eut un sourire triomphant.

— J'y ai pensé, et il n'y était pas.

— Tu as vérifié ?

— Oui.

— Et tu as pénétré dans la cabane ?

— C'était inutile. Une fois la porte ouverte, il y a assez de lumière pour voir tout ce qu'il y a à voir.

Je soupirai.

— Très bien, tu m'as convaincu que celui que tu cherchais n'était pas dans la cahute. Qu'as-tu fait après ?

— J'ai contourné la cabane par l'extérieur.

Abel frissonna tout à coup.

— Je n'ai pas trouvé maître Gildersleeve. Il n'était nulle part en vue.

— Tu as cherché plus loin ?

— J'ai tourné et tourné encore autour de la cabane, j'ai regardé de nouveau à l'intérieur, mais j'avais franchement très peur, à ce moment-là.

La voix d'Abel se réduisit à un murmure.

— Je me disais que maître Gildersleeve avait été enlevé par des démons. On raconte qu'il ne sortait jamais de ses livres et savait des choses interdites. Alors j'ai couru jusqu'à la maison aussi vite que j'ai pu. La maîtresse a commencé par être furieuse contre moi parce que j'avais abandonné mon troupeau, mais elle a fini par envoyer une servante avec moi pour voir ce qu'elle découvrirait. Suzanna avait aussi peur que moi, mais nous avons quand même trouvé le cheval de maître Gildersleeve attaché dans le bosquet. On est rentrés pour le dire à maîtresse Pennard, et elle m'a ordonné de rassembler mon troupeau et de le ramener tout de suite au pré du bas, à côté de la maison. Au dîner, le maître et ses deux fils sont rentrés de Priddy, et on m'a envoyé chercher pour que je répète mon histoire.

« D'abord le maître n'en a pas fait grand cas, mais plus tard avec maître Tom et maître Gil, ils ont gagné le bosquet et trouvé la jument qui y était toujours attachée. Alors le maître a commencé à considérer les choses d'un autre œil. Maître Gildersleeve n'aurait jamais abandonné la bête de son plein gré, disait-il, et donc Gilbert devait partir à Glastonbury immédiatement, avant la nuit, pour voir si dame Joan ou quelqu'un pouvait éclaircir cette affaire. Il disait aussi que la famille allait s'inquiéter à cause de tous les brigandages survenus dans le comté, ces derniers temps. Mais moi, je ne vois pas le rapport. Il s'agit de voleurs qui se sont introduits de nuit dans des maisons et des fermes, et qui ont dérobé des biens et de l'argent. Nous dormons avec les volets fermés malgré la chaleur.

Ce qui expliquait pourquoi Mark ne voulait pas laisser ouverte la fenêtre de sa chambre. Je demandai ce que faisaient les officiers du shérif pour ces vols, mais Abel ne sut pas me répondre. Quoi qu'il en soit, ayant le sentiment que nous nous égarions en terrain inconnu, je tentai de nous remettre dans le droit chemin. Je me levai et tendis la main à mon compagnon pour l'aider à en faire autant.

— J'aimerais jeter un coup d'œil dans la cabane, déclarai-je. Tu m'accompagnes ?

Abel avait raison. En dépit du manque de lumière, la cahute était si petite qu'avec la porte grande ouverte on pouvait en voir tous les recoins. Dans l'un d'eux se trouvait un tas de vieux sacs en toile, mais il n'y avait rien d'autre sur le sol en terre battue qui était propre et balayé. Quelques empreintes de pieds se voyaient juste à l'entrée : probablement laissées par Abel quand il avait vérifié derrière la porte que Peter Gildersleeve n'y était pas. Sinon rien n'avait été dérangé, et personne n'avait trouvé refuge à cet endroit depuis pas mal de temps.

Je reculai de quelques pas pour mieux voir l'extérieur de la construction. Elle était en pierre avec un toit de branchages recouverts de mousse et de rameaux. Par mauvais temps elle devait servir à abriter les hommes et aussi les bêtes. Le faîte dépassait d'un pied ou deux le haut de la crête, derrière, et si vue de face la cabane semblait adossée à la pente, à mieux y regarder, je découvris qu'il était possible d'en faire le tour sur le terrain plat.

La combe, comme je l'avais constaté plus tôt, était dépourvue d'arbres ou de buissons. Hormis l'intérieur de la cahute, la cachette la plus proche était le bosquet où Peter Gildersleeve avait laissé Dorabella, et il paraissait fort peu plausible qu'il ait pu y arriver sans qu'Abel l'ait vu. Cependant, à en croire ce dernier, Peter Gildersleeve s'était volatilisé en cet endroit précis. Ne voulant toujours pas renoncer à l'idée d'une explication logique, je gravis de nouveau la pente, Abel sur mes talons, et regardai attentivement autour de moi.

De là où j'étais, je voyais à ma gauche le chemin défoncé menant sur les hauteurs des Mendip, celui-là même que nous avions emprunté la veille avec Cicely sur Barnabas, dans l'après-midi. La piste était rude et pleine de creux et de bosses, mais elle raccourcissait de plus d'un quart d'heure le trajet par la route de Glastonbury. Elle allait tout droit sans s'occuper des irrégularités du terrain, rappelant que les Romains, voilà des siècles, avaient exploité les mines de plomb dans ces régions.

Je pivotai lentement sur mes talons pour effectuer un cercle complet et en avais commencé un second quand je repérai un

autre chemin que je n'avais pas remarqué auparavant. Il contournait l'escarpement de la pente à ma droite, et s'enfonçait dans une ravine entre les collines. Je le pris, mais il ne menait qu'à une coulée de végétation enchevêtrée qui tombait, abrupte, à flanc de falaise depuis une anfractuosité située très haut jusqu'au fond de la cuvette au-dessous. J'  cartai quelques branches : elles ne cachaient qu'une étroite fissure dans les rochers. Je retournai donc sur mes pas et rejoignis Abel et ses moutons.

Il penchait la tête d'un air entendu.

— Il n'y a rien, pas vrai ? fit-il avec un sourire insolent. Je vous l'aurais dit si vous aviez pris la peine de me le demander. Il m'arrive de devoir aller par là pour récupérer un mouton.

— La vie doit être bien solitaire ici, en hiver, remarquai-je, regardant autour de moi.

Abel haussa les épaules.

— Cela ne me gêne pas,   clara-t-il en riant. Ces collines ménagent beaucoup de surprises.

— De quel genre ?

Le garçon fit un ample geste de la main, évasif :

— Oh, des choses... Un jour, j'ai trouvé une pièce de monnaie portant la tête d'un homme. Le maître a dit qu'elle était romaine. Un autre jour j'ai découvert des morceaux d'un vieux pot. Il a dit que c'était romain aussi.

Il fronça les sourcils, l'air désapprobateur.

— Je ne sais pas qui ils étaient, ces Romains, maître Stonecarver, mais c'était des gens bien négligents.

J'allais lui redemander de m'appeler Roger quand une voix masculine s'exclama :

— Te voilà, Abel ! Je... Bonjour ! Qui êtes-vous ?

Le jeune homme qui s'était si silencieusement approché pendant que nous parlions portait également un vêtement en grosse toile, et une houlette. Il était à peu près de mon âge, peut-être un peu plus jeune, c'était difficile à dire. En revanche il ne faisait aucun doute qu'il était le fils de maîtresse Pennard. Il avait les mêmes yeux couleur de bleuet, et les mêmes joues    fossettes, ainsi que la silhouette ronde et un peu lourde de sa mère. De son père, il tenait son teint buriné par les éléments,

tanné, brun profond. Il ne fallait pas être grand clerc pour en déduire qu'il s'agissait de Thomas, qui surveillait son troupeau plus haut, et qui, de ce fait, ignorait ma présence sur les terres familiales.

Abel, un peu troublé, nous présenta, et j'expliquai de nouveau pourquoi je m'étais chargé de rechercher Peter Gildersleeve.

— Drôle d'affaire, marmonna Thomas en se grattant l'oreille droite, oui, drôle d'affaire...

D'un mouvement rapide et habile de la main, il saisit un mouton qui s'écartait vers l'extrémité de la cuvette où se dressait la cabane.

— À quelle conclusion êtes-vous arrivé, maître Stonecarver ?

— À aucune, pour l'instant, admis-je tristement. Je suis perplexe comme tout le monde semble l'être. Néanmoins, je n'ai pas encore renoncé à découvrir une raison simple qui explique la disparition de maître Gildersleeve. Et maintenant, il faut que je retourne chercher mon cheval à votre écurie pour rentrer à Glastonbury.

— Je vous accompagne, déclara Thomas. J'ai un mot à dire à mon père. Abel, mon garçon, garde un œil sur mon troupeau en mon absence. Attention surtout à ce vieux bouc : il est malin comme le Démon.

— Maître Pennard n'est peut-être pas à la maison, fis-je observer tandis que nous prenions la direction de celle-ci. Il se rendait aux pâtures de l'ouest pour chercher votre frère quand il nous a quittés, Abel et moi.

Mais ce qu'Anthony Pennard avait eu à faire avec Gilbert avait été de courte durée, car, à notre entrée, il était installé à la table de la cuisine, essayant laborieusement d'additionner une colonne de chiffres inscrits sur un morceau de parchemin.

Il leva la tête, soulagé.

— Sainte Vierge ! Je suis content de te voir, Thomas, mon fils ! Tu as de meilleurs yeux que ton vieux père, et ta cervelle va plus vite aussi. Regarde si tu peux faire la somme de tous ces chiffres. Ça me rassote ! Les chiffres, les lettres qui sautillent. Maudites stupidités ! Je n'y comprends rien quand je les regarde, tout danse sur le papier. Alors, maître Stonecarver, Abel vous a-t-il été utile ?

Je secouai la tête avec regret, et il poursuivit :

— Je ne puis dire que vous m'étonnez beaucoup, car la façon dont maître Peter s'est volatilisé ne rime apparemment à rien. Il n'y a pas de raison de mettre en doute le récit du gamin : comme je vous l'ai dit tantôt, je ne vois pas pourquoi il mentirait. Or, Peter Gildersleeve a disparu, ça, c'est un fait certain.

J'acceptai le gobelet de bière que m'offrit maîtresse Pennard qui, après avoir ordonné aux deux servantes de continuer à préparer le pain, s'assit près de son mari. Je pris un siège de l'autre côté de la table. Pendant ce temps, Thomas s'était éclipsé dans une autre pièce afin de se colleter avec l'addition qui donnait tant de tracas à son père.

— Le chemin qui traverse vos terres date-t-il des Romains ? demandai-je.

Anthony Pennard haussa les épaules.

— Qui peut le dire ? Une chose est sûre : il est très ancien et c'est une servitude de passage depuis la nuit des temps. Mais il en existe beaucoup de semblables dans les Mendip. Certains mènent quelque part, d'autres pas. Il y en a qui conduisent à cette gorge impressionnante. La connaissez-vous ?

Je secouai la tête.

— Non. Curieusement, je ne suis jamais allé de ce côté, mais on raconte que les anciens rois saxons avaient un lieu de résidence sur les hauteurs qui la surplombent.

— C'est possible. Moi, je ne l'ai jamais entendu dire, en tout cas. Donc Abel ne vous a pas été d'un grand secours ? Vous n'êtes pas plus avancé sur ce qui est arrivé à Peter Gildersleeve ?

— Pas plus, non, admis-je.

Je vidai mon gobelet et me levai, déclinant l'offre de la maîtresse de maison de me restaurer davantage.

— Il faut que j'y aille, maintenant. Mes remerciements à tous les deux pour votre patience.

Maître Pennard se mit debout et me donna une tape dans le dos.

— Désolé que nous ne puissions mieux vous aider. Si seulement nous avions eu la présence d'esprit de garder pour nous le récit d'Abel, les gens auraient pu penser que Peter était

parti quelque part de son propre gré. Nous aurions ramené Dorabella chez les Gildersleeve plus tard, quand ils auraient eu le temps de mettre au point une histoire vraisemblable.

Il soupira.

— Mais voilà ! Nous avons tous pris peur, Mark Gildersleeve compris, et maintenant le mal est fait, comme on dit. Les rumeurs vont bon train, et je crains que les hommes de l'évêque viennent fouiner et mettre leur nez partout, dès qu'ils auront eu vent de l'affaire.

— Vous avez probablement raison, approuvai-je, sauf si je découvre quelque chose avant. Mais pour l'instant, je me débats dans le noir, avec rien pour avancer. Une seule chose est certaine : un homme a disparu en un clin d'œil, et dans des circonstances singulièrement mystérieuses.

— Ça, c'est sûr, colporteur, admit maître Pennard, aussi sûr que le Christ s'est arrêté à Priddy.

Comme Barnabas et moi avancions d'un pas tranquille sur la digue entre Wells et Glastonbury, je réfléchissais à cette singulière expression : « Aussi sûr que le Christ s'est arrêté à Priddy. » Je la connaissais depuis toujours, et savais son origine.

L'histoire, transmise de père en fils depuis des générations et des générations, voulait que, pendant l'occupation romaine, quand les Romains exploitaient les mines de plomb des Mendip, des marchands soient venus de Palestine pour leur commerce, et en particulier Joseph d'Arimathie, qui, lors d'un de ses voyages, aurait emmené avec lui un jeune garçon : Notre-Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ. Tous deux avaient fait étape à Priddy, et, pendant son séjour, l'Enfant Jésus avait parcouru la campagne et fini par découvrir le Tor. Le caractère sacré du lieu l'avait tellement frappé qu'il avait décidé d'édifier en bas de la montagne une église dédiée à sa mère : ainsi, c'était le Christ lui-même qui avait miraculeusement élevé la première église de Glastonbury.

Après la Crucifixion, Joseph était revenu dans le Somerset pour poursuivre le travail d'évangélisation. N'avions-nous pas la sainte Épine pour le prouver ? C'était le bâton que Joseph



d'Arimathie avait planté dans le sol qui avait bourgeonné, et il fleurissait chaque année à l'époque de la Nativité. Ces histoires n'avaient pas toujours joué un rôle de premier plan dans la vie religieuse de l'abbaye, comme c'était le cas aujourd'hui, mais John Selwood faisait partie des supérieurs sous l'influence spirituelle desquels le culte de Joseph d'Arimathie s'était développé.

Pour ma part, doute et crédulité se disputaient la primauté dans mon esprit. D'un côté je voulais à tout prix que ces histoires fussent véridiques, et croire que l'Enfant Jésus avait vraiment arpenté les collines des Mendip ainsi que les charmantes vallées verdoyantes du Somerset. De l'autre, je savais que ces légendes, comme celles du roi Arthur, apportaient à l'abbaye une opulence et un prestige immenses, grâce au flot incessant de pèlerins, et à son titre d'établissement chrétien le plus ancien du pays, sinon du monde. Les supérieurs de Glastonbury, suivant l'exemple instauré bien des siècles plus tôt par saint Dunstan – avant qu'il ne devienne primat de toute l'Angleterre –, allaient volontiers leur propre chemin sans s'occuper de Cantorbéry.

Avec pareilles pensées s'agitant dans ma tête, les cinq milles entre Wells et Glastonbury passèrent comme un charme. Je remarquai à peine la chaleur du milieu de l'après-midi, ou l'encombrement de la chaussée, et fus surpris de me retrouver en train de traverser Bove Town pratiquement sans m'en être aperçu. J'avais dépassé l'église Saint-Jean quand Cicely arriva à ma rencontre en courant dans la rue, et saisit les rênes du cheval.

— Oh ! Roger, je suis si contente que tu sois de retour ! dit-elle d'une voix haletante et haut perchée. Viens à la maison tout de suite !

— Laisse-moi m'occuper d'abord de Barnabas ! protestai-je, et je continuai à avancer vers la place du marché.

Je voulais mettre ma monture à l'écurie et récupérer mon gourdin.

Je remis le cob à un palefrenier ainsi que l'argent nécessaire, et suivis Barnabas dans sa stalle où mon bâton était toujours appuyé contre la mangeoire. En ressortant dans la cour, je fus

surpris de trouver Cicely qui m'attendait près de la grande porte à deux battants.

— Tu t'es dérangée pour rien, j'en ai peur, lui dis-je gentiment. Ma visite aux Pennard ne m'a rien appris de plus sur ce qui est arrivé à ton cousin.

Je vis ses yeux s'emplir de larmes qui commencèrent à couler le long de ses joues.

— Ne pleure pas, dis-je en lui passant un bras autour des épaules. Je ne désespère pas encore de retrouver Peter.

— Il n'y a pas que ça, dit-elle, et je sentis qu'elle tremblait. Oh ! Roger ! Maintenant, c'est Mark qui a disparu !

## CHAPITRE VII

Je lui serrai plus étroitement les épaules.

— Disparu ? Que veux-tu dire ? demandai-je.

Question probablement idiote car le mot a-t-il plusieurs significations ? Pourtant, je n'étais pas encore prêt à accepter que Mark Gildersleeve ait pu connaître la même destinée que son frère.

— Non, non, repris-je, ne me dis rien ici. Pas un mot jusqu'à ce que nous soyons chez ta tante.

Et je levai un doigt en signe d'avertissement.

Peu de temps après, nous pénétrions de nouveau dans la boutique de la grand-rue, où nous accueillit dame Joan qui, je le remarquai avec soulagement, bien qu'elle fût visiblement inquiète, était beaucoup moins agitée que sa nièce. Depuis le passage, je jetai dans l'atelier un regard qui me soulagea aussi : Rob Undershaft et John Longbones, remonté des cuves, travaillaient comme si de rien n'était. Accompagné des deux femmes, je montai à l'étage, avec le sentiment que Cicely faisait beaucoup d'histoires pour pas grand-chose.

— Bon, dis-je quand nous fûmes assis tous les trois, racontez-moi ce qui est arrivé. Quand avez-vous vu Mark pour la dernière fois, et où allait-il ?

La tante et la nièce se mirent à parler en même temps avec tant de volubilité que, ne comprenant rien, je dus les adjurer de se calmer.

— Arrêtez, arrêtez ! protestai-je, et je me tournai vers la plus âgée qui semblait la moins tourneboulée des deux.

« Dame Joan, parlez la première, si vous le voulez bien.

Elle parut un rien indécise.

— Il n’y a pas grand-chose à dire, je le crains, finit-elle par admettre. Après le repas, une fois que vous avez été parti, Mark a annoncé qu’il allait à Beckery Island, voir le prêtre.

Mon hôtesse indiqua Cicely du geste.

— Nous lui avons demandé pourquoi, mais mon fils nous a seulement dit qu’il voulait parler au père Boniface. J’ai voulu savoir s’il y avait un rapport avec... avec la disparition de Peter, mais il ne m’a pas répondu. Il s’est contenté de m’enjoindre de surveiller les apprentis pendant son absence, ajoutant qu’il serait de retour après midi.

— Et c’est maintenant le milieu de l’après-midi, interrompit Cicely, et nous ne l’avons pas revu.

— Ma chère enfant, objectai-je, bien des choses auront pu retarder ton cousin, et le plus vraisemblable est certainement qu’il a rencontré un ami, et que tous deux sont allés boire un gobelet de vin ou de bière dans une taverne. Ou alors il a lié conversation avec un pèlerin : si ma mémoire est bonne, il y en a toujours qui logent au presbytère de Beckery, à cette époque de l’année. À moins qu’une affaire relative à son négoce n’ait requis son attention. Tu te laisses emporter par ton imagination. Mark ne tardera pas à rentrer sain et sauf, tu verras.

J’avais réussi à rasséréner dame Joan qui hocha la tête en souriant avant de redescendre en hâte à la cuisine surveiller Lydia qui préparait le repas. Cicely cependant n’était manifestement pas tranquille.

— Pourquoi mon cousin s’est-il soudain mis en tête de se rendre à Beckery ? demanda-t-elle en se mordillant la lèvre inférieure.

— Pour y livrer du parchemin ? suggérai-je. Le prêtre doit en avoir besoin pour ses travaux.

Elle parut un peu rassurée, mais ne m’en questionna pas moins :

— Dans ce cas, pourquoi ne l’a-t-il pas dit ? Avait-il besoin d’en faire mystère ?

Je soupirai.

— Les gens ne sont pas toujours prévisibles dans leurs comportements. Comme la vie serait ennuyeuse s’il en était

autrement !... Mark était peut-être agacé par les questions de sa mère. C'est un adulte ; il n'a pas à lui rendre compte de ses moindres faits et gestes.

Cicely réfléchit un moment avant d'admettre, bien qu'à regret, que je pouvais avoir raison.

— N'empêche, fit-elle, enjôleuse, j'aimerais aller à Beckery Island m'assurer que c'est bien là qu'il s'est rendu. Je serais plus tranquille. Cela ne prendrait pas longtemps. Nous serions de retour avant le souper.

— Nous ? grommelai-je avec résignation.

D'un mouvement décidé, elle se mit debout.

— Viens, insista-t-elle, et en chemin tu me raconteras ce qui s'est passé chez les Pennard. Je ne t'ai pas encore interrogé sur ta visite là-bas.

— Je t'ai déjà laissé entendre qu'il n'y a pas grand-chose à en dire. Je n'ai pas de solution à proposer. Comme vous autres, j'ignore où est ton cousin.

Je poussai un soupir surgi du fond du cœur.

— Bon d'accord, je t'accompagne. Mais je suis persuadé que nous croiserons Mark sur son chemin de retour, ou alors il sera de retour à la maison avant nous.

Ma première supposition se révéla fausse. Nous ne rencontrâmes pas Mark en nous rendant à Beckery Island.

Ce n'est pas vraiment une île<sup>8</sup>, bien sûr. C'en fut peut-être une, voilà des siècles, quand les basses terres de ces régions étaient sous les eaux, et que seules dépassaient les collines. Le grand Tor lui-même, qui domine l'abbaye et que l'on peut atteindre à pied sec, est encore connu sous le nom d'île d'Avalon – Ynys Afalon, dans la vieille langue celte, l'« île aux Pommes ». Beckery, situé à un mille au sud-ouest de Glastonbury, s'appelait jadis Becc-Eriu, « Petite Irlande ». On dit que sainte Brigitte y est venue, il y a près de mille ans, pour y prier et y travailler, et saint Dunstan y reçut son instruction dispensée par des maîtres irlandais.

---

<sup>8</sup> En anglais : *island*. (N.d.T.)

Une autre histoire liée à Beckery veut que le roi Arthur, alors qu'il se reposait à Glastonbury, ait vu en rêve un ange qui lui aurait dit de se rendre à l'ermitage, sur l'île, et que, ayant obéi, il y ait eu une apparition étonnante de la Vierge et de l'Enfant.

En cette fin d'été 1476, cependant – près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que se sont produits les faits que je narre ici ; comme les années filent en même temps que le grand âge réclame son dû ! –, Beckery continuait d'être ce qu'elle était depuis des années : une halte pour les pèlerins venus de l'ouest, et se rendant à Glastonbury soit par voie de terre, soit par la rivière Brue. L'endroit leur offrait une petite chapelle massive toute simple, de forme allongée, pour satisfaire à leurs besoins spirituels, tandis que le presbytère ainsi qu'un autre bâtiment construit en longueur sur un seul niveau leur assuraient de quoi se reposer et se restaurer. Des fossés et une solide barrière protégeaient l'enceinte et séparaient la chapelle des bâtiments séculiers. On avait ajouté un lavatorium à l'angle nord-est de la maison, sans nul doute fort engageant pour les voyageurs couverts de poussière et aux pieds endoloris.

Un pèlerin que nous interrogeâmes, Cicely et moi, nous apprit que le prêtre se trouvait à la chapelle pour préparer les vêpres qui seraient sonnées dans moins d'une demi-heure. Le trajet nous avait pris plus longtemps que prévu car la chaleur avait ralenti notre allure et nous avait obligés à faire plusieurs haltes afin de nous reposer. On nous indiqua l'unique entrée de l'église, une porte donnant dans la nef dont le sol dallé accroissait la fraîcheur ambiante créée par les épais murs de pierre et le toit en ardoise de Cornouailles.

Le prêtre, un homme jeune et élancé vêtu de l'habit noir des bénédictins, se trouvait dans le chœur où il allumait les chandelles de l'autel, et s'assurait que tout était propre et en place pour l'office du soir. Cicely et moi nous immobilisâmes un moment pour le regarder en silence tout en reprenant notre souffle, avant de nous avancer. Nos chaussures faisaient très peu de bruit mais quelque chose – un courant d'air soudain, peut-être – l'avertit immédiatement de notre présence. Il se tourna et vint vers nous avec un sourire amical, s'essuyant les mains à un tablier de toile.

— Venez-vous de loin, mes enfants ? Vous faut-il le gîte et le couvert ? Nous avons un peu de place. Tous nos hôtes de la nuit sont partis pour l'abbaye, et moins d'une douzaine d'autres les ont remplacés.

Cicely me devança :

— Non, non, mon père, nous ne sommes pas des pèlerins. Nous sommes venus nous enquérir de mon cousin, Mark Gildersleeve, qui est parti ce matin pour se rendre ici, et n'est toujours pas rentré. L'avez-vous vu ? Et si oui, est-il resté longtemps en ces lieux ?

Le religieux commença par froncer les sourcils, puis son front se détendit, et un sourire éclaira son visage étroit.

— Oui, bien sûr ! Mark était avec moi aujourd'hui, après le déjeuner. Il est venu me faire cadeau d'une nouvelle feuille de vélin.

— Cadeau ? répétai-je. Vous ne la lui aviez donc pas commandée ?

— Oh non ! Il s'agit d'un vélin d'excellente qualité. C'est un présent très généreux de la part de maître Gildersleeve, mais beaucoup trop beau pour mes prosaïques besoins. Cependant, je le remettrai aux copistes de l'abbaye qui certainement en feront le meilleur usage.

— Maître Gildersleeve devait savoir que le vélin était trop précieux pour que vous l'utilisiez pour vos comptes et autres besognes, fis-je valoir, perplexe. Pourquoi l'a-t-il apporté ?

Le sourire du père Boniface se fit triste.

— Je pense que c'était une manière de m'amadouer. Il espérait que je pourrais lui donner certaines informations.

— Lesquelles ?

Cicely et moi avons posé la question en chœur. Notre empressement parut quelque peu désarçonner le prêtre.

— Il m'a interrogé sur un parchemin que j'avais donné à son frère voilà deux ou trois mois, connaissant l'intérêt de celui-ci pour les choses anciennes. Mark voulait que je lui explique ce qu'il contenait. Hélas, j'en fus incapable.

— Comment cela ? Vous ne l'aviez pas lu ?

— Si. Enfin, je l'avais vu...

Tout à coup, le religieux frissonna.

— Il fait froid ici, dit-il, posant la main sur mon bras. Sortons nous asseoir un moment au soleil.

Cicely et moi nous ressentions encore de notre longue marche dans la chaleur, aussi fut-ce à regret que nous le suivîmes pour nous installer à côté de lui sur le sommet de la butte. Pâquerettes et boutons-d'or émaillaient l'herbe, et, çà et là, je pouvais voir le bleu intense d'une véronique. Derrière la barrière intérieure, des poules picoraient dans la poussière, cherchant du grain et les restes épars de leur pâtée du matin, pendant qu'un gros chat noir roulé en boule somnolait avec félicité sur le seuil de la maison, oublieux des pèlerins qui devaient l'enjamber pour entrer ou sortir de la bâtisse. Dans un champ non loin, une vache mugissait plaintivement.

Après un interminable silence, je demandai :

— Dans ce cas, mon père, pourquoi n'avez-vous pu expliquer ce que contenait ce parchemin ?

Le prêtre leva vers moi ses doux yeux bleus, l'air vaguement étonné, comme s'il avait un instant oublié ma présence.

— Ah oui, le parchemin... Je n'ai pu expliquer son contenu, mon fils, pour la simple raison que j'étais incapable de le comprendre.

— Était-il écrit dans une langue étrangère ?

— On pourrait le dire ainsi. Le message, si c'en était un, se composait de lignes horizontales et verticales. Ces dernières, dont certaines étaient droites, d'autres obliques, étaient disposées en groupes, chacun comptant entre une et cinq lignes, soit au-dessus, soit au-dessous, soit en travers des premières. Et c'est pour cette raison, comme je l'ai dit à maître Gildersleeve ce matin, que j'ai donné cet écrit à son frère. J'espérais que maître Peter découvrirait comment le déchiffrer.

— Comment avez-vous eu ce parchemin, mon père ?

— Il me fut confié voilà un peu plus d'un an par un Irlandais venu à Beckery sur les traces de sainte Brigitte. De Glastonbury, il comptait se rendre au tombeau de saint Thomas, à Cantorbéry, et il me demanda de le garder jusqu'à son retour pour ne pas risquer de le perdre ou de se le faire voler durant le voyage.



À côté de moi, Cicely s'agitait nerveusement. Maintenant, elle ne désirait qu'une chose : rentrer à la maison voir si Mark y était arrivé avant nous. Elle entourait de ses bras ses genoux relevés, et ses cheveux que ne retenait ni filet ni ruban retombaient sur ses épaules en un opulent désordre de boucles d'un brun pâle doré. Des paupières veinées de bleu voilaient ses immenses yeux violets, et son expression maussade accentuait la minceur de sa bouche et la lourdeur de sa mâchoire, la rendant presque laide. Une coccinelle descendait lentement le long de son bras, telle une goutte de sang perlant d'une blessure.

Ignorant son impatience manifeste, j'interrogeai encore le prêtre.

— Cet Irlandais ne vous a donc rien dit ? Il ne vous a pas expliqué la signification de ces symboles dont vous parlez ?

— Le parchemin était plié et scellé avec de la cire. À ce moment-là, évidemment, je n'ai pas suggéré de l'ouvrir, fit le père Boniface d'un ton offensé. Ce qu'il contenait ne me regardait pas. Je me suis contenté de le mettre en lieu sûr pour le rendre à l'irlandais à son retour.

— Mais ce dernier n'est pas revenu ?

— Non.

Le religieux, qui commençait enfin à ressentir la chaleur, enleva son tablier. Il releva le bas de sa robe sur ses chevilles et offrit ses maigres tibias blancs ainsi que ses pieds chaussés de sandales aux rayons caressants du soleil.

— Néanmoins, il m'avait dit s'appeler Gerald Clonmel, et venir de la région de Waterford qui, d'après lui, se trouve au sud-est de l'Irlande. Je n'ai aucun moyen de savoir si c'est vrai ou pas, ma connaissance du monde se limitant à cette île.

Je hochai la tête.

— C'est vrai, oui. Les gens de cette région ont longtemps commercé avec les marchands du sud du pays de Galles et ceux de Bristol.

— Ah !

Le prêtre eut un sourire de contentement.

— Alors cela devrait rendre crédible son histoire. Il m'a expliqué que, dans sa famille, on disait que ce parchemin avait

été apporté en Irlande par l'un de ses lointains ancêtres qui venait de par ici.

— Et lui, comprenait-il son contenu ?

Le père Boniface parla lentement, comme s'il s'adressait à un enfant ou à un simple d'esprit.

— Je vous ai déjà expliqué que lorsqu'on me le confia, je n'avais aucune idée de ce que contenait le parchemin. À son retour de Cantorbéry, Gerald m'en ferait part ou pas, comme bon lui semblerait. Mais, vous l'avez conjecturé, il n'est pas revenu, et il n'y a guère plus de trois mois j'ai appris qu'il était mort après avoir accompli le vœu de toute sa vie : se recueillir sur la tombe du saint martyr. Un pèlerin qui était avec lui à la fin, et qui rentrait chez lui au pays de Galles, m'a dit que Gerald avait été enterré à Cantorbéry.

— Alors, vous avez ouvert le document ?

Je ne condamnais pas père Boniface, et il parut le comprendre. À sa place, j'aurais agi de même, et tout le monde, je pense, en aurait fait autant.

— Je l'ai fait et je vous ai dit ce que j'avais trouvé. Bien sûr, je n'ai pas compris le message, aussi, peu après, quand Peter Gildersleeve est venu m'approvisionner en parchemin, je le lui ai donné pour voir s'il pouvait le déchiffrer.

— Et vous ne savez pas s'il y a réussi ou pas ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il y a quatre ou cinq semaines, il m'a dit qu'il pensait qu'il aurait du nouveau pour moi très bientôt.

Le visage du religieux se fit profondément anxieux.

— Et maintenant je comprends que ce pauvre jeune homme a disparu dans des circonstances mystérieuses.

Il frissonna encore, plus violemment, et sa main, quand il la posa sur la mienne, était glacée en dépit de la chaleur.

— J'ai peur de l'avoir involontairement mêlé à quelque mal terrible. Jusqu'à ce matin, et la visite de Mark Gildersleeve, j'ignorais ce qui était arrivé. Ici nous sommes isolés. Les nouvelles mettent un jour ou deux à nous parvenir.

Je me grattai le menton où la barbe du lendemain faisait déjà sentir sa présence. Quand Mark avait-il découvert ce parchemin ? Il en ignorait l'existence la veille au soir, sinon il ne

m'aurait pas demandé d'entreprendre mes recherches, ce matin-là. Donc, il avait dû tomber dessus par hasard depuis.

— Pensez-vous que Mark, lui aussi, liait la disparition de son frère à cet étrange écrit ? demandai-je au père Boniface.

— C'est possible, mon fils.

— Avait-il le document avec lui ?

— Je le lui ai demandé. Je pensais que peut-être nous aurions pu l'examiner ensemble dans le vain espoir de trouver un indice nous permettant de le comprendre. Mais Mark me dit que non. Il l'avait laissé chez lui.

— Connaissait-il son histoire ?

— Non, car son frère ne lui en avait jamais parlé. J'ai compris à travers ses propos qu'il ne partage pas l'intérêt de maître Peter pour les vieux livres.

— C'est assez vrai, oui.

Je fronçai les sourcils comme une pensée me venait.

— Mais si, comme vous le dites, Peter ne lui avait pas montré ce parchemin ni n'en avait parlé avec lui, comment Mark a-t-il su que c'est vous qui le lui aviez donné ?

Le religieux hocha la tête sans se troubler.

— Je me suis aussi posé la question. Il semblerait que Peter aurait écrit mon nom au dos du parchemin.

Évidemment. J'avais vu des mentions semblables sur les ouvrages que j'avais regardés le matin ; des noms inscrits soit au commencement, soit à la fin du manuscrit, qui alors ne signifiaient rien pour moi. À présent, je comprenais. C'était les noms de ceux auprès de qui Peter s'était procuré ces écrits.

Me tournant vers Cicely, je découvris qu'elle ne suivait pas la conversation. Elle avait cueilli des pâquerettes autour d'elle et s'occupait à en confectionner des guirlandes. Elle s'en était mis une à chaque poignet et une troisième, plus longue, était juchée sur ses boucles, telle une couronne de fleurs, mais elle avait glissé vers son oreille gauche, lui donnant un air un peu effronté. Je réalisai qu'en dépit de ses mines et de ses attraits, Cicely n'était pas encore vraiment adulte, et avait cette capacité propre aux enfants de s'isoler de temps en temps des tracasseries et des soucis de la vie quotidienne pour pénétrer, fût-ce brièvement, dans un monde secret où nul ne peut pénétrer.

Brusquement consciente de mon regard, elle le soutint avec un air de défi.

— Il faut que nous rentrions, déclara-t-elle en sautant sur ses pieds. Il est bientôt l'heure du souper. Mark et tante Joan vont nous attendre.

À sa façon de pointer le menton en avant, elle me défiait de la contredire. Il était prouvé que, finalement, son cousin s'était bel et bien rendu à Beckery Island, comme il l'avait dit, et elle avait maintenant honte d'avoir cédé à la panique, tantôt. Elle sentait bien qu'elle avait été ridicule, et voulut se rattraper en entreprenant de descendre la butte de son allure la plus souveraine. Malheureusement, elle avait oublié les guirlandes de pâquerettes... jusqu'au moment où celle qui était sur sa tête glissa pour lui tomber sur les yeux. Elle la saisit et la piétina en une manifestation de rage parfaitement inélégante. Je ne fis qu'aggraver les choses car je fus incapable de contrôler mon hilarité : elle se retourna alors pour me frapper durement la poitrine.

— Je te déteste ! Je te déteste ! hurla-t-elle, et elle aurait continué à me taper, si elle n'avait aperçu l'expression scandalisée du jeune prêtre.

Elle secoua ses boucles, se débarrassa de ses bracelets de fleurs et se mit en marche sans un regard en arrière.

Je m'arrêtai au bas de la pente pour remercier le père Boniface d'avoir pris le temps et la peine de nous recevoir, et surtout d'avoir répondu sans détour à mes questions.

Il fit un signe de croix et me bénit.

— Si vous entendez quoi que ce soit sur Peter Gildersleeve, mon fils, je vous en prie, faites-le-moi savoir. Je ne dormirai pas en paix tant que je ne serai pas certain que le parchemin que je lui ai remis est sans rapport avec sa disparition.

— Même si c'est le cas, mon père, dis-je pour le consoler, vous le lui avez donné en toute innocence. Personne, pas même Dieu, ne peut vous le reprocher.

— N'ayez pas la présomption de parler à la place de Dieu, mon fils, répondit-il sévèrement. Il est assez difficile de percer le cœur et l'esprit de nos frères humains pour ne pas chercher à interpréter les pensées du Tout-Puissant.

Dûment réprimandé, je refermai le portillon de la clôture intérieure afin que les poules n'entrent pas dans l'enceinte de la chapelle, saluai deux pèlerins qui venaient de sortir de la maison, attendant la cloche des vêpres, et suivis Cicely à l'extérieur de la barrière, sur le chemin de Glastonbury.

Nous avançâmes en silence un moment, avec pour compagnie la masse verte de la colline de la Lassitude puis il fallut bien que je fasse mon acte de contrition.

— Je suis désolé, déclarai-je, je n'aurais pas dû rire de toi ainsi.

Cicely renifla, mais son dos se détendit un peu.

— Ce n'était pas gentil, marmonna-t-elle sur le ton du reproche.

— Je sais. Je t'ai dit que je suis désolé.

Elle parut se contenter de cette affirmation, attendit que j'arrive à sa hauteur et glissa sa main droite sous mon coude gauche.

— Que te racontait le père Boniface au sujet de Mark ? demanda-t-elle.

— Tu aurais dû écouter.

Elle retira vivement sa main.

— Ne sois pas odieux ! On croirait entendre mon père.

Je répétais donc tout ce que le prêtre m'avait dit – bon exercice pour vérifier ce dont je me souvenais, c'est-à-dire à peu près tout. (J'ai toujours eu une excellente mémoire, et même maintenant, dans ma soixante et onzième année, je peux bien souvent me rappeler des conversations entières mot pour mot.)

Quand je me tus, Cicely reprit mon bras, le visage soucieux.

— Tu crois que ce parchemin est important ?

— Mark le pense ; il le juge si important qu'il a rendu visite au père Boniface dès qu'il a pu après l'avoir trouvé, pour savoir si le religieux pourrait l'éclairer sur son sens.

— À ton avis, Mark en a parlé à tante Joan ?

— Non. Si c'était le cas, elle me l'aurait dit car elle n'aurait vu aucune raison d'en faire mystère.

— Et s'il lui avait fait jurer de garder le silence ?

Je secouai la tête.

— C'est une femme directe, elle ne nous aurait pas maintenus dans l'ignorance, toi et moi.

— Tu as raison, soupira Cicely, mais pourquoi Mark ne nous a-t-il rien dit ? Pourquoi n'avoir pas parlé de sa découverte quand nous étions à table ?

Je secouai la tête. Comme elle, je n'en avais pas la moindre idée.

— Autre point important, repris-je : où a-t-il trouvé ce parchemin ? Et où l'a-t-il caché, maintenant ?

— Il faut que tu lui demandes de te le montrer dès notre retour à la maison, me pressa Cicely. Mark est certainement rentré, à présent.

Elle trébucha sur un caillou instable du chemin et je lui entourai la taille de mon bras pour l'aider à reprendre son équilibre. Des comédiens ambulants qui passaient dans leur charrette enrubannée et peinte de couleurs gaies nous acclamèrent, et l'un d'eux lança une remarque bien intentionnée (mais hautement répréhensible). Je jetai un regard noir au coupable, cependant Cicely ne rougit même pas, et je compris qu'elle était trop innocente pour en avoir saisi la signification. Elle avait été protégée durant sa jeune vie, et en connaissait encore très peu sur l'existence, malgré son désir de se faire passer pour une femme avertie. J'espérais qu'elle n'aurait pas un réveil trop brutal.

Fatigués, les pieds endoloris, nous arrivâmes chez les Gildersleeve en retard pour le souper, et fûmes accueillis à la porte par une dame Joan beaucoup plus agitée que lorsque nous l'avions laissée. Je compris alors que je m'étais également trompé avec ma seconde hypothèse.

— Mark n'est pas rentré, nous dit-elle, et Rob a découvert que Dorabella n'était pas à l'écurie.

## CHAPITRE VIII

— Nous aurions dû nous douter que Mark se serait rendu à Beckery à cheval et non pas à pied, dis-je.

Cicely, dame Joan et moi-même étions assis à la table de la cuisine avec les deux apprentis, pendant que Lydia s'affairait à servir dans nos bols un ragoût qui sentait délicieusement bon. Autant que la savoureuse odeur de la viande avec ses sucs et sa sauce, le parfum du romarin et de l'ail ainsi que celui, plus doux, du thym sauvage me chatouillaient les narines et me mettaient l'eau à la bouche. Un panier de galettes d'avoine décorait le centre de la table avec un pichet de bière plein à ras bord et dont la mousse débordait. En dépit de la chaleur, ma marche m'avait donné une faim de loup et j'eus du mal à attendre que mon hôtesse ait récité un bénédicité pour me jeter sur la nourriture. Malgré sa fatigue, et bien qu'elle ait eu chaud, Cicely aussi avait faim, et ce ne fut qu'après nous être un peu rassasiés que nous reprîmes notre conversation sur l'absence prolongée de Mark.

— Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas pu aller à pied à Beckery, se plaignit dame Joan. On a beaucoup sollicité Dorabella, ces derniers jours, et du repos ne lui aurait pas fait de mal. Beckery n'est qu'à un mille : Mark aurait eu à peine plus d'une demi-heure de marche.

— Et une autre demi-heure pour rentrer, fis-je observer en appuyant bien sur mes mots. Une heure de trop, peut-être, sous ce soleil de plomb.

Je pris une nouvelle cuillerée de ragoût avant de poursuivre, la bouche pleine :

— Mais peut-être avait-il l'intention de se rendre ailleurs après sa visite au père Boniface.

Je me tournai vers les deux apprentis :

— Maître Gildersleeve vous a-t-il laissé entendre quelles étaient ses intentions ?

Les deux garçons secouèrent énergiquement la tête sans cesser de dévorer leur souper tardif. Enfin John, qui termina son bol le premier, prit la parole :

— Le maître nous a dit qu'il allait à Beckery, c'est tout. Que le prêtre, là-bas, il avait besoin d'une feuille de vélin, et qu'il lui avait promis qu'il l'aurait aujourd'hui.

Rob confirma en opinant du chef.

— Ce n'est pas vrai, déclarai-je, catégorique. Le père Boniface n'attendait pas plus ce vélin qu'il n'en avait besoin.

— Pourquoi Mark aurait-il menti ? intervint dame Joan. S'il vous plaît, racontez-moi exactement ce qui s'est passé avec le père Boniface.

C'est ainsi que, plus entravé qu'aidé par Cicely, je répétais aussi fidèlement que possible ma conversation avec le prêtre, mais mon hôtesse en demeura aussi déconcertée qu'avant.

— Peter ne m'a jamais parlé d'un cadeau que lui aurait fait le prêtre.

Elle réfléchit à cela un moment puis reprit :

— Je dois admettre qu'il ne me montrait pas souvent ses livres ou ses parchemins, car où aurait été l'intérêt puisque je ne sais pas lire ? Non, il n'y avait aucune raison qu'il me parle de ce document précis s'il ne contenait pas d'images. Car ce sont elles qui me plaisent : elles, je les comprends.

— Ce parchemin n'était pas enluminé, lui assurai-je doucement. À en croire le prêtre, il semble qu'il ne contenait pas non plus de mots identifiables en tant que tels.

Et j'expliquai les singuliers ensembles de lignes tels que les avait décrits le père Boniface. Furtivement, pour que les apprentis ne remarquent rien, dame Joan fit le signe de conjurer le mal avant de s'adresser de nouveau à moi.

— Et vous pensez que Mark a dû trouver ce parchemin aujourd'hui ?

Comme j'opinai du chef, elle tourna vers moi un visage épouvanté.



— Vous croyez que ces symboles étranges ont à voir avec la disparition de Peter ? Et que maintenant leurs maléfices agissent sur Mark ?

Je m'aperçus qu'elle tremblait et m'autorisai à prendre une de ses mains dans la mienne pour la serrer. Mais quel réconfort pouvais-je offrir quand moi-même je n'étais pas sûr de la réponse à sa question ?

— Dame Joan, l'exhortai-je, nous ne savons pas encore s'il est arrivé quelque chose à votre fils cadet. Qu'il se soit rendu à Beckery à cheval plutôt qu'à pied permet de penser qu'il avait l'intention d'aller plus loin s'il n'obtenait pas de réponse satisfaisante de la part du prêtre. Nous ignorons où et dans quel but, mais tout laisse à penser qu'il rentrera à la maison avant la nuit.

Elle eut un sourire hésitant, et parut moins tendue, plus calme.

— Certes, certes. Mais Abel Fairchild ou les Pennard ne vous ont rien dit qui puisse expliquer ce qui aurait pu arriver à Peter ?

— Rien de plus que ce que vous m'avez déjà dit. Je suis désolé.

— Et Abel ne démord pas de son histoire selon laquelle Peter a disparu en un instant ?

Une fois encore, je hochai la tête.

— Vous, vous êtes convaincu qu'il n'y avait pas d'autre cachette possible dans les parages immédiats ?

— Hormis la cabane ? Non, hélas, et maître Gildersleeve n'était pas à l'intérieur. Abel a eu assez de présence d'esprit, semble-t-il, pour regarder derrière la porte, or il ne s'y trouvait personne. La cahute est très exiguë, et ne contient qu'un tas de sacs dans un coin. Et il n'y a pas d'autre endroit où se cacher en un laps de temps aussi bref.

— Dans ces conditions, que faut-il faire maintenant ? demanda mon hôtesse, les larmes aux yeux. Les langues se délient déjà, et elles iront bon train si on ne découvre pas rapidement ce qu'il est advenu de Peter. Et s'il s'avérait que Mark, lui aussi, a disparu...

Elle n'acheva pas sa phrase, laissant sa conclusion en suspens comme si elle était trop abominable pour l'envisager.

Même Cicely semblait frappée par la gravité de la situation. Elle se leva pour aller réconforter sa tante : s'agenouillant à côté d'elle, elle l'attira dans ses bras et baisa son visage soudain accablé. Puis elle releva la tête, et me regarda d'un air farouche.

— Ne peux-tu rien faire, Roger ? À t'entendre, tu es si habile à résoudre les mystères ! Pourquoi ne peux-tu pas éclaircir celui-ci ?

— Je ne suis arrivé qu'hier au soir ! protestai-je avec véhémence. Tu n'es pas raisonnable, maîtresse...

Dame Joan en convint tout en caressant les cheveux de sa nièce, désireuse d'éviter les conflits.

— Roger en a déjà beaucoup fait, ma chérie. Et il a agi par bonté d'âme, car rien ne l'oblige à nous aider.

Cicely étreignit sa tante une dernière fois et reprit sa place avec une grimace.

— Je sais. Pardonne-moi, dit-elle, et elle m'envoya un baiser.

Dame Joan poussa un cri de protestation étranglé.

Plus tard, alors que je marchais avec Cicely dans le petit jardin où les roses épanouies répandaient un parfum entêtant comme celui de l'encens, je la réprimandai, lui rappelant qu'elle était fiancée à l'aîné de ses cousins.

— Ce sont nos parents qui ont arrangé le mariage, je ne suis pas éprise de Peter, chuchota-t-elle.

Je vis des larmes briller dans les immenses yeux violets levés vers moi.

— Et tu n'es pas éprise de moi non plus, ma fille, rétorquai-je vivement, pas plus que je ne le suis de toi.

Les larmes s'évanouirent miraculeusement.

— Tu es odieux et malpoli, et je te déteste ! riposta-t-elle, pleine de hargne.

J'éclatai de rire.

— Tu me l'as déjà dit cet après-midi. Essaie seulement de te rappeler combien tu me détestes, et nous nous entendrons très bien. Ta tante connaît un grand désarroi. Il ne faudrait pas qu'elle s'inquiète en plus à cause de ta conduite.

Les yeux violets brillèrent de nouveau, mais cette fois c'était de pure rage.

— Je rentre, déclara Cicely, et garde-toi de me suivre !

— À tes ordres !

Je crus un instant qu'elle allait me frapper encore, mais, après avoir commencé à lever la main, elle décida sans doute qu'un départ plein de dignité en imposerait davantage. Aussi, remontant ses jupes, elle fit demi-tour et disparut dans la maison.

Je me souris à moi-même et m'assis sur le banc de pierre qui longeait le mur sous la fenêtre de l'atelier. De la cuisine me parvenait le bruit des couverts qui s'entrechoquaient, comme Lydia s'acquittait de la besogne du soir, assistée par sa maîtresse au grand cœur, et j'entendais aussi les voix étouffées des apprentis qui, nul doute, parlaient de ce dernier événement survenu dans leur vie jusqu'ici sans histoire. À présent, leurs perspectives d'avenir ne devaient pas leur paraître bien gaies, songeai-je, d'abord avec la disparition de Peter Gildersleeve, et maintenant peut-être celle de Mark.

Le soleil qui déclinait dorait les branches du néflier et celles d'un pommier qui poussait dans un coin du jardin. Les fruits ronds, au ton roussi, étaient blottis contre le velours sombre des feuilles, et le tronc maigre ondulait comme de l'eau sous le flot de lumière. Des oiseaux chantaient dans les branches car il était encore trop tôt pour qu'ils regagnent leurs nids, et, l'espace d'un instant, je laissai mes muscles se détendre, et mon esprit se vider, refusant de regarder en face le mystère qu'il me fallait encore éclaircir... et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je m'endormis comme une souche.

Je me réveillai en sursaut avec la certitude soudaine que quelque chose que j'avais dit un peu plus tôt, une remarque faite à dame Joan pendant le souper, était capital. L'impression était si forte que je tentai désespérément de me rappeler notre conversation mot pour mot. Mais j'eus beau la répéter encore et encore dans ma tête, impossible de trouver quoi que ce soit qui parût de quelque importance. Je me creusais toujours la cervelle, en vain, quand dame Joan elle-même sortit de la cuisine, Lydia sur ses talons. Elles s'approchèrent du banc de

pierre et s'assirent l'une à ma gauche, l'autre à ma droite. Et toutes deux laissèrent échapper ces petits bruits et soupirs que font les femmes, je l'ai souvent remarqué, une fois leurs besognes ménagères provisoirement terminées, quand elles peuvent reprendre haleine.

— Où est Cicely ? demanda dame Joan d'une voix où perçait l'inquiétude.

Il était clair qu'elle voyait dans sa nièce et future belle-fille une forte tête.

— Elle est rentrée, répondis-je, renonçant pour l'instant à tenter de résoudre mon énigme. Je crois qu'elle est très fatiguée.

— C'est une bonne fille, au fond, fit dame Joan sur un ton d'excuse, mais à cet âge, quand elle rêve de prendre son essor... Pauvre enfant !

Et la tante poussa un soupir plein de compassion.

Je pensai alors, et je le pense toujours, qu'il doit être dur pour les femmes de passer directement de l'autorité des parents à celle d'un mari. Leur vie comporte si peu de liberté – cette liberté qui permet à un homme de prendre en charge sa propre existence et de l'organiser.

Assise à ma gauche, l'ombre silencieuse qu'était Lydia étouffa une petite toux, murmurant :

— Maîtresse...

— Ah oui !

Dame Joan parut revenir sur terre.

— Lydia a quelque chose à vous dire, déclara-t-elle.

Je me tournai vers la servante qui, avec son capuchon de travers et son nez malpropre, balançait les jambes avec impatience, ses pieds minuscules à quelques centimètres au-dessus du sol.

— Que désires-tu me dire ?

Elle eut un rire emprunté.

— C'est au sujet de ce parchemin dont vous parliez au souper. J'en connaissais l'existence.

— *Vraiment ?* Mais... mais, maître Peter ne t'en avait sûrement pas dit un mot ! Pas à toi !

— Bien sûr que non !

Lydia gloussa encore.

— Mais à Maud, si.

— Dieu du ciel, qui est Maud ?

— Maud Jarrold, expliqua dame Joan, notre servante qui nous a quittés il y a deux jours pour retourner chez ses parents, ici, à Bove Town.

— Mais pourquoi votre fils lui aurait-il fait ses confidences ? demandai-je, intrigué.

— Maître Peter ne lui a rien raconté, évidemment ! Quelle idiotie ! fit Lydia, cinglante. Elle n'était pas supposée savoir, et maître Peter en a été très en colère.

— Dans ce cas, comment les choses se sont-elles passées ? Comment se fait-il qu'elle ait vu ce parchemin ?

— Parfois, en fin de journée, quand la boutique est fermée, maître Peter y va lire et...

— C'est vrai, confirma dame Joan. D'après lui, c'est plus tranquille que l'étage.

Elle fit la grimace.

— Et je ne peux pas lui donner tort car je dois admettre que je suis assez bavarde.

— Et Mark ? Il va et vient dans la boutique, non ?

— Jamais après la fermeture. Il va toujours à la taverne. Maître Mark aime la compagnie. Il a des tas d'amis.

Il me vint à l'esprit que dame Joan avait dû mener une vie très solitaire avant l'arrivée de Cicely, avec un fils qui ne levait pas le nez de sa lecture, et l'autre qui sortait boire sitôt le travail terminé. Je me tournai de nouveau vers Lydia.

— Continue.

Elle gigota pour trouver une position plus confortable sur la pierre dure.

— Eh bien c'était un soir, il y a trois ou quatre semaines, je ne me souviens pas exactement. La nuit commençait à tomber, et Maud sortait de l'atelier où elle avait bavardé avec John et Rob.

Lydia ricana.

— Elle a un faible pour Rob Undershaft. Jamais elle ne l'avouerait, mais c'est vrai.

— Je l'ignorais, s'étonna dame Joan.

— Oh si, et...

J'interrompis les deux femmes sans ménagement.

— Que s'est-il passé ?

Lydia reprit le fil de ses pensées décousues et poursuivit :

— Bon, d'après ce que m'a dit Maud, maître Peter a dû l'entendre sortir de l'atelier, et l'a appelée pour qu'elle aille lui chercher une bougie. Quand elle est revenue, il n'était pas là – il avait dû quitter la pièce quelques instants – aussi a-t-elle posé la chandelle sur le banc et s'est-elle mise à regarder les livres et les parchemins qui s'y trouvaient aussi. Et il y avait cette feuille, a-t-elle dit, qui ne portait rien que des lignes : des petits traits en grand nombre disposés en bouquets. C'est ce qu'elle a dit : « bouquet ». Bien sûr, Maud, comme moi, ne sait pas lire, mais nous savons reconnaître les lettres.

— Et ensuite ? la poussai-je.

— Maître Peter est revenu et quand il a vu ce qu'elle regardait, il a piqué une colère. Maud a dit qu'elle ne l'avait jamais vu aussi furieux parce que, d'habitude, c'est un homme poli et gentil.

Dame Joan opina du chef.

— Mais il l'a expédiée dehors sans ménagement et aussi vite que possible, lui criant toutes sortes de choses absurdes. Elle a eu vraiment peur.

— Quelles choses ?

— Mon Dieu, je ne sais pas. Elle me l'a peut-être dit, mais j'ai oublié.

Lydia fit la grimace dans un effort pour se souvenir.

— Comme quoi le parchemin était très précieux, et qu'il ne fallait pas le toucher.

— Précieux ?

— Il me semble que c'est ce que Maud a dit. En tout cas, maître Peter était redevenu lui-même le lendemain matin, et il s'est excusé auprès d'elle pour s'être ainsi emporté. Il ne se sentait pas bien, a-t-il prétendu, mais Maud n'en a rien cru.

Suivit un court silence durant lequel je réfléchis à ce que je venais d'apprendre, puis je demandai :

— Tu ne te rappelles rien d'autre de ce qu'a pu te dire Maud, tu en es sûre ?

Lydia secoua la tête : tout à coup elle se désintéressait de la conversation. Elle étira les bras, eut un bâillement caverneux

avant d'annoncer qu'elle allait préparer la pâte pour le pain du lendemain. D'un mouvement plein de lassitude, elle se laissa glisser du banc et se rendit à la cuisine.

Au bout de quelques instants, je déclarai :

— Avec votre autorisation, dame Joan, j'aimerais voir de mes yeux cette Maud Jarrold. Si vous me dites où elle habite, je vais y aller tout de suite. Je veux savoir plus en détail ce qui s'est passé entre votre fils et elle.

— Vous pensez que c'est si important ? Vous avez eu une journée éprouvante. Cette visite ne peut-elle pas attendre demain ?

— Je préfère la faire ce soir. Le plus tôt nous saurons tout ce qu'il y a à savoir, le mieux ce sera.

— Vous avez peut-être raison. Dans ce cas, allez jusqu'à la chapelle Saint-Jacques, et, à côté, vous verrez un chemin qui part vers le nord. Il y a là six chaumières où logent des journaliers qui travaillent à l'abbaye. Celle de John Jarrold est la dernière, la plus éloignée de la route. Le père de Maud aide les moines aux gros travaux de bêchage et de plantation dans le verger et le jardin potager. L'homme a son franc-parler, et il ne lui plaira pas que vous vouliez interroger sa fille. Mais à cette heure tardive, avec un peu de chance, vous ne le trouverez pas chez lui. Il sera dans une taverne.

Je remerciai mon hôtesse et me levai.

Elle eut pour moi un regard souriant, mais profondément troublé.

— Faites attention à vous, mon cher garçon, me dit-elle.

Je lui promis d'essayer.

Je la laissai assise sur le banc de pierre, seule avec ses inconfortables pensées.

Il y avait encore beaucoup d'activité dans la ville basse, car par ces belles soirées d'été, les hommes travaillaient plus tard ou, assis avec les femmes sur le pas de leur porte, bavardaient avec leurs voisins. Les enfants n'étaient pas encore couchés et jouaient dans la rue : certains faisaient rouler des cerceaux, d'autres poussaient à coups de pied une vessie de cochon gonflée d'air pour la faire passer entre deux piquets fichés dans

le sol, d'autres encore lançaient de vieux fers à cheval sur une cible dessinée, et d'autres enfin – c'était, dans mon enfance, notre passe-temps favori – tiraient au lance-pierre sur les oiseaux ou, à dire vrai, sur tout ce qui bougeait.

Plus haut, cependant, où la pente se faisait plus raide, au-delà de l'embranchement de Lambcook Street, il y avait beaucoup moins de bruit. Là, à cette époque en tout cas, les habitations étaient plus rares. Ce quartier de Bove Town comptait peu d'habitants, et ceux-ci ne semblaient pas particulièrement amicaux. J'avancaï donc avec prudence, sans saluer, les yeux fixés sur la route devant moi. Je connaissais assez bien la chapelle Saint-Jacques ; il est vrai que presque tous mes souvenirs de Glastonbury étaient aussi frais dans ma mémoire que s'ils dataient de cinq semaines et non de cinq ans, quand je m'y étais trouvé pour la dernière fois. La chapelle s'élevait à un jet de pierre en contrebas de la route de Wells, à gauche en allant vers l'ouest, et à droite, comme l'avait dit dame Joan, partait en perpendiculaire un étroit chemin.

Les six chaumières étaient rapprochées, chacune ayant sur l'arrière un bout de terrain où on pouvait garder un porc ou une vache pendant la journée et faire pousser quelques légumes en saison. La maîtresse qui habitait la première maison rentrait déjà sa bête pour la nuit, ce que je trouvai un peu prématuré car il ferait encore jour un moment.

Je frappai à la porte de la dernière chaumière, où le chemin se réduisait à un sentier défoncé, et j'attendis que l'on m'ouvrît avec une certaine appréhension. À mon grand soulagement, ce fut une jeune fille qui le fit, tandis que, derrière elle, une voix de femme criait :

— Qui est-ce, Maud ?

— Je ne sais pas, mère. C'est un inconnu.

Et Maud Jarrold porta sur moi un regard interrogateur, s'attendant à ce que je lui explique la raison de ma présence.

— Puis-je entrer ? demandai-je.

Aussitôt la maîtresse fut derrière sa fille, bloquant la porte de ses deux bras hâlés.

— Mon homme est sorti, pour l'instant, mais il ne tardera pas à rentrer. Que voulez-vous ?



Je le lui expliquai tant bien que mal, et la femme se rembrunit, l'air méfiant.

— Maud n'a rien à vous dire. Son père l'a ramenée ici dès qu'il a su ce qui était arrivé à Peter Gildersleeve. Il se passe de drôles de choses, là-bas. D'abord il s'y trouve trop de livres. Un homme ne doit pas lire autant que le fait Peter Gildersleeve : c'est dangereux. Et puis ce parchemin qu'a vu ma fille, et qui ne portait que des lignes ! De la sorcellerie, voilà ce qu'il dit, mon John !

Se ressaisissant, la femme avança d'un pas pour jeter un coup d'œil fébrile dans le chemin, de crainte qu'un de ses voisins ne l'ait entendue.

— C'est ce parchemin qui m'intéresse, déclarai-je vivement.

Je m'adressai directement à la fille :

— Lydia m'a raconté ce qui s'était passé, le soir où tu l'as vu déplié sur le banc dans la boutique. Que t'a dit Peter Gildersleeve quand il est revenu ?

Maud, toute fière, prit la parole avant que sa mère ait pu l'en empêcher.

— Il était fou de rage, je ne l'avais jamais vu comme ça avant.

Puis elle répéta plus ou moins ce qu'avait dit Lydia :

— Lui d'habitude si calme et si gentil... Il a cru que j'avais touché la feuille, mais je ne l'aurais pas fait.

Elle frissonna.

— Pas quelque chose comme ça. C'était de la sorcellerie, à mon avis. L'œuvre du Démon !

— Mais que t'a-t-il dit, à toi ? répétai-je.

Maud réfléchit quelques instants, son visage plutôt ingrat se durcit sous l'effort de concentration.

— J'étais terrorisée, comprenez-vous, finit-elle par admettre, parce qu'il était tellement hors de lui, mais je me souviens quand même qu'il m'a dit que... voyons... ah oui, il a dit que s'il l'avait bien in... interprété...

Le mot ne lui était pas familier, et elle avait buté dessus.

— ... le document était... inestimable. C'est ça, inestimable.

— S'il l'avait interprété correctement, répétai-je lentement. Te souviens-tu d'autre chose qu'il t'aurait dit ?

— Elle ne vous répond plus, fit la femme en me regardant avec colère. Qui plus est, elle ne retournera jamais travailler pour les Gildersleeve. Et vous pouvez le dire à dame Joan, si elle pose la question. Maintenant, vous feriez mieux de filer avant le retour de mon homme, sinon il vous hachera menu comme chair à pâté.

Elle se tut pour me toiser de haut en bas.

— Enfin, se reprit-elle avec honnêteté, il essaierait ; mon homme, il n'a peur de personne.

Il était temps de partir. Je ne tirerais rien de plus de Maud, et n'avais aucun désir de me trouver confronté à son irascible père. Par ailleurs, je ne m'étais pas donné du mal pour rien.

Aussi je pris congé et redescendis jusqu'à la chapelle Saint-Jacques d'un pas pressé. Comme je tournais pour prendre la route principale, un homme corpulent et solidement charpenté, avec un visage disgracieux arborant une expression belliqueuse, passa à ma hauteur, allant dans la direction opposée. Ce ne pouvait être que John Jarrold, et je ne fus pas mécontent que nos chemins se soient croisés aussi brièvement.

La touffeur de la journée le cédait à une douce tiédeur qui rendait la marche agréable. Au bord du chemin, épilobes et jacobées montaient la garde, leurs pétales tirant sur le pourpre et or poudré commençant à se replier pour se protéger du crépuscule proche. Je pensais encore au parchemin que le père Boniface avait donné à Peter Gildersleeve, et dont ce dernier avait dit à Maud que, « s'il l'avait bien interprété, il était inestimable ». Qu'y avait-il découvert entre le moment où le prêtre le lui avait remis et celui où lui-même avait disparu ? Et cela avait-il vraiment un rapport avec sa disparition ?

Je m'engageai dans Lambcook Street et retrouvai la ville basse. On rassemblait les enfants, à présent, et on les faisait rentrer. On se criait bonsoir, et les causettes ne reprendraient que le lendemain. Je regagnai la maison des Gildersleeve pour y être accueilli par dame Joan.

Je haussai des sourcils interrogateurs, et, tout aussi silencieusement, elle me répondit en secouant la tête.

Mark n'était toujours pas rentré.

## CHAPITRE IX

Pas plus qu'il ne l'était à la nuit quand nous autres, à l'exception de dame Joan, allâmes sagement nous coucher : les deux apprentis sur leurs paillasses dans l'atelier, Lydia dans son coin de cuisine, Cicely dans sa chambre et moi dans celle de Mark.

— Vous ne venez pas, tante ? implora Cicely. Cela ne vous avancera à rien de vous priver de repos. Si mon cousin revient pendant la nuit ou au petit matin il frappera à la porte assez fort pour réveiller l'un de nous. Vous n'aurez gagné que ce mal de tête qui arrive quand on somnole en restant assis.

Mais dame Joan ne voulut rien entendre.

— Il faut que je sache son retour dès l'instant où il arrivera, déclara-t-elle. Roger, mon garçon, ayez la gentillesse de me descendre un fauteuil, et mettez-le dans la boutique. Je laisserai la porte du couloir ouverte, ainsi je suis certaine de l'entendre. Lydia, mon enfant, cours me chercher une couverture dans le coffre en bois de cèdre. Ce sera suffisant par une nuit aussi douce.

La servante (que l'on fit taire vertement quand elle voulut dire quelque chose) et moi fîmes ce qu'on nous avait demandé. Cicely emmitoufla les jambes de sa tante dans la couverture grise et rêche.

Dame Joan la remercia et tapota sa joue.

— Tu es une gentille petite, lui dit-elle.

Cicely et moi prîmes une bougie et montâmes l'escalier pour nous dire bonsoir à voix basse avant de pénétrer dans nos chambres respectives. Par la porte de celle de dame Joan restée grande ouverte, on apercevait un lit à quatre colonnes avec son dais en tapisserie, et sa courtepointe d'un blanc neigeux. Je songeai au fauteuil raide et au courant d'air venant du corridor,

et souhaitai, à l'instar de Cicely, que mon hôtesse n'ait pas à regretter sa décision, le lendemain matin, quand très probablement elle souffrirait de fatigue et de courbatures.

J'allumai les mèches des deux lanternes à panneaux de corne et mouchai ma bougie avant de m'asseoir pour retirer mes bottes. La journée avait été longue et rude. Je m'étais rendu jusque chez les Pennard, et en étais revenu, parcours d'environ onze milles, puis il y avait eu l'aller et retour à Beckery Island dans la lumière éblouissante et la chaleur de l'après-midi, et enfin j'avais rendu visite aux Jarrold, à Bove Town. J'aurais dû être mort de fatigue. En vérité, je l'étais, et un peu plus tôt, je ne rêvais que d'une chose : me glisser entre les draps, m'enfoncer dans le matelas de plumes d'oie, et m'abandonner au sommeil. À présent cependant, mes pensées qui s'emballaient me retenaient de le faire. Assis sur la courtepoinle de damas bleu, j'avais ôté une botte, tenais toujours l'autre de ma main, les yeux fixés sur la fenêtre ouverte devant moi, mais je n'entendais ni ne voyais rien. Où Mark était-il allé ? Il s'était rendu à cheval à Beckery, cela, j'en étais sûr, mais je n'avais aucune idée de ce qui s'était passé ensuite. Distraitement, je terminai d'enlever ma seconde botte, puis, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, je réfléchis à tout ce que je savais.

À dame Joan et à sa cousine, Mark avait dit qu'il allait voir le père Boniface, sans leur donner d'explication, et il avait menti aux apprentis sur la raison de sa visite. Au demeurant, la vérité était qu'il avait espéré que le prêtre saurait interpréter le parchemin laissé par l'irlandais, Gerald Clonmel, et qu'il avait été déçu. Alors, qu'avait-il fait après ?

*Quand* exactement Mark avait-il découvert ce mystérieux parchemin ? La question commençait à me tarauder de nouveau. Manifestement, il en ignorait l'existence la veille au soir, lorsqu'il m'avait demandé d'examiner les livres de son frère, le lendemain matin. Il avait donc dû le trouver le jour même, avant le repas, c'est-à-dire avant la fin de la matinée, puisque j'étais parti chez les Pennard tout de suite après, que lui était allé à Beckery avant mon retour et que le repas avait été servi à ce moment-là. Nous avons passé beaucoup de temps en compagnie l'un de l'autre, pendant les premières heures de la

matinée : ensemble nous nous étions lavés, habillés, avions pris notre petit déjeuner et nous étions rasés. Mais, évidemment, je ne l'avais pas eu sous les yeux à chaque instant. Il y avait eu de nombreux moments où nous ne nous étions pas prêté attention l'un à l'autre, dont un assez long que j'avais passé aux lieux d'aisances, à côté de l'écurie.

Très vraisemblablement, décidai-je, il était tombé dessus par hasard, et ce, quelque part dans cette chambre. Peter, au début, rangeait le parchemin avec ses livres dans l'atelier, mais, à mesure qu'il en avait compris l'importance, ou celle qu'il lui prêtait, il était devenu plus méfiant, avait fermé son coffre à clé, et s'était mis en colère quand Mark l'avait interrogé sur cette précaution inhabituelle. Et finalement, il avait retiré le document du coffre pour le cacher ailleurs, puisqu'il n'avait plus pris la peine de refermer à clé.

Mon coude appuyait si fort sur mon genou qu'une de mes jambes s'engourdissait. Je me redressai pour regarder autour de moi. Si Mark avait bien découvert le parchemin dans cette pièce, il pouvait s'y trouver encore, et probablement à l'endroit où il l'avait trouvé. Car, à moins qu'il n'ait encore menti, au père Boniface, cette fois – et je ne voyais pas pourquoi il l'aurait fait –, il ne l'avait pas emporté avec lui à Beckery. Mon regard passa du coffre à vêtements à l'armoire en chêne, dans le coin, mais non, ni l'un ni l'autre n'aurait fait une cachette pour quelque chose qu'il fallait garder secret ; dame Joan et ses servantes y avaient accès en permanence. Aussi je portai les yeux sur l'étonnante tête de lit avec ses colonnes sculptées de feuilles d'acanthé, et, entre elles, sa vingtaine ou presque de petits tiroirs et niches.

Tout à coup, je me remémorai la scène dans l'atelier, lorsque Mark avait sorti la clé du coffre à livres. Je me souvins de ses mots : « Elle était dans l'un des tiroirs de la tête de lit. Cette nuit, il m'est venu à l'idée qu'elle devait être là. » Et il avait trouvé le document en même temps. C'était la seule explication possible.

Je m'agenouillai sur le lit, et, tremblant un peu, j'ouvris un à un tous les tiroirs et toutes les niches, pour regarder à l'intérieur, fort excité, certain à chaque fois que, dans le suivant,

je trouverais ce que je cherchais. Mais non ! Ne pouvant y croire, je recommençai, sans plus de succès. Pleurant presque de frustration, j'entrepris alors d'explorer le coffre à vêtements : je fouillai même les poches des habits qu'il contenait, puis je passai à l'armoire d'angle, mais en pure perte. J'enlevai les draps, les couvertures et le matelas : en vain, et je dus refaire le lit pour pouvoir y dormir.

À ce stade, cependant, j'étais si fatigué que je tenais à peine debout, et j'abandonnai donc mes recherches jusqu'au lendemain. Je me disais qu'en dépit de ma lassitude je ne connaîtrais pas de repos, mais, à peine la tête sur l'oreiller, je m'endormis.

Je m'éveillai avec les cocoricos et le soleil du matin qui brillait par la fenêtre béante. En l'absence de Mark, j'avais laissé les volets grands ouverts à la fraîcheur nocturne. Et on ne les avait pas fermés non plus pendant mon sommeil, fait qui me mit en alerte avant même que je sois complètement réveillé : mon compagnon de chambre n'était pas rentré. Aussitôt je retrouvai toute ma présence d'esprit, me soulevai péniblement sur les coudes et regardai anxieusement l'autre côté du lit.

Mes craintes avaient tout lieu d'être. Il était aussi vide que quand je m'étais endormi la veille au soir. L'oreiller était lisse, les draps, froids au toucher. Personne n'avait occupé cette place fût-ce brièvement.

Il me sembla qu'il restait encore du temps avant que les cloches ne sonnent prime, mais déjà j'entendais le roulement des charrettes qui circulaient dans la grand-rue. Ce jour-là était un jour de fête, et beaucoup de gens de la campagne environnante viendraient assister aux offices de l'abbaye. Les chances étaient minces que je puisse m'entretenir en privé avec frère Hilarion ; il serait trop occupé à superviser les novices afin de s'assurer qu'ils remplissaient bien le rôle qu'on attendait d'eux. J'avais pourtant un besoin urgent de sa sagesse tranquille et de son profond bon sens, mais il faudrait que je fasse preuve de la patience que je lui avais conseillée la veille.

Maintenant que je m'étais arraché au sommeil, impossible de me rendormir, aussi je sortis du lit et enfilai mes chausses.

Avant de descendre, cependant, je décidai de chercher encore le parchemin disparu. Que Mark l'ait trouvé quelque part dans cette pièce, j'en étais aussi certain qu'il était possible de l'être, mais ce qu'il était devenu demeurait un mystère. Mark était tombé dessus par hasard en cherchant la clé, par conséquent, impossible de ne pas en arriver à la conclusion qu'il avait menti au père Boniface, la veille, lorsqu'il lui avait dit qu'il n'avait pas le manuscrit avec lui. Pourquoi aurait-il eu des scrupules à l'emporter ? Il n'y avait pas de raison, puisqu'il ignorait que son frère l'avait jugé « inestimable ». À moins que Maud ne l'en ait informé. Mais il était clair qu'elle n'en avait rien fait, sinon Mark aurait eu connaissance plus tôt de l'existence du parchemin. Il aurait interrogé Peter sur le sujet, et, après lui avoir soutiré la vérité, lui aurait vraisemblablement demandé de partager avec lui la valeur qu'il lui accordait...

Lydia était l'unique personne à qui Maud avait parlé, pendant ces moments de confidences mutuelles, la nuit, quand le reste de la maisonnée dormait et que toutes deux étaient blotties sur leurs paillasses dans la cuisine. Elles avaient sûrement discuté et s'étaient étonnées de cet éclat de colère inhabituel chez Peter ; elles avaient dû s'apitoyer sur l'imprévisibilité des maîtres, et peut-être avaient-elles parlé tout bas avec des frissons dans la voix de signes étranges. Mais au matin, elles avaient sûrement oublié l'incident tout en reprenant leur routine habituelle. C'est seulement quand Peter avait brusquement disparu dans des circonstances aussi mystérieuses que Maud Jarrold avait repensé au manuscrit. Mais même alors, elle n'en avait parlé qu'à son père, et seulement après que celui-ci l'eut retirée de chez les Gildersleeve. Lydia, loin de relier le parchemin à la disparition de Peter, s'était souvenue de l'histoire de Maud uniquement en entendant notre conversation au souper, la veille au soir.

J'étais sûr que mes déductions étaient correctes, mais je résolus, pour plus de sécurité, de les vérifier en interrogeant Lydia.

Il était encore très tôt ; Rob et John eux-mêmes n'étaient pas encore levés. Je me lavai, m'habillai et descendis au jardin, pour découvrir que la porte de la cuisine était grande ouverte et que

Lydia s'activait déjà à préparer le petit déjeuner, pas seulement pour moi et les deux apprentis, mais aussi pour dame Joan et Cicely, qui, comme tout un chacun, seraient bientôt debout afin de se préparer à aller à la messe. J'échangeai quelques menus propos avec Lydia avant de lui demander si elle avait parlé du parchemin à Mark.

— Non, je ne lui en ai rien dit. Je ne faisais jamais grand cas des histoires de Maud, pour tout dire. Parfois, elle pouvait mentir.

— Mais pas dans ce cas précis ?

— Il semble que non.

— Dame Joan est-elle restée au rez-de-chaussée toute la nuit ? demandai-je, levant les yeux alors que j'étais en train de me raser, opération que j'avais entreprise à la table de la cuisine avec beaucoup de précaution.

— Oui, et ce n'était pas bien malin.

Lydia battait des œufs dans une jatte.

— À présent, elle est montée dans sa chambre pour s'y reposer un peu. Elle sera épuisée d'ici ce soir.

— Mark n'est donc pas revenu.

Connaissant la réponse, ce n'était pas une question que j'avais posée, mais Lydia prit ma phrase pour telle.

— Non, toujours pas.

Elle acheva de battre les œufs et posa la jatte sur la table. J'eus l'impression qu'elle désirait me dire autre chose et lui adressai un sourire encourageant. Après un temps d'hésitation, elle reprit :

— Ce n'est pas la première fois que ça arrive.

— Quoi ?

— Que maître Mark passe la nuit dehors... Il serait fou de rage s'il savait que je vous l'ai dit parce qu'il m'a fait jurer de garder le silence. Il me ferait renvoyer si j'en soufflais un seul mot à sa mère, m'a-t-il assuré.

— Continue, dis-je, je ne te trahirai pas.

Elle se baissa pour introduire de la pâte à pain qui avait levé dans le four, à côté du foyer, puis s'assit face à moi, s'essuyant les mains à son tablier.



— Cela s'est passé il y a quelques mois, peu après Pâques – peut-être plus près de l'Ascension, maintenant que j'y pense. Une nuit, je ne pouvais pas dormir parce que je ne me sentais pas bien. J'avais mangé quelque chose qui m'avait dérangée. D'habitude, je ne bronche pas jusqu'au matin.

Cela pouvait se comprendre, songeais-je, compte tenu de son dur labeur et de ses longues journées.

— Il fallait que j'aille aux lieux d'aisances, poursuivit-elle en haussant les épaules. Vous savez où c'est.

Je le savais, certes. Comme elle couchait dans la cuisine, il lui avait fallu traverser le jardin puis toute la maison et sortir par la porte d'entrée. Les lieux d'aisances se trouvaient à côté de l'écurie, et tout comme la pompe, les voisins les partageaient avec les Gildersleeve. Je hochai la tête.

Lydia poursuivit :

— Il faisait presque jour. Je me le rappelle parce que, en ouvrant la porte, le ciel, au-dessus de Bove Town, était rayé de lumière. Je courais vers les latrines quand j'ai vu maître Mark fermer l'écurie à clé. Manifestement, il venait tout juste de rentrer. Il a paru affolé en m'apercevant, puis m'a saisie par le bras et m'a demandé ce que diable je faisais à une heure pareille. Je le lui ai dit, et il m'a laissée partir.

Elle eut un sourire.

— Il ne pouvait pas faire autrement. Mais quand je suis rentrée dans la maison, il m'attendait dans le couloir. Il m'a dit qu'il avait passé la soirée à boire avec une connaissance qui habite sur la route de Meare. Il avait tant bu qu'il était ivre mort, et avait dû passer la nuit là-bas. C'est alors qu'il m'a assuré que si j'en touchais un mot à dame Joan j'aurais des ennuis, et qu'il ferait en sorte qu'on me renvoie. J'ai promis de me taire. Je me sentais encore si mal en point que j'aurais promis de tuer ma grand-mère pour qu'il me laisse retourner me coucher. D'ailleurs, cela ne me regardait pas.

Lydia se leva de son siège pour sortir une fournée de galettes d'orge du second four, de l'autre côté de l'âtre.

— Aussi, reprit-elle, moi je pense que la patronne et maîtresse Cicely font des histoires pour rien. Seulement je n'ose pas le leur dire parce que maître Mark, à son retour, et je suis persuadée

qu'il reviendra, il sera fou de rage, s'il sait que j'ai révélé quelque chose. Et je ne pense pas que c'était la première fois qu'il découchait, non plus.

— À ton avis, son frère savait-il qu'il lui arrivait de rester dehors toute la nuit ? Après tout, ils partageaient le même lit.

Lydia essuya la sueur à son front du dos de sa main menue.

— Il l'aura peut-être su s'il s'est réveillé, mais il ne l'a jamais dit. Il ne l'aurait pas fait. Peter et Mark ne s'aimaient pas beaucoup depuis la mort du vieux maître, mais ils n'auraient jamais dit du mal l'un de l'autre.

— Pourquoi ? Redoutaient-ils dame Joan ? demandai-je, perplexe. Elle paraît si douce, si gentille...

— Oh, ils n'ont pas peur d'elle, surtout pas !

Lydia se mit à rire à cette simple idée.

— Mais si maître Mark ou maître Peter font quoi que ce soit qu'elle désapprouve, elle peut leur rendre la vie infernale avec ses larmes et ses reproches. Et ça peut durer des jours et des jours jusqu'à ce qu'ils lui promettent solennellement qu'ils ne recommenceront pas. Aussi, le plus souvent, ils ne lui disent pas ce qu'ils ont en tête.

L'idée que ce que venait de m'apprendre Lydia pouvait jeter un jour différent sur la disparition de Peter me traversa l'esprit, mais je la rejetai : elle était absurde. Le pacte de discrétion mutuelle des deux frères ne serait jamais allé jusqu'à les inciter à abandonner un cheval ou à disparaître sans un mot depuis presque une semaine – car il y aurait le lendemain une semaine qu'on n'avait pas vu Peter.

J'avais fini de me raser. J'écartai la cuvette d'eau tiède et remis mon rasoir dans mon sac. Lydia tournait maintenant la bouillie qui cuisait dans le chaudron suspendu dans l'âtre.

— Tu as dit que les deux frères ne s'aimaient pas beaucoup depuis la mort de leur père. Pourquoi ?

Lydia tourna vers moi son visage rougi.

— Parce que le vieux maître a légué l'échoppe et l'atelier à Peter, je suppose. Et son second lit. Dame Joan a le meilleur, bien sûr.

— Il est normal que l'aîné des fils hérite, fis-je valoir. Pourquoi Mark en prendrait-il ombrage ?

Cependant je m'étais déjà douté que c'était le cas.

Lydia n'eut pas le temps de répondre : la porte s'ouvrit et Rob Undershaft et John Longbones pénétrèrent dans la cuisine, bâillant, s'étirant, humant la bonne odeur de pain frais, de galettes d'orge et de bouillie. Ils avaient encore l'âge où les exigences de l'estomac sont les choses les plus importantes de la vie. Et ce jour-là, que Mark revienne ou pas, ils ne travailleraient pas, et iraient à l'abbaye comme nous autres.

Cicely arriva peu après les apprentis, arborant sa belle robe du dimanche, ses cheveux brossés et bien tressés. Elle avait l'air inquiète.

— Mark n'est pas rentré ?

Lydia secoua la tête.

— Il reviendra, maîtresse, ne vous tracassez pas.

Une pensée me vint subitement.

— S'il était revenu au milieu de la nuit ou... ou aux petites heures, ce matin, avant que quiconque ne soit debout, aurait-il pu pénétrer dans la maison sans éveiller quelqu'un pour lui ouvrir ?

— Je ne sais pas, répondit Cicely. Je ne suis pas ici depuis assez longtemps. Mais je sais que la porte donnant sur la rue est toujours verrouillée après le couvre-feu. C'est ma tante qui me l'a dit. C'est pourquoi elle ne s'est pas couchée.

Je croisai le regard de Lydia et levai des sourcils interrogateurs. Elle haussa imperceptiblement les épaules. Je réalisai que l'unique fois où elle avait croisé Mark qui rentrait à l'aube, elle avait dû laisser ouverte la porte donnant sur la rue. De sorte qu'elle n'en savait pas plus que moi. Cependant, ce matin-là, Mark ne pouvait pas prévoir qu'elle serait levée et dehors, par conséquent, il devait connaître un moyen d'entrer dans la maison sans avoir à se faire ouvrir.

Mais je ne pus réfléchir davantage à la question, car dame Joan entra dans la cuisine. Elle aussi avait revêtu ce qui était à l'évidence sa plus belle robe, confectionnée dans une soie mauve qui avait dû être aussi vive que la couleur de ses yeux, mais qui à présent, à l'instar de ceux-ci, avait perdu de son éclat. Sa coiffe et son voile immaculés étaient tout frais, et une ceinture de cuir rouge sombre, ornée d'argent et cloutée de petites améthystes,

soulignait la jolie tournure qu'elle gardait bien qu'elle ne fût plus toute jeune. Mais la fatigue se voyait de plus en plus sur son visage et les deux cernes sombres sous ses yeux étaient davantage marqués que la veille.

Elle prit son siège à la table de la cuisine, et Lydia posa devant elle un bol de bouillie.

— Il faut que vous le finissiez jusqu'à la dernière cuillerée, maîtresse, lui dit-elle avec une brusquerie qui tentait de cacher sa réelle sollicitude.

Dame Joan esquissa un timide sourire et prit sa cuiller.

— Mark n'est pas rentré, dit-elle, ne s'adressant à personne en particulier.

Je bondis sur l'occasion.

— Nous nous demandions si l'on pouvait pénétrer dans cette maison sans avoir à frapper pour se faire ouvrir.

Mon hôtesse secoua la tête.

— C'est une demeure bizarrement construite, comme vous pouvez voir, avec cette cuisine qui fait un angle avec le bâtiment principal. Elle fut ajoutée par le grand-père de mon mari, quand l'ancienne cuisine fut transformée en atelier. À l'époque de son propre père, la fabrication du parchemin se faisait dans la boutique. J'ai entendu mon mari dire que le vieil homme voulait ouvrir une seconde porte dans le mur du fond, celui qui donne sur l'écurie. Mais il ne le fit jamais, et comme beaucoup de choses gênantes, nous continuons à nous accommoder de cet inconfort bien que nous parlions tout le temps d'y remédier. Cette maison ne comporte qu'une entrée : celle de devant.

— Donc, si on revient tard la nuit, il n'y a pas d'autre choix que de réveiller un membre de la famille pour se faire ouvrir ?

Dame Joan hocha la tête.

— C'est la seule solution.

Je jetai un regard songeur aux deux apprentis qui raclaient avidement le fond de leur bol de bouillie. Leurs jeunes visages affichaient la plus parfaite indifférence : apparemment, ni l'un ni l'autre ne trouvait le moindre intérêt à notre conversation.

Rob Undershaft, ses cheveux blonds toujours dans les yeux, repoussa son bol pour promener son regard autour de la table. Il tendit un bras maigre vers l'assiette de galettes, en prit une et,

imperturbable, commença à la mâcher, les yeux dans le vide. John Longbones, dont les boucles rousses étaient encore ébouriffées de la nuit, imita son compagnon, et, de ses doigts plus habiles, il réussit à faire discrètement glisser dans sa paume une seconde galette, son regard de myope perdu dans le vague. Il était à peu près impossible de savoir si l'un ou l'autre avait quelque chose à cacher.

Néanmoins, quand les autres se dispersèrent pour achever de se préparer pour l'église, je m'attardai à la cuisine avec Lydia. Je pris un torchon et commençai à essuyer les couverts à mesure qu'elle les lavait.

— Cette nuit où tu étais malade, dis-je, et où tu as rencontré Mark aux petites heures du jour...

— Eh bien ? demanda-t-elle, sur ses gardes. Que voulez-vous savoir ? Je vous ai dit tout ce dont je me souviens.

Je la pressai.

— Réfléchis bien, il a fallu que tu traverses la maison en courant pour gagner les lieux d'aisances, mais te rappelles-tu avoir déverrouillé la porte d'entrée, ou l'était-elle déjà ?

Lydia, qui récurait le chaudron dans lequel elle avait fait cuire la bouillie, s'interrompt, sa poignée de brindilles de noisetier immobilisée en l'air, ses yeux soudain immenses dans sa petite figure fatiguée.

— Je... je ne me rappelle pas, répondit-elle lentement. Attendez... attendez...

Elle se remit à gratter, mais sans y mettre de cœur.

— J'ai couru dans le couloir et... et j'ai seulement ouvert la porte, acheva-t-elle sur une note d'incrédulité. Je me souviens, maintenant. Et moi qui, sur le coup, ne me suis étonnée de rien ! J'étais si pressée, j'avais tellement mal au ventre que je n'y ai même pas pensé... Vous avez raison.

Elle tourna vers moi un visage sidéré.

— Normalement, le matin, pour atteindre le verrou du haut, il faut que je prenne le petit tabouret de l'échoppe, et que j'y grimpe pour sortir la clé. Ça alors, pourquoi cela ne m'a pas frappée jusqu'à cet instant ? Suis-je idiote !

Je lui souris en lui serrant amicalement les épaules.

— Non, tu l'as dit, tu avais autre chose en tête. Mais quelqu'un avait ouvert la porte pour Mark, cette nuit-là, et sans doute comme chaque fois qu'il passait la nuit dehors pour boire.

— Qui ?

Je haussai les épaules.

— Il n'y a que deux suspects plausibles : Rob ou John. Mais lequel est-ce ? Je ne veux pas faire de supposition pour l'instant. Peut-être tous deux sont-ils coupables.

— À votre avis, c'est important ?

— Que Mark ait déjà découché avant ? Peut-être, dans la mesure où cela veut dire que nous pouvons encore espérer le revoir.

## CHAPITRE X

Le murmure de l'assemblée diminua puis se tut. La grande porte ouest s'ouvrit d'un coup et des milliers de bougies vacillèrent ensemble dans le courant d'air. La procession des moines et des novices, conduite par l'abbé Selwood, quitta la chapelle de la Vierge pour gravir les marches du vestibule et pénétrer dans la nef bondée de l'église tout étincelante et colorée. Le soleil, qui filtrait par les fenêtres garnies de vitraux, dessinait des motifs semblables à des bijoux sur le sol couvert de joncs, et se déversait en ondoiements aux couleurs d'arc-en-ciel sur les visages recueillis et tendus des religieux. Grâce à ma grande taille, je voyais, par-dessus la tête des gens devant moi, la tombe en marbre noir qui abritait les dépouilles que l'on disait être celles d'Arthur et de Guenièvre.

Je me tenais entre dame Joan et Cicely, qui s'étaient placées ainsi quand nous étions entrés par la porte nord, comme si j'étais l'homme de la maison. Au début, j'en avais ressenti un peu de gêne ; mais quand je remarquai comment certaines gens de la ville, hommes et femmes, évitaient mon hôtesse et sa nièce, et comment on murmurait en se cachant de la main, je fus heureux à l'idée que ma présence pût leur apporter un peu de réconfort. Les deux apprentis et Lydia nous avaient suivis, et l'absence de Mark ne pouvait passer inaperçue. J'avais vu des gens échanger des coups de coude, commencer par nous fixer, puis porter le regard vers la porte ouverte, s'attendant à le voir apparaître. Et quand il devint clair qu'il ne viendrait pas, l'expectative le céda d'abord à la consternation, puis à l'effroi. Et les soupçons dégénérèrent en conjectures, comme on se demandait si Mark avait connu le même sort étrange que son frère aîné.

Dans ces conditions, comment s'étonner que nul d'entre nous n'ait suivi la messe aussi attentivement que nous l'aurions dû ? Nous avions d'autres préoccupations trop absorbantes. Cicely et sa tante conservaient les yeux baissés, mais je voyais à leurs visages que leurs pensées étaient ailleurs. Enfin, après les chants de louange à Dieu, à la Sainte-Trinité et à toute la hiérarchie du Ciel, après le sermon de l'abbé Selwood et la messe proprement dite, le service toucha à sa fin.

Me retrouver dans l'abbaye, non parmi les novices mais en tant que laïque, me procurait un sentiment singulier. Je me demandais si la discipline chez les moines s'était un peu durcie depuis mon départ. John Selwood, supérieur depuis presque vingt ans, n'avait pas la réputation d'être très strict ; et, en dépit de plusieurs enquêtes officielles sur son manque d'autorité sur ses ouailles, je doutais qu'il y ait eu des changements, ou qu'on ait pris des mesures pour lui retirer sa charge. Ses pairs comme ses subordonnés l'aimaient trop pour que des plaintes sérieuses soient portées à son encontre.

Et bien sûr, c'était lui qui avait accueilli la dépouille du comte de Devon, six ans plus tôt, quand, sur ordre des comtes de Warwick et de Clarence, Humphrey Stafford avait été exécuté après la bataille de Banbury. (Si je regardais par-dessus mon épaule, je pouvais voir le tombeau, dans le côté sud de la nef.) Le roi Édouard soutiendrait toujours sans faiblir ceux qui lui avaient été loyaux durant ces jours difficiles, quand son propre frère et son cousin avaient tenté de remettre le roi Henri sur le trône, et de le faire lui-même prisonnier. À l'époque, j'étais toujours membre de la confrérie de l'abbaye, et je revois encore aujourd'hui l'arrivée du cadavre sanglant et mutilé, et comment nous autres, novices, nous étions attroupés autour du chariot, révoltés, mais aussi fascinés. L'abbé Selwood n'avait pas hésité à accueillir la dépouille pour l'enterrer.

Alors que la foule sortait de l'abbaye, dans la chaleur de ce milieu de matinée, je me rendis compte de nouveau que nos compagnons de dévotion s'écartaient, tirant les femmes par leur jupe pour qu'elles s'éloignent de nous, de sorte que dame Joan, Cicely et moi-même finîmes par marcher isolés tous les trois, un passage s'ouvrant devant nous à mesure que nous avançons



vers le corps de garde nord. Prudemment, Rob Undershaft et John Longbones s'étaient glissés dans la foule, et seule la fidèle Lydia nous suivait. Je me demandais combien de temps il faudrait aux deux apprentis pour quitter les Gildersleeve pour de bon, et je priais qu'en arrivant à la boutique nous trouvions Mark en train de nous attendre, prêt à nous expliquer pourquoi il avait passé la nuit dehors.

Mon hôtesse fit plusieurs tentatives pour engager la conversation avec des amis et des voisins, mais ceux-ci, la plupart du temps, lui retournaient ses amabilités avec réticence, pour une raison qui n'était pas difficile à deviner. Au milieu des fidèles qui se dispersaient, le grand et gros John Jarrold, accompagné de sa femme et de sa fille, allait de l'un à l'autre, chuchotant à l'oreille d'untel, échangeant à voix basse quelques mots avec tel autre. Des têtes se tournaient rapidement vers nous, des yeux croisaient les nôtres pour se détourner tout aussi vite, et une expression pleine d'appréhension remplaçait l'amorce de sourire spontané de chacun. L'histoire du parchemin et des signes mystérieux qu'il portait se répandait, déclenchant la consternation de tous ceux qui l'apprenaient. Si les habitants de Glastonbury avaient d'abord refusé d'attribuer aux œuvres du diable la disparition de Peter Gildersleeve, celle de son frère Mark, et maintenant ce que racontait Maud, leur faisaient changer d'avis.

Heureusement, la maison des Gildersleeve, de l'autre côté de la rue, était proche du corps de garde, et, en quittant l'enceinte de l'abbaye, nous fûmes en quelques pas tous les quatre devant la porte, et en sécurité. Dame Joan ouvrit et pendit soigneusement la clé à son clou habituel, dans le couloir, puis elle courut de pièce en pièce, en haut et en bas, lançant, pleine d'espoir :

— Mark ! Mark !

Pas de réponse. Mark Gildersleeve, comme son frère, n'était toujours pas rentré.

Les deux apprentis reparurent au milieu de l'après-midi, juste à temps pour le souper, et se glissèrent dans la cuisine où nous

étions installés à table. Ils semblaient à la fois honteux et pleins de morgue.

— Où étiez-vous ? leur demanda Cicely avec colère avant que sa tante ait pu les interroger.

Après un temps d'hésitation, John Longbones avoua avoir rendu visite à sa mère, une liberté qui n'aurait pas été tolérée en temps normal, il le savait parfaitement. Quant à Rob Undershaft, il contre-attaqua avec un agressif :

— Et où est donc maître Mark ? Toujours pas rentré ?

Comme dame Joan secouait la tête, il enchaîna :

— Mon père dit que s'il n'a pas reparu demain, je dois repartir chez moi. Il ne veut pas que je reste ici davantage.

— Tu ne peux pas rompre ton contrat d'apprentissage ! s'exclama dame Joan, sortant enfin de l'apathie qui s'était abattue sur elle durant ces dernières heures.

— Notre contrat est passé avec maître Peter, et il n'est pas là, fit valoir Rob, triomphant – et, à mon avis, il n'avait pas tort.

« On ne peut pas continuer à travailler sans quelqu'un pour nous dire ce qu'il faut faire, maîtresse, poursuivit-il. Ce ne serait pas bien. En plus...

— En plus quoi ? demanda Cicely, pointant un menton belliqueux.

Rob et John échangèrent un rapide regard de biais avant d'abaisser une nouvelle fois les yeux sur leurs bols toujours vides.

Ajoutant mon grain de sel, je pressai Rob :

— Qu'allais-tu dire ?

Les deux garçons se tortillèrent, mal à l'aise. Rob Undershaft prit une profonde inspiration.

— Mon père dit qu'il ne veut pas que je reste dans une maison où le diable trame ses œuvres. Il... il a parlé à maître Jarrold, ajouta-t-il sur un ton d'excuse.

— Et toi, John ? interrogea dame Joan dont la voix douce se fit à peine implorante. Que dit la veuve Longbones ?

La tête rousse s'abaissa davantage encore.

— La même chose, grommela le garçon.

Dame Joan se mordit la lèvre tant elle était accablée. Si on n'éclaircissait pas rapidement l'énigme de la disparition de

Peter et de Mark, ses pieux voisins la frapperaient d'ostracisme, sinon pire.

Pour détendre ses nerfs à rude épreuve, elle but une infusion de basilic et de romarin que Cicely avait eu la prévenance de lui préparer.

Lydia se leva et alla remplir au chaudron sur le feu deux gros bols de bouillie de froment qu'elle posa bruyamment sur la table devant les apprentis.

— Vous n'en méritez pas tant ! siffla-t-elle à l'adresse de Rob et John. Moi, je vous laisserais crever de faim.

Sa maîtresse la reprit avec calme et dignité :

— Cela suffit, Lyddie. Tant qu'ils seront sous mon toit, je respecterai les engagements pris par Peter les concernant, et leur fournirai trois bons repas par jour.

Elle se tourna vers moi.

— Qu'allons-nous faire, colporteur ?

— Oui, qu'allons-nous faire ? renchérit Cicely d'un ton acerbe. Si tu ne peux pas aider ma tante, je suggère que tu reprennes ta route le plus vite possible. Avec la boutique qui ne rapporte pas d'argent, tante n'a pas les moyens de te nourrir, toi et ton appétit d'ogre.

Scandalisée, dame Joan se tourna vers sa nièce et lui demanda de tenir sa langue.

— Tu dois vraiment apprendre à montrer davantage de civilité envers ceux qui sont invités sous ton toit, mon enfant, la réprimanda-t-elle, s'emportant presque.

J'adressai à Cicely un sourire bienveillant. J'en avais beaucoup rencontré, des jeunes filles comme elle, femmes à peine écloses soufflant le chaud et le froid, passant de l'amour à la haine chaque fois qu'un homme à peu près présentable croisait leur chemin, troublées par des émois jusqu'alors inconnus, et s'efforçant d'y faire face. Elle me répondit en me tirant la langue quand sa tante ne la regardait pas, et éparpilla le mélange de légumes et de bouillie qu'elle n'avait pas mangé sur le pourtour de son assiette.

Je m'adressai à dame Joan :

— Donnez-moi un ou deux jours de plus pour tenter de résoudre cette énigme, maîtresse. Si d'ici là je n'y ai pas réussi, votre nièce a raison, je partirai.

Les trois femmes, Cicely comprise, poussèrent un petit cri de protestation, mais j'élevai la main pour les faire taire.

— Il n'y a pas d'autre solution. Ma famille m'attend à Bristol. Je me dois d'abord à ma belle-mère et à mon enfant. S'il s'avère que je ne peux vraiment pas vous aider, je ne pourrai pas remettre plus longtemps mon retour.

— Et tu nous abandonneras à l'heure où nous avons besoin de toi ! me jeta vertement Cicely par-dessus la table.

Sa tante porta sur elle un regard dérouté et haussa les épaules, renonçant à l'évidence à comprendre ces revirements brutaux d'attitude.

— Vous ferez ce qui vous semble bon, colporteur, me dit-elle doucement. Quelle que soit votre décision, vous aurez mes remerciements et ma bénédiction. En attendant, avez-vous une idée de ce qui a pu arriver à mes fils ?

Je regardai la servante, de l'autre côté de la table où elle venait de s'asseoir pour reprendre son repas interrompu.

— Lydia, dis-je, c'est le moment de raconter à ta maîtresse ce que tu m'as dit ce matin.

Lydia n'eut pas le temps de protester que dame Joan avait vivement tourné la tête vers elle.

— Que m'as-tu caché, mon enfant ? s'enquit-elle sur un ton de reproche.

— Comment avez-vous osé ? me demanda Lydia, les larmes aux yeux. Vous m'aviez promis de n'en rien dire. Promis ! Je vous ai dit que maître Mark me ferait renvoyer si je le trahissais auprès de sa mère.

Dame Joan déclara d'une voix ferme :

— Quel que soit le problème, tu es à mon service, Lyddie, pas à celui de Mark. Comment as-tu cru que je me laisserais influencer par lui sur une question pareille ? J'ai promis à ta mère de m'occuper de toi, tu le sais. Crois-tu réellement que je reviendrais sur ma parole ?

Lydia parut embarrassée.

— Je... je ne sais pas, marmonna-t-elle.

— Dans ce cas, tu me chagrines beaucoup. Maintenant, qu'as-tu à me dire ?

Elle répéta son histoire en renâclant, et, lorsqu'elle se tut, je lui rafraîchis la mémoire au sujet de la porte ouverte. Puis je conclus à sa place :

— Ainsi Mark avait un complice pour l'aider cette nuit-là. Il savait qu'il rentrerait tard, même s'il a dit à Lydia qu'il n'avait pas prévu de boire plus que de raison, et s'était trouvé contraint de passer la nuit chez un ami.

Dame Joan me regarda d'un air sévère.

— C'est pour cette raison que, ce matin au petit déjeuner, vous m'avez posé toutes ces questions pour savoir si on pouvait pénétrer dans la maison sans avoir à réveiller quelqu'un ?

J'opinaï du chef.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je vois, Roger ! Il est clair que pour vous ce n'était pas la première fois que Mark passait la nuit dehors.

— Honnêtement non, maîtresse. Je pense qu'il l'avait sans doute déjà fait avant et peut-être a-t-il recommencé depuis. On ne prévoit pas de boire au point de ne pouvoir rentrer chez soi si on ne le fait pas régulièrement.

Dame Joan hocha la tête et se tourna vers les deux apprentis.

— Lequel d'entre vous déverrouillait la porte pour Mark, la nuit ?

Les garçons ne se disputèrent pas la parole, mais ils avaient visiblement perdu leur appétit. Le rythme effréné auquel ils engloutissaient leur bouillie ralentit et ils finirent par s'arrêter de manger. Après un long silence, Rob posa sa cuiller et releva la tête.

— Nous ne faisons rien de mal, maîtresse. Nous obéissions seulement. Si maître Mark décidait de ne pas rentrer de la nuit et de ne rien vous en dire, c'était son affaire. Et s'il nous disait de tenir nos langues, il était normal que nous lui obéissions. C'était un adulte, après tout, et il ne faisait de mal ni à vous ni à personne.

Il n'y avait rien à répondre, et je voyais bien que dame Joan était désorientée. Elle se sentait trahie par le silence de ses fils tout en sachant qu'elle n'était pas en droit de l'être. Mark était

bel et bien adulte, et elle n'avait pas à lui imposer sa règle, mais, comme beaucoup de mères, elle avait du mal à accepter que ses fils ne soient plus des enfants. Les femmes laissent partir leurs filles et les traitent comme des amies, d'égale à égale, mais, aux yeux d'une mère, un fils est et sera toujours le petit garçon qu'elle faisait sauter sur ses genoux et qu'elle continue à garder sous son aile.

— Où allait-il quand il passait la nuit dehors ? demanda-t-elle. Vous le disait-il ?

De nouveau les deux apprentis échangèrent des regards obliques. John Longbones leva ses sourcils couleur de sable, et Rob Undershaft haussa imperceptiblement les épaules. À l'évidence, tous deux soupesaient leurs chances d'échapper au bâton si Mark surgissait soudain parmi nous, et s'apercevait qu'ils le trahissaient. Mais, après quelques instants de réflexion, Rob – celui qui, des deux, me semblait posséder la personnalité la plus affirmée – décida de parler et d'en affronter les éventuelles conséquences.

— Il buvait et il jouait. Vous savez bien, comme font les hommes.

Dame Joan plissa son petit nez d'un air de dégoût. Dans les yeux mauves avait surgi une pointe de mépris.

— En général, un homme ne passe pas toute la nuit à boire et à jouer, déclara-t-elle. Que faisait encore Mark ?

Pour la troisième fois, les jeunes garçons se consultèrent du regard en silence, puis Rob admit à contrecœur :

— Il allait dans des endroits.

— Quels endroits ?

Je n'avais jamais vu dame Joan aussi près de se mettre vraiment en colère.

Rob tripota la cuiller dans son bol.

— Vous savez bien, maîtresse, marmonna-t-il dans sa barbe, les endroits avec... avec des femmes.

Le silence s'étira comme un fil mince, brillant, qui se cassa net quand dame Joan outragée demanda avec violence :

— *Des bordels !* Rob Undershaft, es-tu en train de me dire que mon fils fréquentait des bordels ?

— C'est ce qu'il disait, pas vrai, Jack ?

John Longbones hocha la tête avec un air de chien battu.

Mortifiée, choquée, dame Joan s'était empourprée. Il lui fallut quelques instants pour recouvrer son souffle.

— Pas étonnant qu'il n'ait pas voulu que j'en sache quoi que ce soit, dit-elle enfin. Et maître Peter... était-il au courant de ce qui se passait, lui ?

— On ne sait pas, maîtresse. Maître Mark ne l'a jamais dit.

Mon hôtesse en évalua la probabilité, évitant le regard de Cicely et le mien.

— Mark découchait-il souvent ? interrogea-t-elle.

— Une fois par mois, peut-être. Parfois deux, parfois pas du tout.

Cette fois, c'était John qui avait répondu.

— Et cette... cette dépravation dure depuis combien de temps ?

John plissa le front.

— Depuis quelque temps, je pense, tu es d'accord, Rob ?

— Pas mal de temps, je dirais.

À présent, dame Joan avait pâli.

— Donc, sauf si Peter avait le sommeil aussi profond que celui des Sept Dormants<sup>9</sup>, je ne vois pas comment il aurait pu ignorer ces sorties nocturnes. En bref, par son silence, il encourageait son frère.

Elle marqua une pause avant d'enchaîner, les larmes aux yeux :

— Je suis profondément déçue par mes deux fils.

Je croisai le regard de Lydia et elle fit une grimace comme pour me dire : « Je vous avais prévenu. »

— Dame Joan, déclarai-je, choisissant mes mots avec soin, vos fils sont des hommes, et les hommes font ces choses-là. Sinon, il n'y aurait pas besoin d'endroits pareils. Et il est bien normal qu'un frère ne trahisse pas les secrets confiés par son frère, surtout si Peter savait combien la vérité vous contrarierait.

---

<sup>9</sup> Héros d'une légende : emmurés, ils dorment des centaines d'années, jusqu'au jour de leur libération. (*N.d.T.*)

Mais dame Joan ne voulait pas qu'on la console, et elle continua à renifler et à se tamponner les yeux jusqu'au moment où Cicely, qui s'était efforcée de ne pas sembler troublée par les révélations, perdit patience.

— Oh, tante, supplia-t-elle, cessez de vous désoler ! Si vous aviez vu autant de choses que moi, quand j'étais au service de la duchesse, vous comprendriez qu'il est de bon ton d'aller au bordel. Ceux de Southwark appartiennent tous à l'évêque de Winchester.

Je me cachai vivement la bouche de la main pour que Cicely ne se doute pas de mon envie de rire. En cet instant, elle jouait le rôle de la femme qui connaît la vie, et je devais admettre qu'elle y réussissait fort bien. Mais, tout au fond d'elle-même, je la soupçonnais d'être aussi choquée que dame Joan. Il s'agissait de ses cousins, et le principal coupable était son futur beau-frère ; or, comme tout le monde, elle n'imaginait pas que les membres de sa propre famille pussent être salis par les mêmes vices que le reste de l'humanité.

La façon crue dont sa nièce avait parlé eut pour résultat que dame Joan éclata en sanglots et annonça qu'elle allait se coucher.

— Je serai dans ma chambre s'il y a du nouveau, si Mark revient, fit-elle en reniflant. Non que j'aie envie de voir encore ce vaurien ! Et vous pourrez le lui dire avant de me l'envoyer ! Lyddie, sois bonne fille, et prépare-moi une nouvelle tisane de romarin et de basilic. J'ai l'impression que ma tête va éclater.

Après son départ, le calme s'instaura dans la cuisine. Les apprentis terminèrent leur souper et partirent en tapinois vers l'atelier. En attendant l'heure de se mettre au lit, ils passeraient sans doute le temps en jouant à des jeux de hasard. Lydia attaqua la vaisselle et Cicely proposa d'essuyer les couverts. Aussi, laissé à moi-même, je sortis dans le jardin m'asseoir sur le banc de pierre, sous la fenêtre de l'atelier. Elle était ouverte, et j'entendais Rob et John qui murmuraient, et riaient de temps en temps. Ils contenaient leurs voix. Pour eux, comme pour nous autres, la journée n'avait pas été bonne.

« Où chercher, maintenant ? me demandais-je. Comment vais-je faire pour donner une suite à ma présomptueuse



proposition de résoudre cette énigme ? » Je me penchai sur les révélations des apprentis, sans trouver comment elles pouvaient jeter un peu de lumière sur la disparition de l'un ou l'autre frère. C'était une chose courante qu'un jeune homme cache à sa mère les péchés propres à son âge afin de s'éviter ses reproches, ou qu'un frère se taise pour les mêmes raisons. Que Mark ait été atterré et furieux de rencontrer Lydia ce matin-là se comprenait maintenant facilement, et aussi qu'il ait à la hâte inventé cette histoire selon laquelle il avait trop bu et passé la nuit chez un ami.

Je poussai un soupir, réalisant tout à coup combien j'étais fatigué. L'inaction de l'après-midi, ces heures interminables pendant lesquelles, à la demande instante des femmes, je ne les avais pas quittées car elles craignaient que l'hostilité de leurs voisins n'amène ceux-ci à quelque forme d'agressivité plus physique, cette inaction donc m'avait épuisé bien davantage que si je m'étais dépensé à faire ce qu'il fallait faire. Mais que fallait-il faire ? J'avais l'impression d'être au centre d'un labyrinthe dont toutes les issues n'aboutissaient qu'à des impasses. Il n'y avait pas de sortie. Tous les chemins étaient fermés. Je me dis que peut-être dormir m'éclaircirait les idées, mais il était bien trop tôt pour me coucher. Le soleil brillait toujours, et la chaleur demeurait intense ; il ferait encore plus chaud dans la chambre de Mark. Cependant je savais que, d'un moment à l'autre, Cicely et Lydia, leur besogne terminée, viendraient sans doute me rejoindre sur le banc. Tout à coup, j'avais envie d'être seul.

Je suivis le couloir et montai les escaliers presque avant de me rendre compte de ce que je faisais. La porte de dame Joan était fermée, mais j'entendis ses sanglots étouffés. Lydia avait bien compris pourquoi Mark et Peter ne disaient pas tout à leur mère ; à la longue ses reproches auraient usé le fils le plus insensible.

Je pénétrai dans la chambre de Mark et de Peter, et refermai la porte derrière moi. Quelque part dans cette pièce, Mark était tombé sur le mystérieux parchemin de son frère. J'en étais presque venu à croire qu'il avait menti en disant au père Boniface ne pas l'avoir emporté avec lui à Beckery. Mais

admettons après tout qu'il ait dit la vérité... où, dans ce cas, l'avait-il caché ?

En toute logique, il aurait dû le laisser là où il l'avait trouvé, si la cachette était bonne. Une fois de plus, je promenai mon regard autour de moi, mais, ce qui me paraissait le plus vraisemblable, c'était ces petits tiroirs et niches de cette extraordinaire tête de lit. Je les avais fouillés un à un, la veille au soir, néanmoins je n'avais rien à perdre à recommencer. Si je ne trouvais toujours pas le parchemin, je saurais qu'il était inutile d'insister. J'enlevai donc mes bottes, m'agenouillai sur le lit et entrepris une fouille lente et méthodique.

J'explorai chacun des minuscules tiroirs, certains pas plus larges que la moitié de ma paume. Et je finis par arriver à celui du milieu, tout en haut de la tête de lit. J'avais déjà remarqué qu'il était plus grand que les autres, cependant, en l'examinant de plus près, il me parut plus profond qu'il n'aurait dû. Mon cœur se mit à battre, et je promenai fébrilement ma main à l'intérieur cherchant à sentir... à sentir quoi ?

Mais, quand je le sentis, je sus immédiatement que c'était ce que je cherchais. Au fond du tiroir à droite, il y avait une petite plaque de fermeture en métal. Comment je ne l'avais pas repérée la veille, je ne pouvais pas le concevoir. Mes doigts tremblaient quand j'appuyai dessus...

Aussitôt le fond du tiroir glissa, dégageant un compartiment secret, et surtout ce qu'il contenait. Prenant autant de soin que s'il s'agissait d'un joyau rare et précieux, je soulevai le parchemin plié.

## CHAPITRE XI

Je compris tout de suite pourquoi Peter Gildersleeve n'avait pas voulu que des mains moins précautionneuses que les siennes effleurent le parchemin, et aussi pourquoi Mark avait eu peur de l'emmener avec lui. C'était un papier très ancien et extrêmement fragile, sa surface tachetée avait jauni sous la patine des années, et un de ses angles commençait à se désagréger. L'endroit où le père Boniface avait rompu le sceau était bien visible, mais le médaillon de cire dure ne portait aucune empreinte indiquant l'origine de ce très vieux parchemin, ni à qui il avait appartenu.

Doucement, avec le plus grand soin, j'entrepris de le déplier. Quand il fut enfin à plat sur le lit, il se révéla beaucoup plus grand que je ne pensais : à peu près dix-huit pouces de côté, et il était divisé en carreaux par des pliures dont plusieurs s'étaient fendues. Mais ce qui était tracé était étonnamment net. L'encre, qu'elle ait été fabriquée avec de l'écorce et de la gomme de prunellier, ou de la galle de chêne, avait conservé sa couleur, en dépit du passage du temps. Ce qui était écrit se déchiffrait très bien ; c'est-à-dire, à condition de savoir l'interpréter...

Et c'était là le hic. Pas plus que le père Boniface, je ne savais comment cela pouvait se faire. Le prêtre avait donné une bonne description du contenu du document : il était recouvert de haut en bas de lignes horizontales, et au-dessus de celles-ci, au-dessous ou en travers, étaient disposés des traits verticaux isolés ou groupés en faisceaux qui pouvaient en comprendre jusqu'à cinq. Certains étaient plus longs ou plus épais que les autres, et il y avait aussi (ce que le père Boniface n'avait pas mentionné) une croix de Saint-André, simple, une autre double, un petit cercle, un symbole ressemblant au chiffre six, et un autre constitué de deux petits points disposés côte à côte.

Je regardai longtemps, assidûment, le parchemin avec un sentiment croissant de frustration, et, au bout d'une heure ou davantage, je n'avais trouvé qu'une solution. Il était probable que chaque ensemble de lignes ou symboles représentait une lettre, et l'intervalle séparant deux ensembles l'espace entre les lettres, les intervalles d'une longueur double représentant les espaces entre les mots. Après avoir pensé à cette idée, je connus un petit moment de folle allégresse. Je me disais en effet que si j'arrivais à traduire des mots courts revenant régulièrement comme « le » ou « et », j'arriverais au moins à identifier les lettres une à une, et, à partir de ce modeste début, il serait finalement possible de déchiffrer le reste. Mais ma satisfaction fut de courte durée quand la froide réalité leva son vilain visage. Il s'agissait d'un très vieux parchemin, et qui donc n'était certainement pas écrit en anglais ; et même si d'aventure c'était le cas, il le serait dans ce vieil anglais que l'on parlait avant la conquête normande, et qui, par la suite, avait changé à jamais.

Pourtant – et, à cette idée, mon cœur fit un bond –, Peter Gildersleeve avait réussi à découvrir son sens, et si lui l'avait fait, pourquoi pas moi ? Auprès de qui avait-il cherché de l'aide ? À qui avait-il rendu visite dans les mois précédant sa disparition ? Et ce papier contenait-il la clé du mystère de celle-ci, ou était-ce une simple diversion dont je n'avais pas besoin ?

Je repliai le parchemin et le remis dans le compartiment secret de la tête de lit, puis, après m'être déshabillé, je me glissai entre les draps. Au matin, je montrerais ma découverte à dame Joan et à Cicely, mais pas aux deux apprentis, décidai-je : apporter ainsi confirmation de l'histoire divulguée par Maud Jarrold et son père ne pouvait qu'entraîner de nouveaux ennuis pour la famille Gildersleeve – ou ce qui en restait. Ensuite, je me rendrais à l'abbaye demander conseil à frère Hilarion.

Je savais que je rêvais, mais n'arrivais pas à me tirer du sommeil.

Je me tenais à l'extérieur de la cabane de berger en compagnie de mon hôtesse, et Cicely était assise sur la crête au-dessus de nous. Elle cueillait des pâquerettes et en faisait des guirlandes. Je me rendais compte qu'elle se moquait de moi

parce que je n'avais pas réussi à trouver ses cousins, pourtant elle ne me parlait pas, les yeux sur ce qu'elle était en train de faire. À un moment, elle se tourna pour s'adresser au père Boniface qui s'était matérialisé à côté d'elle de cette façon mystérieuse qui se produit en rêve.

Quant à moi, je disais avec insistance à dame Joan :

— Peter n'est pas dans la cahute, vous pouvez me croire. Il n'y est pas.

— Mais où est-il, alors ? me demandait-elle. Et où est Mark ?...

Je me réveillai en sursaut, le soleil matinal entraît à flots par la fenêtre dont les volets n'étaient pas fermés, et il était chaud sur mon visage. La requête plaintive sonnait encore à mes oreilles.

Plus tard au petit déjeuner, je lus la même question tacite dans le regard des deux femmes. J'attendis que Rob et John aient fini de manger et soient partis dans l'atelier – avec ordre formel de dame Joan de terminer le travail en train, quel qu'il fût – pour demander à la tante et à la nièce de monter avec moi au solar. Lydia m'adressa un regard plein de ressentiment de se voir ainsi exclue. À ma façon de parler, elle se doutait certainement que j'avais quelque chose d'intéressant à communiquer, mais pour l'instant au moins je jugeais préférable qu'elle ne sache rien. Vraisemblablement elle conservait des liens d'amitié avec Maud Jarrold, et pouvait la rencontrer sur la place du marché ou dans les boutiques. Si nous lui faisions jurer de garder le secret, l'importance de ce qu'elle aurait appris se verrait certainement sur son petit visage expressif, et parce qu'elle se prendrait plus au sérieux ; et Maud était suffisamment perspicace pour en tirer ses propres conclusions.

Quand Cicely et sa tante furent assises, j'allai chercher le parchemin dans sa cachette, et, avec d'innombrables précautions, je l'étais sur la table. Les deux femmes se recroquevillèrent sur leur siège comme si j'avais placé un serpent venimeux devant elles.

— Où... où l'avez-vous trouvé ? balbutia dame Joan.

Je le lui expliquai et elle fronça les sourcils.

— J'ignorais qu'il y eût un compartiment secret dans ce tiroir du milieu. Mon mari ne m'en a jamais rien dit. Mais il a dû en parler à Peter à un moment quelconque, peut-être quand il a décidé de lui léguer le lit par testament. Mes fils y ont toujours dormi, comprenez-vous, mais maintenant il appartient en droit à Peter.

Cicely fit observer, parlant du parchemin :

— Il a l'air très vieux.

Et comme elle glissait une main dans sa direction, celle-ci fut précipitamment saisie puis écartée avant qu'elle l'ait effleuré.

— Tu... tu penses que c'est quoi ?

— Ce pourrait être une formule ou une incantation magique... chuchota dame Joan portant sur l'objet en question un regard craintif.

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je. Il faut que j'essaie de le trouver.

— Et comment ? interrogea Cicely, un rien moqueuse.

— Je pense que nous devrions le brûler avant qu'il ne fasse du mal à quelqu'un d'autre ! s'exclama sa tante.

Je repliai le parchemin avec une précipitation qui agrandit deux déchirures au moins, et posai les mains dessus, craignant pour sa sécurité.

— Maîtresse, lui dis-je avec force, nous n'avons pas encore la preuve que ce parchemin a un lien avec la disparition de l'un ou l'autre de vos fils. Je vais me rendre à l'abbaye demander conseil à frère Hilarion. Il est le maître des novices, et c'est lui qui m'a enseigné tout ce que je sais. Je lui confierais ma propre vie. Soyez sûre qu'il ne fera courir ni histoires ni rumeurs, et ne parlera à personne de ma visite, pas même au père supérieur, si je le lui demande. Il possède une sagesse qui vient avec l'âge, et une foi telle qu'il ne craint rien ni personne.

Et j'abaissai les yeux d'un air entendu sur mes mains croisées protégeant le parchemin.

Dame Joan hocha la tête.

— Très bien, agissez comme vous croyez bon, déclara-t-elle, résignée. Comment faire autrement ? Il y a une semaine aujourd'hui que Peter a disparu, et presque deux jours que nous n'avons plus vu Mark. Mais, pour l'amour du ciel, colporteur,

promettez-moi de ne jamais vous séparer de ce papier, et de ne le montrer à personne d'autre qu'au frère Hilarion.

— Je ne puis vous promettre cela, mais l'opinion de ce dernier me guidera. Et n'oubliez pas que si Peter a percé le sens de cet étrange message, il est peu probable – mais pas impossible, je dois l'admettre – qu'il y soit arrivé seul. Sans doute, outre le père Boniface, y a-t-il déjà au moins une personne dans cette ville qui connaît l'existence du parchemin.

Je me levai.

— À présent, si je dois me déplacer avec lui, ma besace ne suffira pas à le mettre à l'abri. Rien que de l'y glisser et de l'en sortir l'abîmerait encore davantage, et il est déjà bien fragile. Si je pouvais emprunter l'un des livres de maître Gildersleeve, je glisserais le parchemin entre les feuilles, et la couverture le protégerait.

— Prenez tout ce qu'il vous faut, répondit dame Joan.

Elle tripotait sa ceinture de cuir, en nouant les extrémités autour de ses doigts. Ses yeux mauves balayaient la pièce sans la voir. Cette femme qui n'avait jamais été bien grande ni bien grosse semblait rapetisser comme si la peur, le souci et l'angoisse étaient des fardeaux matériels qui l'écrasaient sous leur poids. Elle se retirait en elle-même, terrifiée tout à coup par le monde derrière sa porte, un monde qui, au cours de la semaine écoulée, était devenu un lieu si terrifiant, si menaçant.

— Je crois que je vais retourner me coucher, ajouta-t-elle. Cicely, chère enfant, dis à Lyddie que je ne prendrai qu'un peu de bouillon pour le repas.

— Il faut que vous mangiez, tante... commençait Cicely quand des pas précipités dans l'escalier l'interrompirent.

Un instant après, la porte s'ouvrait violemment, et Lydia tomba presque dans la pièce.

— Maîtresse, fit-elle haletante, se tenant le flanc, vous devriez descendre. Il y a quelqu'un qui veut vous voir.

Dame Joan recula son siège, un espoir soudain ranimant son regard.

— Est-ce Mark ? demanda-t-elle.

Lydia secoua la tête.

— Non, maîtresse, non ! Mais...

— Mais quoi ? Parle, petite idiote !

Dame Joan tremblait.

— C'est Edgar Shapwick, des écuries de Northload Street. Il veut vous parler. Il dit que c'est urgent.

La déception semblait avoir figé dame Joan sur place, mais Cicely et Lydia la prirent chacune par un bras, afin de l'entraîner dans les escaliers. Je dissimulai provisoirement le parchemin dans ma besace, et les suivis.

Je reconnus tout de suite Edgar Shapwick : c'était l'homme qui s'occupait de Barnabas, et à qui je payais une pension à la journée pour le cheval. Il avait des palefreniers pour l'aider, mais l'établissement lui appartenait. C'était un garçon agréable, je m'en étais déjà rendu compte, et, à la façon dont dame Joan l'accueillit, il était clair qu'elle le traitait en ami.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Edgar ? Je ne vous ai pas entendu frapper.

Il se tenait sur le seuil de la porte donnant sur la rue, et comme dame Joan approchait, il tira sur la frange de cheveux blonds qui lui tombait presque dans les yeux.

— Lyddie sortait pour laver la marche extérieure au moment où je suis arrivé.

Il indiqua un balai à long manche appuyé contre un mur, là où Lydia l'avait abandonné, et sautilla d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Je me suis dit que...

Il s'arrêta, mal assuré, puis déclara dans la foulée :

— C'est vrai ce qu'on dit, maîtresse ? Que maître Mark a disparu et son frère aussi ?

Dame Joan chercha la main de sa nièce qu'elle serra farouchement.

— Mon second fils est absent pour son travail, en ce moment, mentit-elle. Il ne tardera pas à revenir, mais nous ne savons pas exactement quand. Vous pouvez le dire de ma part si on vous pose la question, Edgar.

Les yeux marron évitèrent ceux de mon hôtesse, et de nouveau l'homme passa d'un pied sur l'autre.

— Je le ferai si c'est ce que vous voulez, maîtresse, mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?



Dame Joan se redressa de toute sa modeste taille.

— Comment osez-vous mettre ma parole en doute ?

Edgar Shapwick poussa un soupir et s'obligea à croiser le regard de dame Joan.

— Je n'ai pas le choix, maîtresse. Un homme, qui n'est pas d'ici, heureusement, venu en ville pour son négoce, a ramené votre Dorabella à nos écuries il y a un instant. Il l'a trouvée qui errait sur la lande à mi-chemin entre ici et Godney.

Suivit un moment de silence incrédule, vite remplacé par la panique.

Dès qu'elle put parler, dame Joan demanda d'une voix qui tremblait :

— Vous... vous êtes certain que c'est Dorabella ?

— Oui, maîtresse. Vous savez que je connais la jument aussi bien que les chevaux qui logent dans mon écurie. En fait, mieux que beaucoup qui ne passent qu'une nuit ou deux, et que leurs propriétaires récupèrent en repartant. C'est bien Dorabella. Venez le constater vous-même.

Mais, en cet instant, dame Joan n'était en état d'aller nulle part. Elle eut un drôle de petit soupir, ses genoux se déroberent, et elle perdit connaissance. Je la rattrapai dans mes bras comme elle s'effondrait, et, suivant les ordres vociférés par Cicely et Lydia, je la transportai dans la boutique où le fauteuil dont elle s'était servie deux nuits auparavant était encore à côté du comptoir. Pendant que Cicely s'agitait autour de sa tante, Lydia, plus pratique, courut à la cuisine et revint quelques instants après avec un gobelet rempli d'eau et une poignée de plumes dont elle fit un tas sur le sol, avant de les enflammer avec de l'amadou. Bientôt l'âcre odeur nous faisait pleurer et nous brûlait la gorge.

Tout en m'essuyant les yeux du revers de la main je pris conscience de la présence de Rob Undershaft et John Longbones. Ils se tenaient sur le seuil de la porte. Les bruits de voix et le remue-ménage avaient naturellement piqué leur curiosité, et ils s'étaient faufiletés hors de l'atelier pour savoir ce qui arrivait. Il n'était plus possible de leur cacher le retour de Dorabella sans cavalier – du reste Edgar Shapwick les régalaient déjà avec l'histoire, et il ne fallait donc pas espérer la garder

secrète. Même si dame Joan avait pu persuader Edgar de tenir sa langue, les apprentis n'en feraient rien. Leurs parents avaient déjà éveillé leurs craintes et le père de Rob lui avait ordonné de rentrer à la maison si Mark n'avait toujours pas reparu ce jour-là. Il était peu vraisemblable maintenant de le voir arriver sauf si, pour quelque raison, il avait été jeté à bas...

Dame Joan revenait à elle, paupières palpitantes, joues blêmes. Elle se mit à tousser et à crachoter comme l'odeur âcre des plumes qui se consumaient lui montait au nez, et elle balaya d'un geste indigné les gouttes d'eau dont on lui avait aspergé le visage. Pendant quelques instants, elle promena autour d'elle un regard absent, s'efforçant de se rappeler où elle était et ce qui était arrivé. Puis les yeux pâles s'écarquillèrent sous le coup de l'effroi et du choc, à mesure que la mémoire lui revenait.

Elle voulut se lever.

— Il faut que je me rende aux écuries immédiatement, protesta-t-elle faiblement quand Cicely et Lydia l'obligèrent à se rasseoir. Je dois voir le cheval de mes yeux et m'assurer que c'est Dorabella.

— Je vous jure que c'est elle, maîtresse, lui assura Edgar Shapwick avec force. Il est inutile que vous vous déplaciez, vous n'êtes pas en état de le faire. Il faut vous aliter, pour sûr. Ne vous inquiétez pas pour la jument, je m'en occuperai le temps qu'il faudra. Vous me direz quand vous voudrez la récupérer, mais rien ne presse. En attendant, si cela vous tranquillise, l'un de ces garçons peut me raccompagner à Northload Street et voir le cheval. Tous les deux sauraient le reconnaître.

Dame Joan regarda les apprentis.

— Je suppose qu'il ne sert à rien de vous demander de tenir vos langues, vous deux, fit-elle avec amertume. Maintenant vous allez rentrer chez vous avec cette nouvelle toute fraîche et vous pourrez alimenter les commérages.

Mais, à notre grand étonnement, Rob Undershaft et John Longbones, après une nouvelle consultation muette, se révélèrent finalement de fidèles et loyaux alliés.

— Nous resterons aussi longtemps que nous pourrons vous être utiles, maîtresse, déclara Rob qui ajouta, l'air sinistre : On

ne sait jamais, il se peut que vous soyez contente d'avoir deux hommes de plus à la maison.

Cicely, Lydia et dame Joan furent partagées entre un sentiment de reconnaissance et un surcroît d'angoisse à ces propos, mais le premier l'emporta. Dame Joan embrassa les garçons en pleurant, leur disant qu'ils étaient de braves petits, avant d'autoriser sa nièce à l'escorter dans sa chambre.

Je me tournai vers Edgar :

— Connaissez-vous par hasard le nom de cet inconnu qui a ramené la jument ?

— Il me l'a dit, mais je ne l'ai pas bien compris. Gilbert, peut-être ?

Edgar se gratta le crâne.

— Oui, Gilbert quelque chose – mais quoi ? C'est le problème. Vous devriez venir aussi aux écuries. Un de mes palefreniers s'en souvient peut-être.

C'est ainsi que nous partîmes pour Northload Street, lui, Rob et moi, et, pendant que l'apprenti allait regarder la jument, je parlai avec les garçons d'écurie.

— Oh oui, je me rappelle son nom, fit le plus petit des deux, qui avait des taches de rousseur. Gilbert Honeyman, c'est ainsi qu'il s'appelle. Il est apiculteur près de Bristol. En tout cas, c'est ce qu'il nous a dit, et je ne vois pas pourquoi il mentirait.

Le second garçon hocha vigoureusement la tête, et je les remerciai.

— Savez-vous aussi où il se rendait, en ville ? demandai-je.

À ce moment, Rob Undershaft et Edgar Shapwick nous rejoignirent.

— C'est bien Dorabella, confirma le premier, mordillant une peau à l'ongle de son pouce, et, à la voir, elle est restée pas mal de temps sur la lande, ce n'est pas votre avis, maître Shapwick ?

Edgar avait l'air sombre.

— Oui, mon garçon, fit-il d'un ton lourd, elle est fatiguée, a faim et soif et n'a pas été pansée depuis un jour ou deux.

Il posa une main sur mon épaule.

— Elle a été abandonnée il y a un bout de temps, je dirais. En plus elle n'avait ni selle ni bride, de sorte que Mark n'est pas tombé de cheval. Elles pourraient être vraies, après tout, ces

rumeurs qui disent qu'il a connu le même sort que son frère. Quel que soit ce sort, ajouta-t-il précipitamment.

— Savez-vous où je puis trouver ce Gilbert Honeyman ? demandai-je.

— Ah oui, il s'appelait Honeyman... Un apiculteur, ça me revient, maintenant. Il avait des paniers de bât accrochés à sa selle, et il a dit qu'il était à Glastonbury pour affaires.

Les deux palefreniers confirmèrent à voix basse.

— Nous le lui avons déjà dit, fit celui qui avait des taches de rousseur.

Edgar ne releva pas.

— Dans ce cas, où pouvait-il se rendre ? Il n'allait certainement pas de porte en porte : les ruches de l'abbaye fournissent presque tout le miel, ici, et pourtant les frères gardent la meilleure cire pour leurs propres chandelles. Si cet homme est aussi prospère qu'il le paraît, je pense qu'il s'agit d'un maître apiculteur à la tête d'un rucher de belle taille. Donc il est probable qu'il est venu avec de la marchandise pour le fabricant de chandelles. En tout cas à votre place, c'est là que je tenterais ma chance en premier. Martin Toogood, à Fisher's Hill.

Je lui souris.

— Maître Shapwick, je devrais vous engager pour m'aider à résoudre cette énigme. Votre tête marche bien.

L'homme rougit et protesta, mais n'en parut pas moins content et renvoya les palefreniers à leur travail avec une autorité renouvelée.

Je me tournai vers Rob Undershaft.

— Je vais m'entretenir avec ce Gilbert Honeyman, si j'arrive à le trouver. Rentre à la maison et explique à dame Joan ce qui s'est passé et où je m'en suis allé. Je repasserai avant ma visite au frère Hilarion, à l'abbaye. Demande à maîtresse Cicely de sortir pour moi un livre du coffre de maître Peter. Un avec une bonne couverture robuste.

Rob parut perplexe quelques instants puis haussa les épaules, en arrivant à la sage conclusion que, moins il en savait, mieux c'était.

— Inutile de répandre l'histoire de Dorabella pour l'instant, ajoutai-je.

Je jetai un coup d'œil aux palefreniers qui discutaient à voix basse tout en nettoyant l'une des stalles, et je soupirai.

— Elle se saura bien assez vite, Dieu m'est témoin !

— Vous pouvez compter sur John et moi, répondit Rob, bourru, et tout à coup je sus qu'il disait vrai.

Je le suivis des yeux quand il partit, et fis mes adieux à Edgar Shapwick.

— Dites à dame Joan de ne pas s'inquiéter pour la jument, déclara-t-il, je prendrai grand soin d'elle. À propos, votre cob se fait nerveux. Il lui faut de l'exercice.

— Faites-le monter par un de vos garçons, suggérai-je, et comme j'avais compris l'allusion, je lui donnai le montant de la pension journalière de Barnabas en ajoutant : J'aurai peut-être besoin de lui plus tard.

Il hocha la tête et pivota sur les talons, faisant tinter les pièces dans sa poche. Je traversai la cour pour m'en aller, mais, au moment de sortir, j'entendis des pas derrière moi et quelqu'un me tira par la manche. C'était le garçon d'écurie au visage constellé de taches de rousseur. Il tenait quelque chose dans son poing serré.

— Qu'est-ce ?

Il ouvrit précautionneusement ses doigts sales pour découvrir un petit amas de fil de laine brun.

— C'était pris dans la crinière de la jument, expliqua-t-il, je ne pense pas que ce soit important, mais je me suis dit que vous aimeriez le voir. Vous le voulez, ou je le jette ?

Je pris le fil et le tendis sur toute sa longueur : il était de la qualité grossière qu'on file à la maison. De toute évidence, il n'avait pas été arraché à un vêtement porté par Mark Gildersleeve.

Je le mis dans ma besace avec le parchemin, et déclarai au garçon :

— Je le garde, on ne sait jamais, il a peut-être de l'importance. Merci, tu es malin.

Il eut un sourire effronté.

— C'est ce que me dit ma mère. J'ai autre chose à vous raconter que le maître n'a pas dit, je crois : en tout cas, je ne l'ai pas entendu. Il y a de la paille sur la robe de la jument, comme si elle avait été enfermée dans une grange ou une écurie, et aussi des petites taches de... oh, de quelque chose qui colle.

— Qui colle ? m'étonnai-je.

Le garçon hocha la tête tout en faisant mine de s'éloigner.

— Faut que je retourne au travail. Je pensais que ça vous intéresserait, c'est tout.

Je le remerciai de nouveau et quittai, songeusement, Northload Street pour prendre la route de Fisher's Hill, ne sachant pas encore très bien ce que valait cette information.

## CHAPITRE XII

Je n'eus pas à aller jusqu'à l'échoppe du chandelier. Je croisai Gilbert Honeyman en haut de Fisher's Hill. Chevauchant une monture bai foncé, il se dirigeait vers le nord, par Magdalene Street, en direction de la place du marché. Je me doutai que c'était lui à cause des deux gros paniers de bât, visiblement vides, qui se balançaient contre les flancs de l'animal. C'était un homme entre deux âges, grand et fort, avec une épaisse barbe grise et des yeux d'un bleu très sombre. Et il émanait de lui cette indéfinissable impression de prospérité qui avait frappé Edgar Shapwick.

Quand je le hélai par son nom, il tira sur ses rênes, et porta sur moi un regard curieux.

— Je te connais, mon garçon ? demanda-t-il. Si tu veux acheter de la cire, tu n'as pas de chance. Je viens de vendre toute ma marchandise au chandelier, et ne reviendrai pas par ici avant un mois ou deux. Vraisemblablement c'est en octobre que je repasserai à Glastonbury, mais s'il t'en faut une petite quantité, tu pourrais toujours t'adresser à l'abbaye.

— Non, non, lui assurai-je, je ne veux pas de cire. J'aimerais vous parler du cheval que vous avez trouvé errant sur la lande. Si vous pouvez m'accorder un peu de votre temps, bien sûr.

Gilbert Honeyman sauta de selle.

— Il n'y pas grand-chose à en dire, déclara-t-il, mais autant te le raconter devant un gobelet d'hydromel, et non pas en plein soleil, dans cette rue étouffante et poussiéreuse.

Il indiqua, en face du mur ouest de l'enceinte de l'abbaye, une rangée de maisons et une en particulier qui arborait, à côté de sa porte, un bouquet de feuillage sur un piquet.

— On essaie là ? C'est un endroit bien tenu, si mes souvenirs sont exacts. Les gobelets sont proprement récurés, et on change régulièrement les joncs. Mais tu dois le savoir, je suppose ?

Je ne pris pas la peine de le contredire et attendis qu'il ait attaché le cheval à la grille, devant la maison, puis je le suivis à l'intérieur.

Il était trop tôt pour que la taverne soit bondée, mais il s'y trouvait néanmoins un nombre étonnant de clients installés aux tables et sur les bancs. Nous trouvâmes à nous asseoir dans un coin isolé, et maître Honeyman appela le domestique pour commander deux gobelets du meilleur hydromel de la maison.

— Du bon gallois, fit-il d'un ton qui n'admettait pas la réplique, bien parfumé aux herbes et aux épices. Pas de cette cochonnerie qu'on sert aux clients qui n'y connaissent rien : de l'eau dans laquelle on a trempé hâtivement les rayons de miel et qu'on a un peu poivrée. Je ne veux pas de ça, et mon ami non plus ! Et je ne paierai pas pour ça, tu peux le dire à ton maître.

Après s'être soulagé par cette diatribe – c'était visiblement l'un de ses sujets favoris –, le maître apiculteur s'installa confortablement et se tourna vers moi.

— Bon, mon gars, tu sais mon nom. Quel est le tien ?

Je le lui dis, et, parce que c'était un homme qui inspirait confiance, je me laissai aller à lui parler. Le temps que l'hydromel – l'un des meilleurs que j'aie jamais goûtés – nous soit servi, il connaissait à peu près tous les faits se rapportant à Mark et Peter Gildersleeve, ainsi que la nature de mes relations avec eux. Quand enfin je me tus, il tira pensivement sur sa barbe.

— Drôle d'affaire, commenta-t-il, très drôle d'affaire, même ! Bon, tout ce que je peux te dire sur la jument est que je l'ai trouvée tôt ce matin, qui vagabondait sur la lande. Je suis parti de chez moi hier, et j'ai passé la nuit à Priddy. J'ai repris ma route aux premières lueurs de l'aube, et j'ai descendu les Mendip en suivant le Holly Brook, puis j'ai pris la digue qui rejoint la route de Wells. J'avais parcouru près d'un demi-mille, quand j'ai vu ce cheval en liberté et sans cavalier, qui s'arrêtait de temps en temps pour brouter l'herbe. Il était alors trop loin pour que je puisse bien le voir, et je l'ai pris pour un de ces



chevaux errants des landes. Mais un moment après, comme j'approchais de Glastonbury sur le grand chemin, près de l'embranchement pour Godney, je l'ai vu de nouveau, de plus près, cette fois, et j'ai tout de suite compris que c'était une bête de pure race, bien que sa robe ne soit pas soignée. La jument n'avait ni bride ni selle, mais elle est docile, gentille, et elle est venue à moi quand je l'ai appelée. Heureusement, j'avais une longueur de bonne corde avec moi, et je m'en suis servi comme longe. J'avais repéré les écuries de Northload Street lors d'une de mes précédentes visites ici, et j'y ai conduit la bête. Le propriétaire l'a tout de suite reconnue, et j'en fus soulagé car j'ai pu repartir vaquer à mes affaires en toute bonne conscience, sachant que la jument ne risquait rien. Mais je ne me doutais pas qu'elle jouait un rôle dans une histoire aussi bizarre.

— À votre avis, elle était sans cavalier depuis longtemps ?

Gilbert Honeyman avala une longue et satisfaisante lampée d'hydromel avant de répondre :

— Vu son état, je dirais un jour, peut-être un peu plus.

— C'est également l'avis de maître Shapwick, et il exclut que maître Mark ait été jeté à bas, parce que l'animal n'avait plus ni selle ni bride.

Le maître apiculteur mit en doute cette affirmation.

— Il y a beaucoup de gens sans scrupules, hélas. Un cheval en liberté sans personne autour... la tentation pourrait être trop forte, même pour un homme honnête, par ces temps difficiles. Une bonne selle peut se vendre un joli prix, et ni vu ni connu !...

De nouveau, il caressa sa barbe luxuriante.

— Non, je n'écarterais pas cette possibilité : le cavalier de la jument a pu être désarçonné, et maintenant encore, si ça se trouve, il gît quelque part là-bas avec une jambe cassée ou pire.

Il me jeta un bref regard avant d'ajouter :

— Bon, qu'est-ce que j'ai dit pour que tu prennes cet air-là ?

J'eus un sourire triste.

— Vous me posez un dilemme. J'ai le sentiment de n'avoir plus d'autre choix que de renoncer à mes projets pour retourner dans la lande chercher maître Mark, et, en même temps, je suis persuadé que ce sera pour rien.

Gilbert Honeyman fronça les sourcils.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas prévenir le représentant du shérif qui lèvera un *posse*<sup>10</sup> ?

— Non, surtout pas ! Plus longtemps nous réussirons à cacher la disparition de maître Mark, mieux ce sera pour dame Joan et sa nièce. On murmure déjà trop sur Peter Gildersleeve, et ses liens possibles avec la sorcellerie. Si les habitants de Glastonbury devaient avoir la certitude que son frère s'est lui aussi volatilisé, la vie serait encore pire pour les deux femmes. Je vais devoir effectuer les recherches moi-même.

— Ça vaudra le coup si tu retrouves ce Mark... commença maître Honeyman, mais je secouai la tête.

— Je vous l'ai dit, je n'y crois pas. Je vais perdre mon temps.

Le maître apiculteur termina son hydromel, s'essuya la bouche du revers de la main, et continua à fixer l'intérieur de son gobelet vide pendant quelques instants. Puis il le repoussa et se tourna pour me regarder, sa décision prise.

— Laisse-moi partir en quête de cet homme, proposa-t-il. J'ai bouclé mes affaires plus rapidement que prévu. Je pensais rester ici encore au moins un jour, et chez moi on ne m'attend pas avant le début de la semaine prochaine, puisque aujourd'hui, nous sommes vendredi, et que dimanche est jour de repos.

Je le dévisageai avec un espoir soudain, mais il me sembla quand même que je devais protester.

— Je ne puis accepter. Pourquoi vous laisseriez-vous entraîner dans cette histoire ?

Il étendit ses mains puissantes aux ongles mal coupés.

— Et toi ? C'est la même chose. Si j'ai bien compris ton histoire, c'est par hasard que tu as dû t'occuper de ces Gildersleeve. Quand tu as remis la fille saine et sauve à sa tante, ton rôle était terminé. Mais tu es resté, et tu fais de ton mieux pour éclaircir ce mystère. Nous sommes tous sur cette terre pour nous aider les uns les autres, mon garçon. Et, pour être franc, je dois admettre que cette affaire m'intéresse beaucoup. Alors, que réponds-tu ?

---

<sup>10</sup> Petit groupe d'hommes que le shérif rassemblait en cas d'urgence. (N.d.T.)

Se trompant sur le sens de mon hésitation, il poursuivit :

— Si tu as l'impression de ne pas en savoir assez sur moi, je peux facilement y remédier. Je suis, comme mon père avant moi, et son père avant lui, et beaucoup de mes ancêtres, un apiculteur connu et renommé dans le village de Keynsham où j'habite. J'ai cinquante-neuf ans, et suis veuf avec une fille de ton âge, à peu près, c'est-à-dire vingt-trois, peut-être vingt-quatre ans. Je me trompe ? Oui, je le pensais.

Il soupira :

— Rowena est une jeune personne autoritaire, volontaire, aussi différente de sa chère mère qu'il est possible. Dieu seul sait d'où elle tire son caractère.

Il tapa de ses deux mains sur la table et se leva.

— Et maintenant au travail. Dis-moi quelle est la maison de dame Gildersleeve, et j'irai faire mon rapport dès que je rentrerai de ma mission, probablement vers l'heure du souper. Pendant ce temps, mon garçon, vaque à tes affaires, quoi que ce soit que tu aies en tête.

Je le remerciai avec effusion, mais proposai une autre solution.

— Je retourne à la maison maintenant, avant d'aller rendre visite, à l'abbaye, à mon vieil ami et mentor, le frère Hilarion. Si vous voulez m'accompagner, nous expliquerons nos plans à dame Joan et à sa nièce, et leur demanderons si elles sont d'accord, avant que vous preniez la route.

Dame Joan, que Cicely tira d'une somnolence agitée, descendit de sa chambre pour nous donner sa bénédiction. Les deux femmes manifestèrent une grande reconnaissance d'avoir à leur côté un bourgeois si bien établi et respectable, un homme à qui l'âge avait conféré la sagesse dont elles craignaient que je manque. Ce n'était pas très flatteur pour moi. On convainquit maître Honeyman de rester dîner avant d'entreprendre ses recherches, et, pendant le repas que l'on servit dans la cuisine pour économiser les jambes de Lydia, je fus amusé de constater que notre hôtesse avait miraculeusement recouvré son appétit. Au lieu du bouillon qu'elle avait demandé plus tôt à Lydia de lui préparer, dame Joan fit honneur à la carpe au four en sauce

galantine, accompagnée de légumes au beurre, et suivie de fraises cuites dans du vin rouge. Par le plus grand des hasards, ce fut l'un des meilleurs repas de Lydia, et il fit manifestement impression au maître apiculteur.

Ce dernier écouta avec attention les deux femmes quand elles lui racontèrent en détail les circonstances de la disparition de Peter, et, poliment, il s'abstint de laisser entendre que je lui avais déjà narré l'histoire.

Quand le récit fut achevé, il s'adressa à moi, de l'autre côté de la table.

— Jeune homme, quand tu auras éclairci ce mystère, passe me voir en rentrant chez toi, et donne-moi la clé de l'énigme.

— S'il la trouve, rétorqua Cicely, incapable de résister à une raillerie.

— Il s'y emploiera, vous pouvez en être certaine, lui assura mon nouvel ami, mais il me sembla qu'il n'avait pas très confiance en mes capacités de déduction.

« À mon avis, il est plus malin qu'il n'en a l'air, ajouta-t-il.

Ce compliment à double sens sonnait encore à mes oreilles lorsque, après le dîner, je m'en fus prendre le livre que Cicely, à la demande de Rob, avait sorti pour moi. Elle avait bien choisi, faisant preuve d'un bon sens inattendu : c'était un volume qui n'attirerait pas trop l'œil. La reliure était solide, en toile ordinaire de chanvre ou de jute, avec pour toute décoration quelques clous de cuivre. Et elle était pourvue d'attaches dans la même toile, en haut, en bas et au milieu, de sorte que l'on pouvait en tenir les deux côtés bien fermés. Je sortis le parchemin du sac accroché à ma taille, le glissai avec précaution entre deux pages du livre, et nouai les liens.

Je pris congé de dame Joan et de sa nièce avec un mot de remerciement bien senti à cette dernière, et dis au revoir à maître Honeyman, ajoutant que j'espérai le retrouver au souper.

— Certainement, certainement, me dit-il, et si Mark Gildersleeve est quelque part là-bas, je le trouverai.

Je lui serrai le bras en un geste de gratitude muette, mais je savais bien qu'il reviendrait bredouille, pour notre repas de l'après-midi. Ensuite je traversai la route et pénétrai dans l'abbaye par le corps de garde nord, dont le portier, après

m'avoir longuement dévisagé sans aménité, décida qu'il n'y avait pas grand-chose à reprocher à mon aspect physique. Je savais qu'à cette heure de la matinée la réunion du chapitre serait achevée et que les moines vaquaient tous à leurs occupations diverses. Le frère Hilarion serait en train d'instruire les novices et les oblats ; et je n'avais pas oublié de mon expérience passée que, quand il faisait beau, il dispensait souvent son enseignement dans le jardin du cloître, considérant qu'il était bon pour ses élèves d'être en plein air aussi souvent que possible.

Comme toujours il y avait foule dans l'enceinte de l'abbaye, des laïques autant que des religieux, parce que Glastonbury est depuis l'origine l'une des fondations chrétiennes les plus importantes du pays, et presque certainement la plus opulente. (Quel est ce vieil adage, déjà ?... « Si le supérieur de Glastonbury épousait la supérieure de Shaftesbury, ils seraient plus riches que le roi et le pape réunis. ») Des messagers entraient et sortaient du parloir du supérieur. Une charrette remplie de pierres de construction faillit me renverser, et les jurons du voiturier lui firent escorte. Les pèlerins jouaient des coudes pour ne pas se laisser passer devant en entrant dans l'abbaye. Ce déferlement constant d'humanité, qui faisait qu'on ne pouvait jamais être coupé du monde extérieur, fut une autre raison pour moi d'abandonner la vie monastique. N'ayant jamais expérimenté la paix et la tranquillité d'une église de moindre importance, je n'avais pas eu vraiment l'occasion d'être au calme.

Frère Hilarion se trouvait en effet dans le jardin du cloître, ses élèves disposés en demi-cercle autour de lui, sur l'herbe. Le sujet de la classe de ce matin-là – je l'entendais discourir comme j'approchais – était Joseph d'Arimathie et ses liens avec l'abbaye. Comment il était venu en Angleterre après la mise en croix pour fonder la première église chrétienne à Glastonbury. C'était, je m'en souvenais, un sujet cher à l'abbé Selwood, car cette primauté dans le temps hautement revendiquée établissait la supériorité de Glastonbury non seulement sur Cantorbéry, mais aussi sur l'ensemble du monde ecclésiastique. Et elle encourageait aussi un afflux plus important de pèlerins car une

légende liait Joseph au roi Arthur puisqu'il aurait été l'ancêtre de Lancelot et de Galaad.

Comme je traversais la pelouse à pas feutrés pour me placer derrière lui, frère Hilarion en était arrivé au point hautement controversé de la date de l'arrivée de Joseph dans ce qui s'appelait alors la Bretagne : en 31, ou un peu plus tard.

— Au concile de Pise, et de nouveau à celui de Constance, les évêques français demandèrent la préséance sur leurs homologues anglais, parce que, dirent-ils, saint Denis avait évangélisé Paris peu après qu'il eut été converti par saint Paul. Mais, à leur tour, nos évêques demandèrent la préséance sur les Français, avançant que Joseph d'Arimathie était venu dans notre pays tout de suite après la passion de Notre-Seigneur. Et, au concile de Sienne, le grand Richard Fleming, évêque de Lincoln, soutint la revendication anglaise contre les Français, les Castellans et les Écossais réunis. Il y a moins de cinquante ans, au concile de Bâle, nous avons relevé le défi du puissant Alphonso Garcia de Santa Maria, docteur en droit et doyen des églises de Compostelle et de Ségovie...

Il se tut, brusquement conscient que quelqu'un l'observait, et il tourna la tête pour voir de qui il s'agissait. Quand il me reconnut, un sourire creusa son vieux visage plein de bonté, et il m'accueillit en levant une main pour me bénir.

— Te voilà donc.

— J'avais dit que je viendrais.

Je portai mon regard sur les novices.

— Vous n'avez pas le temps de m'accorder un petit moment ?

— Si, si. Le frère Oswald ici présent fait son apprentissage pour prendre ma place quand je serai trop vieux pour faire face aux caprices et à l'enthousiasme de la jeunesse.

Il sourit et indiqua un jeune moine qui se tenait un peu en arrière et, la tête respectueusement penchée, écoutait intensément.

— Frère Oswald, continuez, je vous prie, avec la vie de Joseph, pendant que je m'entretiens avec mon ami. Je crois que vous pourriez maintenant aborder le miracle de la sainte Épine, et la fondation de la première église celte.

Me prenant le bras, il m'attira à l'écart, sous le cloître, et abaissa la voix.

— Alors ? A-t-on des nouvelles de Peter Gildersleeve ? Le bruit court que maître Mark aussi a disparu, et, ce matin, on ajoute que la jument Dorabella a été ramenée sans son cavalier. Est-ce vrai ?

— Hélas oui.

Et aussi brièvement que je pus, car je commençais à me lasser de répéter l'histoire, je lui relatai tout ce que je savais, et ce que j'avais fait. Il m'écouta sans m'interrompre, et, quand je me tus, il soupira, et sa bouche s'affaissa.

— C'est plus grave encore que je ne le redoutais. Le témoignage du jeune berger se révélera le plus accablant, évidemment. Si Peter Gildersleeve ne s'était pas évaporé sous ses yeux, on aurait peut-être pu faire taire les gens grâce à une explication plausible. Les choses étant ce qu'elles sont...

— Frère Hilarion, dis-je sur un ton de reproche, vous ne pouvez pas croire qu'un homme s'évapore, comme vous l'avez dit. Cela signifierait que vous croyez en la sorcellerie.

Il fit un signe de croix et lança un regard furtif autour de lui.

— Mon enfant, chuchota-t-il, tout ce royaume d'Avalon est plein de sorcellerie. En leur temps, de grands sorciers ont vécu ici : Merlin et Gwyn ap Nudd, le seigneur de la chasse sauvage, pour n'en citer que deux. Et Satan œuvre nuit et jour. On ne peut nier que sa présence maligne est constamment parmi nous, même si nous nous accordons à reconnaître que le Christ finira par triompher.

— Et vous croyez sérieusement que Peter Gildersleeve avait partie liée avec le diable ?

Frère Hilarion secoua tristement la tête.

— Mon enfant, je prie en permanence qu'il n'en soit pas ainsi pour le salut de son âme immortelle et celle des membres de sa famille.

Il hésita avant d'ajouter :

— Il y a une chose...

— Quoi ? demandai-je vivement.

Il parut embarrassé.

— C'est peut-être sans importance. Je ne devrais sans doute pas en parler.

— Dites-le quand même, le pressai-je.

Mon vieux maître tripotait la corde à sa taille.

— Dites-moi, répétais-je, ayant désespérément besoin de la moindre bribe d'information dans cette affaire de plus en plus confondante.

Frère Hilarion lança un regard de côté à l'un des novices, un garçon aux cheveux filasse qui n'écoutait pas ce que disait le frère Oswald, et hocha la tête dans sa direction.

— Il y a à peu près un mois, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, Humphrey, là-bas, secondait le père Elwyn de la chapelle Saint-Michel, sur le Tor. Il travaillait dans la boulangerie car il sait à peu près faire le pain, son père étant boulanger...

— Oui, oui, interrompis-je avec impatience.

Un peu froissé, le frère Hilarion reprit :

— Eh bien, il semblerait que pendant cette période – je veux dire, quand Humphrey aidait à Saint-Michel – Peter Gildersleeve ait rendu visite au père Elwyn pour s'entretenir avec lui d'une affaire privée.

— Et alors ?

— Alors, j'ai surpris Humphrey en train d'en parler avec un de ses camarades novices, hier, au cours d'une conversation sur la disparition de maître Peter. Certes, je les ai réprimandés sévèrement d'évoquer un tel sujet alors qu'il y a tant de choses plus graves auxquelles ils devraient occuper leurs esprits...

De nouveau j'intervins, implacable.

— Le jeune Humphrey accordait-il de l'importance à cette visite ? L'a-t-il dit ?

— Non, et je ne lui ai pas posé la question, fit frère Hilarion, choqué. L'aurais-je fait, je l'eusse incité aux commérages. J'ai eu tort de te le répéter, je le crains maintenant, parce que cette visite était certainement tout à fait innocente. En vérité, pourquoi à partir de là échafauder d'autres suppositions ?

— Il n'y a pas de raison, admis-je.

N'empêche que frère Hilarion avait jugé utile de me répéter l'incident. Et il me dit que quelque chose dans la voix du jeune



novice ainsi que son comportement général laissaient penser qu'il y avait peut-être un lien entre la visite de Peter au père Elwyn et sa disparition, quelque temps plus tard. Cependant, je ne poursuivis pas sur le sujet et me contentai de demander :

— Croyez-vous vraiment que Joseph d'Arimathie fonda la première église à Glastonbury ? Pensez-vous réellement qu'il soit jamais venu ici ?

Après un moment de confusion parce que j'avais si brutalement changé de sujet, et après une tentative encore plus brève de prendre un air offusqué devant pareille hérésie, frère Hilarión considéra la question avec autant de sérieux qu'autrefois il écoutait mes doutes et mes interrogations. Il n'était pas homme à se choquer facilement.

— Mon enfant, déclara-t-il enfin, je ne puis te répondre avec la certitude du père supérieur, ou de certains des membres de ma congrégation. Je dirai seulement que s'il existe un lien fort entre une personne ou une histoire et un lieu, comme c'est le cas pour Joseph et Glastonbury, et que ce lien persiste à travers les siècles, transmis de père en fils pendant d'innombrables générations, je pense qu'il y a de bonnes raisons de croire que l'histoire pourrait être vraie – en dépit de l'assertion du doyen de Compostelle et de Ségovie que Joseph était encore emprisonné à Jérusalem en 70. Mais cela reste entre nous, Roger. Je compte sur toi pour ne pas divulguer mes doutes.

Je le rassurai.

— Vous semblez ne pas en avoir beaucoup. Néanmoins, pourquoi Joseph serait-il venu ici, en Bretagne ? L'avait-il vraiment déjà fait avant, afin d'acheter du plomb aux Romains ?

Frère Hilarión sourit.

— Ah, l'histoire de l'Enfant Jésus qui s'est arrêté à Priddy ! Une charmante image, mais à laquelle je n'accorderais pas grand crédit.

Je ne l'embarrassai pas en lui demandant pourquoi, puisque, dans cette région, c'était une histoire aussi ancienne que les autres, mais je le laissai continuer.

— Non, non ! Je crois que c'est Dieu qui a envoyé Joseph ici, comme il envoya Marie-Madeleine en France, c'est du moins ce qu'assurent les habitants du sud de ce pays.

— Et cette légende qui veut qu'il soit l'ancêtre de Lancelot et de Galaad ?

Frère Hilarión haussa les épaules avec un air évasif qui ne voulait dire ni qu'il y croyait ni qu'il n'y croyait pas.

— Nous n'avons pas de preuve que Joseph ait eu des enfants, fut sa réponse.

Il jeta un regard inquiet par-dessus son épaule à ses ouailles, mais, à part le dévoyé Humphrey – et, à ma connaissance, dans tous les groupes il se trouve toujours un Humphrey –, leur conduite ne laissait rien à désirer. Il n'en soupira pas moins, et me dit qu'il devait retourner auprès d'eux.

— Que vas-tu faire, maintenant ? interrogea-t-il.

— Je dois me rendre à Saint-Michel, sur le Tor, pour découvrir, si je le peux, ce que Peter Gildersleeve voulait obtenir du père Elwyn.

Frère Hilarión hocha la tête.

— Eh bien, prions que le bon père soit en mesure d'éclairer un peu cette désolante affaire.

## CHAPITRE XIII

J'étais jeune et aguerri à l'époque et, pourtant, le souffle me manquait lorsque je gravis les derniers pieds avant le sommet du Tor. En bas, je voyais la ville et l'abbaye disposées comme un damier, et les gens, les maisons et les animaux étaient devenus les jouets de quelque enfant géant. La vieille voie romaine, Dod Lane, qui prolongeait Lambcook Street, n'était plus maintenant qu'un fil à peine visible au milieu des fourrés et des buissons serrés, au pied de cette singulière colline abrupte surgissant des landes et des marécages environnants. Jadis, il y avait longtemps, quand l'eau léchait sa base, c'est là qu'on avait transporté Arthur pour qu'il meure...

Ici aussi, du moins à en croire ce qu'on dit, saint Collen était venu vivre en ermite, et s'était battu avec les mauvais esprits. Gwyn ap Nudd, seigneur de la chasse sauvage, qui régnait sur un monde magique sous le Tor, l'avait tenté en lui montrant un grand et magnifique palais où jouaient des musiciens et caracolaient des danseurs. Des tables grinçaient sous le poids de nourritures succulentes et des vins de toutes sortes jaillissaient de fontaines. Mais saint Collen n'en voulut pas, préférant sa cellule d'anachorète et les baies sauvages ramassées dans les haies. Il avait jeté de l'eau bénite au visage de ses persécuteurs qui avaient aussitôt disparu, le laissant en paix pour toujours. Je ne pouvais m'empêcher de m'interroger : aurais-je eu la force de caractère de résister à pareille tentation ? Et la réponse était non. Il est vrai que je n'étais pas un saint (et ne le suis toujours pas) et que Dieu, malgré son éternel espoir en l'humanité, ne l'aurait jamais attendu de moi.

Un vent fort soufflait, de sorte que mes cheveux fouettaient mes joues, et je me souvins que le sommet du Tor passait pour être toujours venté, même les jours de pire chaleur sans un

souffle. Mais il y avait autre chose. Pour la première fois depuis des semaines, le ciel se couvrait, et l'air sentait la pluie. Il se préparait probablement un de ces orages d'été rapides mais accompagnés de pluies torrentielles, et j'espérais que je serais à l'abri quand il finirait par éclater.

La chapelle Saint-Michel et ses dépendances – cuisine, boulangerie et grange – étaient construites au sommet du Tor, sur un petit plateau légèrement pentu. Plus de deux cents ans auparavant, la chapelle d'origine avait été détruite par un tremblement de terre qui avait secoué cette partie du Somerset, et l'église actuelle avait été rebâtie un demi-siècle plus tard sous les auspices de l'abbé Adam de Sodbury. Faite en grès et en calcaire des Mendip, elle possédait des fenêtres à vitraux, un sol recouvert de carreaux dont certains étaient merveilleusement décorés, et un autel portable en marbre de Purbeck – autant d'ornements luxueux comparés avec l'austérité de bien d'autres petites chapelles.

J'entrai par la porte dans le mur d'enceinte et grimpai les marches qui m'amènèrent enfin en haut de la pente. En plein été, l'endroit était habituellement rempli de pèlerins, surtout ceux qui vénéraient l'archange saint Michel, mais, ce jour-là, Dieu sait pourquoi, il n'y avait presque personne. Un novice de l'abbaye, dont c'était le tour de prêter main-forte au père Elwyn, venait de sortir de la boulangerie, les manches de sa robe roulées au-dessus des coudes, et les mains couvertes de farine. Un pèlerin esseulé, un riche marchand à en juger par son aspect, était agenouillé devant l'autel lorsque je jetai un coup d'œil à l'intérieur de la chapelle, mais, pour l'instant, il semblait n'y avoir personne d'autre.

J'allai trouver le novice qui à présent retournait à la cuisine, et lui demandai où je pouvais trouver le père Elwyn. Il me dirigea vers la grange.

Il y faisait sombre, d'autant que le ciel était nuageux, maintenant, et le soleil n'entrait plus par les étroites ouvertures ni par la porte ouverte. On avait accroché une lanterne à un clou dans un mur, et, grâce à son pâle rayonnement, je parvins à distinguer la silhouette du père Elwyn tout au fond du bâtiment. Il vérifiait ses réserves en vue de la saison froide qui approchait.

Je lançai son nom, et il se retourna avec un sursaut.

— Qu'est-ce que c'est ? Qui est-ce ? Que voulez-vous ?

Il vint vers moi : c'était un homme brun, de petite taille, avec un accent qui trahissait ses origines galloises, et il me dévisagea sans aménité plusieurs secondes durant.

— Je me souviens de vous, dit-il enfin. N'étiez-vous pas novice à l'abbaye ?

Je l'admis et ajoutai :

— Je m'appelais alors Stonecarver, mais maintenant on me connaît sous le nom de Roger Chapman.

Il hocha la tête comme s'il se rappelait parfaitement les circonstances de mon départ, et demanda :

— Et que voulez-vous de moi, maître Stonecarver, qu'on appelle aussi Roger Chapman ?

Je décidai d'aller droit au but.

— Je crois comprendre, au dire de frère Hilarion, qu'un mois environ avant sa disparition, Peter Gildersleeve est venu vous voir... Vous savez, j'imagine, que maître Gildersleeve a depuis mystérieusement disparu ?

De nouveau, le père Elwyn hocha la tête, mais, sans gaspiller sa salive, il se contenta de demander :

— Et alors ?

Je tentai ma chance.

— Sa visite, je crois, n'avait rien à voir avec son bien-être spirituel.

— Vous croyez comprendre ! Vous croyez ! s'exclama le père Elwyn avec irritation. J'espère que frère Hilarion ne devient pas bavard, sur ses vieux jours ! Comment sait-il tout cela ?

— Il a entendu un des novices – un certain Humphrey, qui à une époque vous aidait à la boulangerie, ici – en parler à un autre.

Le père Elwyn eut un rire bref.

— Un fauteur de troubles, ce garçon ! Dès notre première rencontre, je l'avais jugé ainsi.

— Néanmoins, poursuivis-je, vous ne niez pas que Peter Gildersleeve vous ait rendu visite ?

— Non, je ne le nie pas.

— Était-ce pour une affaire profane ?

Manifestement, le prêtre était davantage irrité d'instant en instant.

— Cela ne regarde ni vous ni personne honnis maître Gildersleeve et moi-même. À présent, j'ai à faire. Je vous souhaite une bonne journée.

Il m'aurait tourné les talons, mais je le saisis par le bras.

— Écoutez, mon père ! Je sais peut-être la raison de sa visite. Était-elle en rapport avec ceci ?

Tout en parlant, j'avais tiré le livre de sous mon bras et commencé à en dénouer les liens ; ensuite, avec mille précautions, j'en sortis le parchemin plié.

À sa vue, le père Elwyn recula précipitamment, et ébaucha un signe de croix.

— Comment êtes-vous entré en possession de ceci ? demanda-t-il.

Je me lançai de nouveau dans mon histoire. Le prêtre écouta sans m'interrompre jusqu'à ce que j'en aie terminé, et me pressa alors d'abandonner l'affaire.

— Depuis que j'ai appris la mystérieuse disparition de maître Gildersleeve, je suis certain que le parchemin que vous avez là n'y est pas étranger. Que Dieu me pardonne ! J'aurais dû lui dire de le brûler sur-le-champ, car il en émanait l'odeur du mal.

— Comprenez-vous le sens de ces étranges symboles ? demandai-je avec espoir.

Le père Elwyn secoua la tête.

— Non, mais j'ai adressé Peter Gildersleeve à quelqu'un dont je pensais qu'il pourrait peut-être les lui expliquer.

D'excitation, mon cœur fit un bond.

— Qui ?

— Pensez-vous vraiment que je vais vous le dire de sorte que vous aussi puissiez vous précipiter tête baissée dans le piège ? Ne soyez pas sot, mon fils.

Je replaçai le précieux parchemin entre les pages du livre, tout en l'implorant.

— Il faut me le dire, mon père. Comment puis-je découvrir ce qui est arrivé à Peter Gildersleeve si je ne connais pas toute l'histoire ?

Le prêtre se signa de nouveau.

— Vous ne trouverez pas, dit-il à voix basse, pris de peur. Les démons ont emporté maître Gildersleeve. Sinon, comment se serait-il volatilisé ?

— N'avez-vous pas pensé qu'il pourrait y avoir une explication plausible à sa disparition, mon père ?

— Comment serait-ce possible ? demanda brutalement le prêtre. Un berger l'a vu de ses propres yeux, et, l'instant d'après, il s'était complètement évanoui.

Ainsi mis au défi, il fallut que je réfléchisse vite. Je balbutiai :

— Le... le berger ment peut-être. Y avez-vous songé ?

Mais le religieux voyait à mon expression que je n'y croyais pas, et il réfuta mon argument avec mépris.

— Quel enfant inventerait pareil mensonge à propos d'un homme qu'il connaît à peine et qui n'est rien pour lui ? Dans quel but ? En outre, si c'était le cas, où est Peter Gildersleeve ? Et pourquoi a-t-il abandonné son cheval ?

Je soupirai. Impossible de répondre à ces questions, l'affaire était bien mieux connue que je ne l'avais imaginé. L'histoire n'était peut-être pas arrivée jusqu'à Beckery, mais, en ville et dans l'enclave de l'abbaye, ainsi qu'ici, semblait-il, sur le Tor, on la connaissait assez en détail. Je dus donc me rabattre sur mon pouvoir de persuasion.

— Néanmoins, mon père, je ne suis toujours pas convaincu que Peter Gildersleeve a été ensorcelé ou qu'il est tombé entre les pattes du Vieux Griffu. Mais, même si je devais me tromper, je dois faire confiance à Dieu et compter sur Lui pour qu'il me garde du mal. J'ai proposé à dame Joan de tenter de découvrir ce qui est arrivé à son fils – j'avais failli dire ses fils, et me repris de justesse, car, apparemment, la rumeur selon laquelle Mark avait connu la même destinée que son frère n'était pas encore arrivée jusque-là –, et j'ai l'intention d'y parvenir. En conséquence, de nouveau, je vous demande instamment de me dire où vous avez envoyé maître Gildersleeve, et à qui vous l'avez adressé.

Le père Elwyn hésita. Des expressions différentes se succédèrent sur son visage, ombres du conflit qui l'agitait intérieurement. Et il finit par déclarer :

— Eh bien, d'accord. Mais s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux, il ne faudra pas m'en tenir coupable, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Je le lui garantis de la manière la plus solennelle, et me trouvai alors dans la singulière position de lui offrir de l'absoudre, et non pas l'inverse.

— Bien, admit-il alors, à contrecœur.

Un éclair illumina un instant les fenêtres de la grange, suivi par un faible grondement de tonnerre, distant encore de quelques milles, mais menaçant, néanmoins. Cela suffit à faire sursauter le prêtre dont les yeux se révulsèrent comme ceux d'un cheval effrayé, et je crus un moment qu'il allait changer d'avis, et ne pas me donner l'information promise ; ces signes du ciel étaient déconcertants. Mais, après une nouvelle lutte intérieure, il s'arma de courage pour me confier ce que je voulais savoir.

— En voyant ce papier, l'idée m'est venue que le message utilisait l'ancien alphabet – le bethluisnion, comme nous disons, nous autres Gallois – des Celtes. On s'en servait souvent pour des inscriptions gravées sur des pierres, et on en voit encore beaucoup de nos jours, au pays de Galles.

— Se peut-il que cet alphabet ait été connu en Irlande ? demandai-je.

Je fus gratifié en réponse d'un regard plein de mépris.

— Évidemment ! Les Irlandais aussi sont des Celtes ! Mais, comme vous pouvez vous en rendre compte, c'était une méthode peu pratique et qui prenait beaucoup de temps s'il fallait écrire davantage qu'un mot ou deux, et on a cessé de l'utiliser il y a de nombreux siècles. Pourtant, je pensais qu'il n'était pas impossible qu'on la connaisse encore et qu'on s'en serve dans les régions de mon pays les plus sauvages et les plus reculées, que vous autres Saxons, et vos suzerains normands, n'avez jamais réussi à pénétrer.

Comme le père Elwyn s'arrêtait, en proie à de nouveaux doutes, je le pressai :

— Et alors ?

Il soupira.



— Alors, j'ai envoyé maître Gildersleeve à l'hôpital pour vieilles gens de Magdalene Street, et je lui ai dit d'y demander Blethyn Goode.

Je répétais le nom pour le mémoriser soigneusement.

— Blethyn Goode.

— C'est ça. Il s'agit d'un de mes compatriotes, mais personne ne sait son âge : certains assurent qu'il a cent ans, d'autres qu'il est bien plus âgé encore. Lui affirme qu'il avait déjà plus de quatre-vingts ans à son arrivée à Glastonbury, mais nul ne sait quand c'était. D'après ce qu'il dit, il est né quelque part dans les Black Mountains, mais il ignore où exactement. Il pense qu'il s'est enfui de chez lui quand il était gamin, mais il reste très vague, peut-être à dessein, sur les années qui ont suivi, avant qu'il ne finisse par s'établir ici. Une chose est sûre, cependant : c'est un homme remarquable. Il sait lire et écrire, connaît bien de nombreux sujets, et semble pratiquement insensible aux effets débilissants de la vieillesse. Oh, il souffre des articulations, et a des problèmes de respiration en hiver, mais il voit et entend comme quelqu'un de beaucoup plus jeune. Il se sert de lunettes, c'est vrai, et est un peu dur d'une oreille, sinon, il se porte comme moi.

— Et Peter Gildersleeve est allé le voir ?

— Cela, je ne suis pas en mesure de le certifier. Il a manifesté son intention de le faire, donc je puis seulement supposer qu'il l'a fait. Je n'ai pas vu Blethyn Goode depuis de nombreux mois. Son prêtre paroissial est celui de Saint-Jean, et je ne vais à l'hôpital que si le père Jerome est malade.

— Vous pensez que maître Goode a été capable de traduire le message du parchemin ?

— J'ai bien peur que oui.

Le père Elwyn frissonna.

— C'était seulement il y a un mois à peu près, et, vendredi dernier, maître Gildersleeve a disparu.

Il marqua un long silence avant d'ajouter :

— Vous avez l'intention d'aller voir Blethyn ?

— Oui. Désirez-vous que je vous communique ce qu'il dira ?

Le prêtre secoua énergiquement la tête.

— Je ne veux pas être mêlé à cette affaire plus qu'il n'est nécessaire. À présent, laissez-moi, j'ai du travail. Je vous ai dit tout ce que je pouvais.

J'étais à mi-pente du Tor quand il se mit à pleuvoir après un nouvel éclair et un coup de tonnerre presque au-dessus de moi.

Pendant que je me trouvais dans la grange, les nuages venus de l'ouest avaient continué à s'amonceler, avec, en leur centre, une vilaine coulée sulfureuse. Loin à ma gauche, le soleil apparaissait encore par instants comme du feu sous un manteau de fumée, et la lumière était d'un jaune orangé lugubre. Les premières gouttes isolées étaient grosses comme des grêlons, de même que celles qui suivirent quand, sans tarder, la violence de la pluie augmenta. Bientôt l'herbe se trouva aplatie sous leur poids. Je bataillai pour poursuivre mon chemin au milieu de rubans d'eau grise qui irriguaient le sol desséché en un lavis de minuscule rigoles, provoquant dans mon sillage des chutes de terre et de pierre. Le monde disparaissait dans une averse torrentielle.

Mon haut-de-chausses me collait aux jambes, et mes pieds pataugeaient à l'intérieur de mes bottes. Pourtant, je n'avais pas encore atteint l'extrémité de Dod Lane que l'orage passait déjà. Les nuages commençaient à laisser la place à d'imperceptibles zébrures de corail. Le temps que j'arrive à la place du marché, le soleil était de nouveau haut dans le ciel, et mes vêtements fumaient dans la chaleur. Deux apprentis en course pour leurs maîtres se moquèrent de moi parce que j'étais crotté, et je dus calotter le plus effronté des deux.

J'avais réussi à garder au sec le livre et son précieux contenu en le glissant à l'intérieur de mon pourpoint. Je le sortis avec précaution pour m'assurer qu'il n'avait pas souffert. Mais nulle pluie, même diluvienne, ne pouvait traverser le cuir du vêtement ainsi que sa doublure écarlate, et l'épaisse et grossière étoffe de la couverture du livre était intacte.

Après avoir suivi Magdalene Street sur les deux tiers de sa longueur, presque en face du moulin de l'abbaye, je trouvai l'hôpital Sainte-Marie-Madeleine, un asile construit quelque deux cent cinquante ans plus tôt, qui abritait onze nécessiteux

très âgés et un maître. Il se composait (et sans doute en est-il toujours ainsi) d'une longue salle avec douze alcôves, six de chaque côté – une par pensionnaire, et une pour le maître –, ainsi que d'une chapelle dédiée à sa sainte patronne.

Trois vieillards inspectaient l'un des bancs de pierre installés contre un mur extérieur. Visiblement, ils discutaient du point de savoir si oui ou non il avait suffisamment séché pour qu'ils s'y assoient. Un doigt maigre, aussi cassant et noueux qu'une brindille de bois, effleurait avec prudence la surface rugueuse, puis son propriétaire secoua tristement la tête.

— Pas encore, les amis, dit-il d'une voix rauque, mais peut-être d'ici une demi-heure.

La frustration s'afficha sur le vieux visage des deux autres : ici au moins, par le porche, ils pouvaient entrevoir un peu de l'activité trépidante de la rue qui leur donnait l'impression d'appartenir encore au monde extérieur. L'un d'eux m'aperçut et un sourire édenté creusa ses traits burinés.

— Il y a un visiteur, annonça-t-il à ses compagnons.

Tous trois me tombèrent dessus comme des loups affamés sur leur proie, me saisissant par le bras ou l'épaule en même temps qu'ils me demandaient qui je venais voir.

— Blethyn Goode, leur répondis-je, et aussitôt leurs visages se refermèrent sous le coup de la déception.

— Vous êtes la deuxième personne qui vient pour lui en trois mois, grommela celui qui n'avait plus de dents. Pourquoi est-il privilégié ?

Ses amis branlèrent du chef, visiblement mécontents de la popularité dont jouissait leur compagnon, quand eux en manquaient tant.

— Tu peux me parler un moment, dit celui aux doigts noueux, son regard aigu comme celui d'un oiseau me détaillant par le menu. Qu'est-ce que tu tiens là ?

— C'est un livre, annonça le troisième d'un ton funeste. Ce n'est pas pour nous qui ne savons pas lire. Tu ne pouvais pas nous apporter à manger ? On n'en a jamais assez ici.

Les deux autres hochèrent la tête, leur ressentiment croissant comme ils commençaient à se dire qu'ils étaient maltraités.

— Je suis désolé, répondis-je, je n’y ai pas pensé. Je... je vous apporterai de la nourriture la prochaine fois, je vous le promets. Maintenant, il faut que je voie Blethyn Goode. Savez-vous où je vais le trouver ?

Mes excuses les ayant un peu amadoués, l’édenté indiqua la porte derrière lui.

— Dedans, postillonna-t-il. Il est sûrement dans son alcôve. Tourne à gauche et c’est celle tout au bout, de l’autre côté de la salle.

Je les remerciai tous les trois avec une courtoisie exagérée, et les laissai inspecter une nouvelle fois le banc, avec le vain espoir qu’il était maintenant assez sec pour qu’ils s’y installent.

Je me rappelais être venu à l’hôpital deux fois, du temps où j’étais novice, avec le frère infirmier qui soignait les malades, et je me dis que Blethyn Goode ainsi que les vieillards que je venais de rencontrer y étaient probablement déjà, à l’époque. Mais c’était il y avait longtemps, et les patients ne m’intéressaient pas plus que je ne les avais intéressés. J’avais dû représenter une mise à l’épreuve navrante pour tous les religieux, et certainement ils avaient été soulagés de me voir partir sans avoir prononcé mes vœux définitifs.

La longue salle avec les étroites alcôves en pierre de chaque côté était à peu près comme dans mon souvenir, et je me dirigeai vers celle qui se trouvait tout au fond à gauche, puis jetai un coup d’œil à l’intérieur. Elle ne contenait qu’un lit en bois avec, au pied, une unique couverture de laine grise bien pliée, un tabouret, une étagère au-dessus du lit où se trouvaient une bougie dans son support ainsi qu’une boîte d’amadou, et un petit coffre en bois contenant sans doute des effets personnels.

Le vieillard qui lisait assis au bord du lit leva les yeux pour me regarder avec indifférence un instant par-dessus ses lunettes, puis détourna son regard.

— Blethyn Goode ? hasardai-je, pénétrant dans l’alcôve.

— Qui le demande ? Qui vous a invité à entrer ?

Telle fut la réponse glaçante sans que l’homme ne lève les yeux de son livre.

— Je m’appelle Roger Chapman. C’est le père Elwyn qui m’envoie.

Cette information, elle, suscita un genre de réponse. Blethyn Goode leva la tête et porta sur moi un regard farouche.

— Il n'arrête pas de m'adresser des gens. S'il pouvait s'en abstenir !

— Je... je suis désolé, balbutiai-je, mais...

Ma voix se brisa quand je m'aperçus qu'il ne m'écoutait plus. Cependant, hésiter ne m'avancerait à rien, aussi je m'assis à côté de lui, dénouai les liens du livre et en sortis une fois encore le parchemin logé entre ses feuillets.

Maintenant que je voyais Blethyn de près, je me rendais compte qu'il était extrêmement vieux, avec la peau tendue à craquer sur les os de son visage, et couverte des taches brunes qui viennent avec l'âge. Parce qu'il faisait chaud il s'était débarrassé du capuchon de toile qu'il portait normalement à l'intérieur, dénudant un crâne étroit avec, accrochées en son sommet, quelques petites mèches obstinées de cheveux blancs et fins comme du duvet. Les yeux marron étaient délavés, chassieux, mais le regard de l'homme, à l'instar de son esprit, était acéré comme un rasoir.

— Allez-vous-en, m'ordonna-t-il sans tourner la tête, mais, comme je ne faisais pas cas de son injonction et demeurais assis, il referma son livre d'un mouvement sec avec un soupir irrité, et me regarda.

Aussitôt ses yeux tombèrent sur le parchemin.

— Que faites-vous avec ceci ? demanda-t-il. C'est la propriété de maître Gildersleeve. Il ne peut pas y en avoir deux.

— Peter Gildersleeve est donc venu vous voir ?

— Bien sûr !... Vous êtes capable de le deviner tout seul. Sinon, je ne connaîtrais pas ce morceau de papier, non ? C'est le père Elwyn qui m'a envoyé maître Gildersleeve.

— Vous savez qu'il a disparu ?

— Un murmure a filtré à travers notre isolement, oui. Sans doute est-il parti avec une femme, un jeune et beau garçon comme lui...

— Je ne le pense pas. Il a disparu brusquement et très mystérieusement, presque en un clin d'œil.

Je tapotai le parchemin.

— Le père Elwyn pense que c'est à cause de lui. Il croit qu'il contient une formule pour lancer un sort ou une incantation qui a fait surgir le diable.

Blethyn Goode me dévisagea plusieurs instants avant d'éclater d'un rire presque bestial.

— L'homme est un imbécile ! gronda-t-il, riant toujours. Je n'aime pas dire ça d'un compatriote, mais c'est un idiot ! Vous pouvez le lui répéter si vous voulez. J'ai traduit ce parchemin. Je sais ce qu'il contient.

— Je préférerais que vous me le disiez, répondis-je. Vous en souvenez-vous, après si longtemps ?

De nouveau, l'homme se mit à rire.

— Je n'ai rien à me rappeler, je l'ai écrit pour maître Gildersleeve, et je m'en suis fait une copie. Elle est là, dans ce coffre.

## CHAPITRE XIV

Blethyn ôta de son cou un lien de cuir auquel était suspendue une clé, et, d'un mouvement de tête, indiqua de nouveau le coffre.

— Ouvrez-le, ordonna-t-il.

J'obéis. À l'intérieur, je trouvai une cape de laine soigneusement pliée, une paire de bottes pour l'hiver, une chemise de rechange et une bonne douzaine de livres, entassés pêle-mêle. Il y avait aussi plusieurs feuilles de parchemin vierges, un encrier en corne ainsi qu'une plume, et une seconde paire de lunettes cerclées d'os, sans doute au cas où Blethyn égarerait la première. Ne voyant rien d'autre, je lui en fis la remarque.

— Servez-vous de vos yeux, mon garçon ! fit la voix irascible derrière moi. Le papier y est. Cherchez encore.

Je le fis, et finalement, entre les plis de la cape, je découvris une feuille couverte d'écriture minuscule. Je la lui montrai.

— C'est ça, admit Blethyn, je vous avais dit qu'il y était. Refermez le coffre et rendez-moi la clé. Certains des pensionnaires ici montrent plus de curiosité qu'il n'est salutaire pour eux. On ne peut rien laisser ouvert, et attention que les choses ne traînent pas, si vous voulez les garder pour vous.

Quand j'eus fait ce qu'il me demandait, je me rassis à côté de lui sur le lit et dépliai le parchemin.

Il me lança un regard aigu.

— Vous savez lire ?

— J'ai été novice à l'abbaye. Les frères m'ont appris les lettres.

— Dans ce cas, déclara-t-il, laissez-moi continuer mon livre en paix et emportez ce papier avec vous. Vous pouvez le garder, si vous voulez. Je sais ce qu'il contient, je n'en veux plus.

— Je préfère en faire une première lecture en votre présence, dis-je sur un petit ton d'excuse. Je peux avoir des questions à vous poser, des points sur lesquels je serais content d'avoir votre opinion.

Blethyn grogna, faisant comme si cela l'ennuyait, mais, secrètement, il était flatté, je m'en rendais compte.

— Faites comme bon vous semble ! aboya-t-il, rentrant le cou dans les épaules.

Je m'installai plus commodément en me hissant carrément sur le lit, de sorte que j'étais adossé au mur, mes grandes jambes allongées devant moi ; sur quoi, mon hôte peu complaisant abandonna le lit de fort mauvaise humeur pour le tabouret, faisant observer qu'il avait l'impression qu'un second tremblement de terre avait frappé cette partie du Somerset. Je me contentai de rire et orientai le papier jusqu'à ce qu'il soit éclairé par la lumière entrant dans l'alcôve.

Nous devions être au milieu de l'après-midi, maintenant, mais les nuages avaient disparu et le soleil était revenu de sorte qu'il n'était pas trop difficile d'y voir, même sans bougie. Mes vêtements avaient suffisamment séché pour être de nouveau confortables, et j'avais le sentiment qu'un pan au moins du mystère était sur le point de s'éclaircir.

Je commençai à lire.

« En cette cinq centième année après la naissance de Christ, moi, frère Begninus, du monastère d'Ynys Afalon, ou Ynys Witrin comme l'on dit quelquefois, me suis vu confier par mes supérieurs la sauvegarde du bien le plus précieux de cette abbaye, avant que les tribus germaniques venant de l'autre côté de la mer du Nord ne nous aient conquis à jamais.

Il y a cinq jours, nous avons appris ici que les peuples de la Hache avançaient vers nous, venant à la fois de l'est et du sud, et beaucoup de gens ont déjà fui vers le nord, de l'autre côté de la grande rivière et dans les montagnes au-delà. Certains de nos frères sont partis aussi, ou le feront bientôt. Demain, frère Perceval et frère Geraldus entameront le long et périlleux voyage de retour dans leur Irlande natale. Ils emporteront ce parchemin au cas où ils reviendraient un jour à Ynys Afalon, et



que je ne sois pas en vie pour les accueillir. Car qui peut prédire le destin de ceux d'entre nous qui resteront aux mains des conquérants païens ?

En conséquence, chers frères en Dieu, je vous dis, comme je l'ai dit au père abbé, que la Sublime Relique, qu'apporta ici celui qui vint d'au-delà des eaux, est cachée au même endroit que voilà deux ans, quand nous pensions que les peuples de la Hache étaient presque chez nous : j'entends qu'elle est dans les collines, là où la terre forme des trous, sur l'autel au bord de la rivière de Charon.

Que Dieu soit avec vous deux, chers frères, et qu'il vous garde et vous protège jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans ce monde ou dans l'autre. »

Je levai la tête pour regarder Blethyn Goode.

— C'est tout ? demandai-je. Cela paraît si peu...

Il porta sur moi un air indigné.

— Pourquoi vous tromperais-je, je vous prie ? Vous êtes aussi ombrageux que maître Gildersleeve, aussi je vais vous dire ce que je lui ai dit. Le bethluisnion est une manière d'écrire difficile et qui demande beaucoup d'espace. Ce que vous lisez sur ce papier est exactement ce qui est écrit sur le parchemin que vous conservez entre les feuilles de ce livre.

Le père Elwyn avait dit à peu près la même chose, aussi je n'eus pas d'autre choix que de me contenter de cette explication. Au bout d'un moment, je demandai :

— À votre avis, qu'est-ce que cela signifie ?

Blethyn s'était remis à lire, mais à ma question il referma rageusement son livre et me jeta un regard furibond par-dessus ses lunettes.

— N'est-ce pas évident, même pour votre pauvre cervelle ? Allons, vous pouvez le comprendre tout seul.

Je pinçai les lèvres pensivement.

— En l'an 500, un des religieux de l'église celte primitive qui se trouvait ici fut chargé par son supérieur de cacher leur relique la plus précieuse avant l'invasion des Saxons. Il le fit à un endroit où, semble-t-il, la relique avait été dissimulée une fois déjà. Il expliqua à son supérieur ce qu'il avait fait, et pour

plus de sûreté, le consigna par écrit pour deux religieux qui repartaient en Irlande le lendemain, ne sachant pas ce qu'il adviendrait de la congrégation quand elle tomberait aux mains des envahisseurs.

— Sage précaution de la part de ce moine, interrompit Blethyn, sarcastique. J'imagine qu'à l'époque, on ne pouvait pas faire davantage confiance aux adorateurs de Thor et de Wodan qu'on ne le peut aujourd'hui.

Ignorant cette remarque puérile, j'enchaînai :

— C'est ainsi que le parchemin original fut ramené ici par Gerald Clonmel, un Irlandais qui se rendait à Cantorbéry, et raconta au père Boniface que, d'après la tradition familiale, il avait été apporté en Irlande par un de ses ancêtres. Ce qui implique que ce Gerald Clonmel était le descendant soit du frère Geraldus, soit...

Je consultai la traduction.

— ... soit du frère Perceval. Dans certaines congrégations celtes, je crois, les religieux étaient autorisés à se marier.

— Et, comme de nos jours, beaucoup d'entre eux avaient des enfants hors des liens du mariage, fit Blethyn d'un ton haineux. Vous le croyez, vous, quand on raconte que les hommes et les femmes qui mènent une sainte vie n'ont jamais de bâtards ? La vie dans nos monastères et dans nos couvents a toujours été une honte. Si les moines et les religieuses ne se reprennent pas, il arrivera des choses terribles. La terre s'ouvrira et le diable et ses cohortes les engloutiront.

— Allons, protestai-je doucement, vous ne pouvez pas condamner l'Église tout entière parce que certaines de ses institutions ont tendance à se relâcher !

Blethyn retroussa les lèvres.

— L'Église est trop grasse, trop cupide, trop paresseuse, trop riche ! Un jour — peut-être ne serez-vous plus de ce monde, et moi certainement pas —, quelqu'un convoitera toute cette richesse, et en voudra sa part.

Je me mis à rire, et, comme il convenait, coupai court à cette discussion pour revenir au sujet qui me préoccupait.

— À votre avis, quelle était cette précieuse relique ?

— Comment le saurais-je ? fut la réponse exaspérée que j'obtins. Il est impossible de le deviner tant il existe de reliques en ce monde. Des ossements de saints, des ceintures de la Vierge, des morceaux de la vraie Croix et de la couronne d'épines. Toutes les églises d'Europe, grandes ou petites, s'enorgueillissent de leurs reliques.

— Pourtant les moines jugèrent la leur assez importante pour prendre des précautions spéciales afin qu'elle ne tombe pas entre les mains des Saxons qui arrivaient.

Blethyn agita une main noueuse.

— Des ongles d'orteils divins, mon garçon ! L'église qui se trouvait ici jadis était loin d'être aussi riche que l'abbaye d'aujourd'hui. Quelle qu'ait été cette relique, c'était probablement la seule et unique que les religieux possédaient, et il fallait la mettre à l'abri, surtout si le pays était sur le point d'être envahi par les païens.

Son argument ne me convainquit pas entièrement mais le bon sens me disait que, vraisemblablement, Blethyn voyait juste. Pour l'instant, en tout cas, je n'insistai pas et posai ma question suivante :

— Où donc fut cachée cette relique ?

Et tapotant sur la traduction, je citai :

— « Dans les collines, là où la terre forme des trous, sur l'autel au bord de la rivière de Charon. » Où cela peut-il se trouver ?

Haussant les épaules, Blethyn entreprit de serrer avec son ongle le rivet de fer de ses lunettes.

— Au nom du ciel, comment le saurais-je ? Cela peut être n'importe où.

Je le corrigeai.

— Non, pas n'importe où. Il faut que cela soit à proximité de l'abbaye.

— Vous me prenez pour un idiot ? aboya-t-il. Bien sûr, c'est à proximité de l'abbaye. Mais à proximité à pied ou à cheval ? Dans les deux cas, mais surtout dans le second, cela couvre un terrain considérable. Nord, sud, est, ouest...

Il n'alla pas plus loin, haussant les épaules.

Je comprenais ce qu'il voulait dire.

— Connaissez-vous par ici un canal ou un ruisseau ou une voie navigable connue sous le nom de rivière de Charon ?

— Des ongles d'orteils divins, mon garçon ! s'exclama encore Blethyn. Quel intérêt cela peut-il représenter pour nous aujourd'hui ? Cette affaire date de presque mille ans. Ce qui a été caché, quelle qu'en soit la nature, n'y est plus, après tout ce temps. Et encore cela suppose que la relique ait été laissée là où ce frère Begninus la dissimula. On peut parier qu'elle fut récupérée peu après et réinstallée à sa place dans l'abbaye. L'an 500 fut l'année où Arthur vainquit les Saxons à la bataille du Mont-Banon, arrêtant ainsi leur avancée depuis l'est. Oh, ce ne fut qu'un arrêt momentané, je l'admets, mais nul ne le savait à l'époque.

— Les Saxons venaient aussi du Sud, rappelai-je à Blethyn, et cela ne lui plut pas.

— Bien, bien, répliqua-t-il avec humeur, peut-être la relique fut-elle bien laissée là où on l'avait cachée. Nous ne le saurons jamais, et quelle différence ? Je viens de vous le dire, elle n'y est plus à attendre qu'on la trouve. Sans parler du reste, le paysage a changé en mille ans. Et puis il est fait mention d'un autel, ce qui me fait penser à une église ou peut-être une chapelle, ou un sanctuaire en bordure de route. Cela, vous ne le trouverez pas plus. Vos ancêtres ne furent pas les seuls envahisseurs de cette île. Après eux, nous avons eu les Normands, et des incursions occasionnelles des Danois. Peu d'entre eux cependant sont venus par ici. Grâce au roi Alfred, ajouta-t-il de mauvaise grâce, préférant ne pas dire du bien de quelqu'un de ma race.

— Mais... attaquai-je pour me reprendre tout de suite.

Inutile de discuter davantage avec Blethyn qui, de toute façon, avait ostensiblement rouvert son livre, et repris sa lecture.

Le sujet le fatiguait, et il me signifiait clairement qu'il était temps que je m'en aille.

Je glissai du lit et me dressai de toute ma taille, le haut de mon crâne effleurant le plafond bas de l'alcôve. Je montrai la traduction.

— Vous avez dit que je pouvais la garder. Vous le pensiez ?

— Je ne dis jamais rien que je ne pense pas. Oui, gardez-la si vous voulez, et montrez-la à cet idiot de père Elwyn, à Saint-Michel sur le Tor. Prouvez-lui que ce parchemin n'a rien à voir avec de la sorcellerie, et qu'il n'a pas pu causer la disparition de Peter Gildersleeve. Mais ce que vous en tirerez, je n'en ai aucune idée. Je vous le répète, vous ne trouveriez plus maintenant de relique cachée, même si vous saviez où chercher.

J'étais enclin à le croire. Néanmoins, j'étais sûr sans l'ombre d'un doute que Peter Gildersleeve avait cru être tombé par hasard sur un secret recelé dans le parchemin. Sinon, pourquoi aurait-il dit à Maud Jarrold que, « s'il l'avait bien interprété, le document était inestimable » ? C'était là quelque chose qu'il faudrait que j'essaie de comprendre. En attendant, le mieux était de rentrer à la maison rassurer dame Joan et Cicely en leur disant que la sorcellerie n'avait rien à voir avec la disparition de Peter. Peut-être en concevraient-elles un peu de tranquillité d'esprit, enfin.

Mais cela ne résolvait pas le problème de ce qu'il était advenu des deux frères. Quand Mark s'était rendu à Beckery deux jours auparavant, il venait de découvrir le parchemin dans le compartiment secret, et espérait que le père Boniface pourrait l'éclairer sur sa signification. Comme il n'en avait rien été, il était parti quelque part, mais où ? Et dans quel but ? Le seul indice était qu'on avait trouvé Dorabella errant à l'autre bout de la lande...

Brusquement, le souvenir de Gilbert Honeyman me revint, et je me demandai si, d'aventure, il avait trouvé Mark gisant là-bas, blessé à la jambe ou à la cheville, voire avec le crâne fracassé. Il m'apparut alors plus impératif encore de rentrer à la maison, et je fis des adieux plutôt rapides à Blethyn Goode. Il se contenta de grogner en guise de réponse, et quitta le tabouret pour reprendre sa place sur le lit sans lever les yeux. Et les trois vieillards maintenant bien installés sur le banc ne me manifestèrent pas davantage d'intérêt. Ils ne répondirent même pas quand je leur dis adieu, et continuèrent à caqueter en ricanant. Je sortis sous le porche et repris Magdalene Street en direction du nord.

Comme je l'avais prévu, Gilbert Honeyman était rentré bredouille.

Le maître apiculteur avait refait sa route du matin, empruntant la chaussée surélevée menant à Wells, puis il avait pris le sentier jusqu'au Holly Brook où il avait attaqué ses recherches.

— De là, je suis allé aussi loin que possible dans toutes les directions, mais, hélas, sans résultat. Je n'ai trouvé personne gisant blessé. Mais je vous assure bien, dame Joan, que j'aurais recommencé à chercher partout n'eussent été ma fatigue et celle de mon cheval.

— Vous avez fait plus que l'on ne pouvait en exiger de vous, lui assura-t-elle dignement, la voix vibrant de gratitude, et elle posa une main sur son bras.

Maître Honeyman la tapota en guise de réconfort.

Nous étions en train de souper, dans la cuisine une fois encore, et j'avais promis de raconter ce que j'avais appris sitôt que nous aurions fini. En conséquence, une fois le repas achevé, on enleva les couverts, mais personne ne fit mine de les laver. Tout le monde, Lydia comprise, reprit son siège, attendant avidement ce que j'avais à dire.

Quand j'eus narré les événements de la journée, il y eut un moment de silence. Puis dame Joan laissa échapper un soupir.

— Est-ce que cela signifie que, finalement, Peter ne s'est pas mêlé de sorcellerie ? demanda-t-elle.

Cicely et moi, soutenus par Gilbert Honeyman, fîmes de notre mieux pour la rassurer sur ce point. Mais aux deux questions qu'elle posa ensuite – Où est-il, alors ? Et : Que leur est-il arrivé, à lui et à Mark ? – il était toujours impossible de répondre.

Je l'implorai :

— Donnez-moi plus de temps pour tenter de comprendre les choses à la lumière de ce nouvel élément.

— Avez-vous une idée ? demanda sans détour le maître apiculteur.

— Il y en a une qui germe dans ma tête, admis-je, mais je préfère n'en rien dire pour l'instant.

Je n'ajoutai pas qu'elle était si absurde que j'avais du mal à lui accorder quelque crédit, et que je n'étais en tout cas pas prêt à me ridiculiser à leurs yeux en la leur exposant.

— Ce n'est pas juste ! s'exclama Cicely avec fièvre. Ce mystère est autant le nôtre que le tien, et je ne vois pas pourquoi tu es si odieusement cachottier.

Dame Joane la réprimanda aussitôt pour son impudence, mais, à l'évidence, elle était encline à partager les sentiments de sa nièce. De son côté, maître Honeyman affichait une expression qui disait combien il connaissait le côté impulsif, l'obstination et le franc-parler de la gent féminine, et il porta sur moi un regard de sympathie.

— Je ne suis pas odieusement cachottier, répliquai-je avec douceur, mais je ne sais pas encore où mon idée va me conduire, en supposant qu'elle me mène quelque part, ce qui n'est peut-être pas le cas. Il faut que je m'entretienne de nouveau avec frère Hilarion. Je lui rendrai visite ce soir et verrai si je peux lui parler entre vêpres et complies. Mais n'attendez pas que je vous dise quoi que ce soit à mon retour. Il faudra que je réfléchisse tout seul.

Cela ne calma en rien Cicely qui continua à boudier.

Maître Honeyman, optant pour un retrait stratégique, annonça qu'il devait partir.

— Je serai à l'hostellerie de l'abbaye, en bas de la rue, si vous avez besoin de moi, dit-il, s'inclinant galamment sur la main de dame Joan. J'y ai déjà mis mon cheval et payé ma pension. Si vous m'y autorisez, je viendrai vous voir demain matin pour savoir où en sont les affaires.

— Ne perdez pas votre temps, lui conseilla Cicely en secouant la tête, car je suis sûre que nul d'entre nous ne saura rien de plus que maintenant, sauf maître Chapman, évidemment.

Gilbert me donna une tape sur l'épaule, et fit la moue.

— Tu te fais une ennemie, mon garçon, me souffla-t-il dans l'oreille.

Je lui répondis par un clin d'œil et me levai.

— Je vous accompagne jusqu'au portail nord de l'abbaye, dis-je.

Une fois que nous eûmes quitté la maison, nous ne fîmes que quelques pas ensemble avant de nous séparer, mais il eut le temps de me dire :

— Quelle chipie ! Elle me rappelle ma Rowena.

Il se mit à rire.

— Que Dieu nous préserve des femmes !

Je souris et lui fis un geste d'adieu de la main, puis je réveillai le portier et, pour la seconde fois de la journée, lui demandai l'autorisation d'entrer.

— Encore vous ! grommela-t-il. Les frères sont au réfectoire pour le souper.

— Je puis attendre, répliquai-je, mais il faut que je parle avec frère Hilarion lorsqu'il aura fini.

Sans plus trouver à redire, l'homme me laissa passer. Dans l'enceinte régnait une activité aussi intense que plus tôt dans la journée, et je me fis la réflexion que cette abbaye semblait ne jamais se reposer. Seules étaient vraiment calmes les petites heures du matin quand les moines se levaient dans le dortoir sombre et froid et descendaient l'escalier en procession pour aller chanter l'office dans l'église, vaste espace de ténèbres éclairé seulement par quelques petites lueurs tremblotantes. (J'ai le regret de dire que lorsque j'étais novice, je somnolais souvent en chantant mes psaumes, et il fallait que mes voisins me réveillent d'un coup de coude.)

Pour passer le temps, je contournai la chapelle de la Vierge, traversai le vieux cimetière, puis les cloîtres, pour aller vers les dortoirs, entre le réfectoire et les latrines. De ma droite me parvenaient des odeurs exquises qui me donnaient l'eau à la bouche. Elles venaient de la cuisine de l'abbé, et je me demandai quel dignitaire local était reçu ce soir-là dans la grande salle attenante. Rien d'aussi appétissant ne sortait de la cuisine des moines, quand je passai devant ; le repas du soir des religieux consistait sans doute en un bol de gruau clair ou de bouillon, et je me souvins avec une souffrance presque physique des accès de faim qui me venaient pendant mon noviciat.

Par curiosité, je grimpai l'escalier menant au dortoir désert, au-dessus de la crypte. Rien n'avait changé. Étaient toujours là, alignées contre chaque mur, les deux rangées de paillasses avec



leurs couvertures et des oreillers remplis de paille – seuls les vieux et les malades avaient des matelas ; de même, le triste crucifix suspendu à une extrémité. La porte donnant sur le couloir et l'escalier était fermée, mais des courants d'air glacés passaient toujours par-dessous. Quant à moi, je fus repris par le même besoin impérieux de m'échapper, celui qui m'avait si souvent tourmenté dans le passé. Je redescendis retrouver l'air frais avec une hâte presque indécente.

Je regagnai les cloîtres pour aller dans le coin de frère Hilarion, espérant qu'il y viendrait méditer ou lire tranquillement les Écritures en attendant les complies, chantées toujours un peu plus tard en été. Je ne fus pas déçu : une fois le repas terminé et les grâces dites, les moines sortirent du réfectoire et chacun se rendit à sa place, certains retrouvant plume ou pinceau pour se remettre à travailler sur la Bible, un psautier ou quelque autre livre saint.

Frère Hilarion ne me repéra pas tout de suite car j'étais assis dans l'ombre, tout au fond de l'endroit qui était le sien. Quand je bougeai, il sursauta et poussa un cri.

— Ce n'est que moi encore, mon frère, chuchotai-je.

— R... Roger ? Tu m'as fait peur ! Que veux-tu ?

— Pouvons-nous parler ici ?

Il hocha la tête.

— Oui, mais sans bruit.

Il se laissa glisser dans le siège à côté de moi.

— As-tu découvert quelque chose sur Peter Gildersleeve, depuis ce matin ?

Parlant aussi bas que possible, je lui racontai tout ce qui était arrivé, et lui montrai pour qu'il les lise le parchemin original de Gerald Clonmel ainsi que la traduction faite par Blethyn Goode.

Il se rembrunit à mesure qu'il regardait les documents.

— Il ne s'agit certainement pas de la formule d'un maléfice ou d'une incantation diabolique. Dans ce cas, quel rapport y a-t-il avec la disparition de maître Gildersleeve ?

Je répondis par une question.

— Avez-vous entendu parler d'une relique de grande valeur que l'on aurait conservée ici, jadis, il y a très longtemps ?

Il secoua la tête.

— Il s'agit d'une époque antérieure à l'arrivée de nos ancêtres saxons. Après leur conversion par saint Augustin de Cantorbéry, nous avons peut-être vu les ossements de saint Patrick et de saint Aidan, que nous avons toujours. Et trois de nos rois saxons furent enterrés ici : Edmond I<sup>er</sup>, Edgar le Pacifique, et Edmond Côte-de-Fer, le fils d'Ethelraed Unraed. Mais ce qu'il y avait ici dans un passé encore plus ancien, je n'en ai pas idée. Tu devrais parler au frère bibliothécaire. Il sait peut-être quelque chose sur la question.

Je lui indiquai une phrase de la traduction.

— Ici, il est précisé que la relique fut apportée à l'abbaye par « celui qui vint d'au-delà des eaux ».

J'hésitai avant de poursuivre :

— Ce matin, vous parliez aux novices de Joseph d'Arimathie qui est, nous dit-on, le père fondateur de ce lieu.

De nouveau, je m'interrompis, ne sachant pas très bien par où poursuivre, au cas où frère Hilarion me croirait tout à coup devenu fou. Mais je repris courage et enchaînai :

— Et cette coupe que Joseph aurait ramenée de Palestine, le calice de la Pâque qu'avait utilisé Notre-Seigneur lors de la Cène ?

— Ah !

Les yeux bleu délavé s'écarquillèrent de stupéfaction en même temps qu'ils croisaient les miens.

— Tu... tu veux dire le Saint-Graal ?

## CHAPITRE XV

Suivit un profond silence seulement troublé par le murmure de deux autres moines qui se parlaient un peu plus loin. Enfin frère Hilarion répéta avec étonnement, dans un souffle à peine audible :

— Le Saint-Graal...

— Ce serait possible ? demandai-je, frémissant d'excitation, et heureux que mon interlocuteur n'ait pas rejeté ma suggestion comme marque de l'égarement d'un cerveau dérangé. Quel aspect aurait-il eu ?

Mon vieil ami et mentor leva une main tremblante pour la presser sur ses lèvres, réfléchissant à sa réponse.

— Si l'histoire est vraie, finit-il par déclarer, si... si le Graal fut réellement apporté dans ce pays, si...

Il s'interrompit confondu, ayant peur de confirmer ou de nier l'existence d'un objet aussi légendaire, et angoissé à l'idée que la nier remettrait en question les sources mêmes dont l'abbaye tirait son opulence.

Je le pressai :

— Eh bien ?

— Eh bien, c'eût probablement été un simple bol en bois d'olivier, puisque Notre-Seigneur et ses disciples étaient de pauvres gens.

Il dut voir mon expression dubitative parce qu'il s'empressa de poursuivre :

— Mais, certes, on lui aurait confectionné un reliquaire en or orné de pierreries, ce qui expliquerait pourquoi, dans les légendes autour du roi Arthur, on le décrit comme un vase précieux de grande beauté.

— Bien sûr, oui, soufflai-je, ce serait l'explication.

— Ne te laisse pas emporter par ton imagination, mon enfant, fit doucement frère Hilarion sur le ton de l'admonestation. Les moines de ces temps anciens avaient sans doute d'autres reliques auxquelles ils accordaient un grand prix. En outre – et tu me dis que ce Blethyn Goode te l'a déjà signalé –, tout objet datant de presque mille ans a bien peu de chances d'avoir survécu. Même s'il y eut vraiment un sanctuaire ou une chapelle au bord d'un cours d'eau du nom de rivière de Charon, il aura certainement été pillé par les Saxons lors de leur ultime avancée.

Il y avait là tant de bon sens que mon cœur s'effondra, et une fois de plus je me sentis idiot. Mais mon optimisme naturel ne tarda pas à resurgir car, me disais-je, Peter Gildersleeve avait jugé que le parchemin était « inestimable ». Pourquoi ? Était-il parvenu à la même conclusion que moi ? Et, si c'était le cas, y avait-il un lien avec sa disparition ?

Mon compagnon interrompit le fil de mes pensées.

— Allons voir le bibliothécaire, et demandons-lui son avis sur le sujet. De nous tous, c'est lui qui connaît le mieux l'histoire de cette abbaye. Je pense que nous avons le temps avant complies.

Je n'avais toujours guère envie qu'on se moque de mon hypothèse, ni non plus de répéter mon histoire ; néanmoins, je finis par céder, et suivis docilement frère Hilarion à la bibliothèque où mes craintes se révélèrent sans fondement. Le frère qui avait la charge du lieu, un homme de petite taille, grassouillet, au teint rose, dont je gardais un vague souvenir du temps où j'étais novice, saisit l'essentiel de mon histoire étonnamment vite, et il écouta d'un air grave la conclusion que j'en avais tirée. Quand je me tus, cependant, il secoua la tête.

— Il m'étonnerait beaucoup qu'il s'agisse d'une allusion au Saint-Graal. Je ne dis pas que c'est impossible, comprenez-moi bien, mais je crois plus vraisemblable qu'il se soit agi d'un reliquaire contenant les ossements de saint Patrick.

— Saint Patrick ? Mais il est certainement mort en Irlande et y a été enterré !...

La petite bouche se pinça pour devenir un minuscule bouton de rose bien charnu.

— C'est ce que les Irlandais aimeraient nous faire croire. Cependant, la tradition veut qu'il y ait eu des liens très forts entre ce saint et l'église d'Ynys Witrin. Il n'est pas improbable – je dis bien pas improbable – que Patrick soit né dans le Somerset, et que, quand enfant il fut enlevé par des pirates irlandais, cela se soit passé dans nos régions ; car en ce temps-là, les pirates de différents pays dévastaient la côte en permanence. Et si ce fut réellement le cas, n'est-il pas normal qu'un vieillard souhaite revenir dans son pays natal, vers la fin de sa vie ? Dans son *De Antiquitate Glastoniensis Ecclesiae*, Guillaume de Malmesbury nous affirme que, après son retour dans le Somerset, Patrick avait « trouvé par hasard l'île d'Ynys Witrin, où il découvrit un ancien lieu béni et sanctifié en l'honneur de la Vierge Marie ». Et il ajoute que le saint grimpa sur le Tor où il trouva aussi un oratoire en ruine ainsi qu'un très vieux livre relatant les faits et gestes de saint Faganus et de saint Deruvianus, tous deux fondateurs de la chapelle consacrée à saint Michel. Notre-Seigneur lui-même apparut en rêve à saint Patrick pour lui confirmer que le sommet du Tor était un lieu saint qui devrait être à jamais dédié au culte de l'archange.

— Vous croyez donc, dis-je lentement, que la relique dont il est question dans la lettre de frère Begninus est une châsse contenant les os de saint Patrick ?

Le frère bibliothécaire fit à nouveau un petit o bien rond avec sa bouche, mais cette fois plus par incertitude que par conviction. Il ne voulait pas affirmer que le saint avait été enterré là, conscient des controverses que l'idée soulèverait chez nos voisins irlandais mais aussi parmi beaucoup de hauts dignitaires de l'Église qui redoutaient toujours que Glastonbury ne se présente en rivale de Cantorbéry.

— Je ne dis pas qu'il s'agit d'un fait certain, rétorqua-t-il avec vivacité, mais c'est seulement une interprétation beaucoup plus vraisemblable des événements. Depuis toujours l'histoire du Graal est un peu... hum... un peu suspecte, disons. Malgré le fait qu'elle est si présente dans les légendes autour du roi Arthur.

— Qui, comme chacun sait, est enterré avec la reine Guenièvre dans la nef de l'abbaye, fis-je, à peine narquois, et qui donc dut exister dans la réalité comme dans la légende.

Dans mon dos, je sentis frère Hilarion remuer, mal à l'aise, tandis qu'une expression réprobatrice durcissait le visage poupin du frère bibliothécaire.

— Certes, cela va sans dire, dit-il, et il enchaîna d'un ton froid : Mais cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu d'inexactitudes dans les récits de la vie d'Arthur. Après tout, les histoires du Graal ne sont pas toutes les mêmes. D'après l'une, Joseph d'Arimathie ramena de Palestine deux flacons, l'un contenant la sueur de Notre-Seigneur, l'autre son sang. Et Wolfram d'Eschenbach, dans sa chanson de geste *Parzifal*, nous dit que le Graal est une pierre ou un joyau appelé le Lapis Exilis. Vous voyez donc qu'on ne sait pas bien à quoi ressemblait exactement cet objet.

Je répliquai :

— Avec tous le respect que je vous dois, mon frère, je ne vois pas comment votre argument prouve que ma théorie est fausse : qu'il s'agisse du calice de la Pâque, de flacons ou d'une pierre précieuse, le Graal aurait tout de même pu être la relique dissimulée par le frère Begninus. Nulle part il ne précise ce que c'était.

L'exaspération du moine montait.

— Mais vous ne voyez donc pas que les différentes descriptions du Graal jettent le doute sur son existence même ? Non, non, mon garçon, croyez-moi, ce parchemin que vous détenez fait allusion à quelque chose d'autre. Et à mon avis, il s'agit des ossements de saint Patrick.

— Mais c'est une théorie aussi douteuse que la mienne !... En vérité, le premier Irlandais venu dirait que c'est un pur mensonge !

Frère Hilarion m'effleura l'épaule.

— Nous devrions partir, je crois, chuchota-t-il, inquiet, devant les veines gonflées au cou du frère bibliothécaire, et ses joues empourprées.

Aussitôt, j'eus honte de moi. Pourquoi voulons-nous toujours que les gens soient d'accord avec nous, et pourquoi leur tenons-nous rigueur de contester nos hypothèses ? Aussi, humblement, je demandai au petit moine de me pardonner, le remerciai pour son aide, et ajoutai pour faire bonne mesure que, nul doute, sa

sagesse et ses connaissances très approfondies prévaudraient dans mon esprit quand j'aurais eu la possibilité de réfléchir.

Je ne pense pas qu'il me crut, car il était toujours très rouge quand frère Hilarion et moi nous retrouvâmes dehors.

— Tu ne t'es pas amélioré, Roger, me reprocha gravement le maître des novices sur un ton dépité dont je ne me souvenais que trop bien. Il faut que tu apprennes le respect dû à tes aînés.

Je voulus prendre un air confus de circonstance, et échouai lamentablement à en croire l'expression de reproche de frère Hilarión. Mais, depuis toujours, cela m'était propre : je n'ai jamais pu accepter l'idée que quelqu'un soit forcément plus sage que moi sous le seul prétexte qu'il serait plus âgé. (Même maintenant que je fais partie des vieux, je ne suis jamais vraiment certain d'en savoir davantage que mes enfants. C'est peut-être tout aussi bien parce qu'ils ont des opinions arrêtées et tranchées sur presque tous les sujets.)

— Le frère bibliothécaire m'a énormément éclairé, déclarai-je. Je vais devoir beaucoup réfléchir à mon retour chez dame Joan.

La cloche commençant à sonner complies, je hâtai le pas.

— Merci pour votre temps et votre patience, mon frère.

Mon compagnon leva la main pour me bénir.

— Tu ne viens pas à l'office ? demanda-t-il.

Mais il savait aussi bien que moi que je n'en retirerais guère de bénéfice, et que mon esprit serait occupé par d'autres pensées. Nul doute, il était mieux d'attendre que je puisse faire l'effort d'attention qui convenait. Frère Hilarion me laissa donc partir sans me pousser davantage.

Une fois dans la chambre de Peter et Mark Gildersleeve, je m'assis au bord du lit pour m'efforcer de mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

À mon retour à la maison, Lydia m'avait informé qu'on m'attendait à l'étage, sitôt mon arrivée. J'y avais été accueilli par une dame Joan dont le visage accusait la fatigue, et par Cicely, maussade et inquiète. La tension minait la tante et la nièce, surtout maintenant que Gilbert Honeyman n'était plus là, avec sa présence tonique, et qu'elles n'avaient plus besoin de faire

des efforts de courtoisie pour l'étranger qui se trouvait sous leur toit.

Il y avait une semaine que dame Joan avait vu disparaître son fils aîné, quant à Mark, cela faisait deux jours qu'elle endurait le supplice de son absence. Pourtant, je n'étais toujours pas prêt à mettre davantage les deux femmes dans la confiance : il fallait d'abord que je réfléchisse au calme pendant un moment afin de clarifier mes idées. Je leur avais donc demandé de m'excuser et de m'autoriser à me retirer pour la nuit.

— Je vous avais dit que nous n'apprendrions rien de maître Chapman ! s'était exclamée Cicely à l'adresse de sa tante. Et pour quelle raison ? Je vous le répète, je suis persuadée que toutes ses vantardises sur les mystères qu'il a élucidés dans le passé sont autant d'absurdités ! Jamais personne ne m'a abusée à ce point de toute ma vie...

Je m'étais attendu à ce que dame Joan rappelle sa nièce à l'ordre comme elle l'avait déjà fait, mais elle parut ne pas avoir conscience de l'insulte : elle luttait pour prendre une décision.

Puis brusquement, tapant des doigts sur la table afin de mieux montrer sa détermination, elle avait d'un ton résolu déclaré à Cicely :

— C'est décidé, je vais faire venir ton père. Où t'a-t-il dit qu'allait le duc, en quittant le château de Farleigh ?

La jeune fille s'était rembrunie.

— À Londres, je crois. Oui, à Londres, mais pour quelques jours seulement. Cependant, père a dit qu'il ferait connaître leur destination suivante au cas où quelqu'un voudrait le joindre. Et je me rappelle maintenant, ajouta-t-elle d'un air coupable, qu'il a expressément souhaité qu'on le tienne informé de ce qui se passait. Il voulait savoir s'il n'était rien arrivé à Peter.

Dame Joan avait hoché la tête.

— Eh bien, la question est réglée. J'ai été négligente de ne pas lui avoir demandé de venir ici plus tôt. Demain à la première heure, j'enverrai Rob Undershaft en ville avec ordre de chercher quelqu'un désireux d'envoyer des marchandises à Londres dans les jours qui viennent et dont le charretier apporterait un message de ma part à William. J'irai chez le scribe au matin, et



il m'écrira une lettre disant simplement que nous avons besoin de mon frère ici le plus vite possible.

Il eût été pour moi la chose la plus facile du monde d'écrire la missive pour elle, et avec plus de détails qu'elle n'en confierait au scribe, mais j'eus le sentiment que le lui proposer ne serait pas bien reçu. La tante et la nièce me battaient froid toutes les deux, comme si on m'avait mis à l'épreuve et trouvé tristement insuffisant. Alors, vexé, je m'étais retiré dans ma chambre, où pendant la première demi-heure je m'étais dit et répété que j'allais me laver les mains de cette navrante affaire, et repartir chez moi aux petites lueurs de l'aube.

J'aurais dû me méfier, bien sûr, et ne pas gaspiller ainsi mon temps, car, une fois ma curiosité éveillée, je ne reste pas en place tant qu'elle n'est pas satisfaite. Et ce mystère en particulier me tenait en haleine, comme s'il s'agissait d'un charme jeté par Merlin. Mais, plus je réfléchissais, moins je comprenais, la raison et l'imagination se disputant dans ma tête comme les animaux merveilleux de la forêt enchantée, dispersés sur ses terres par l'Enchanteur.

Ma tête plongea en avant, et je réalisai que j'avais failli m'endormir assis. Le Saint-Graal ! Le Saint-Graal ! Les mots tourbillonnaient encore et encore dans mon cerveau chancelant. Avait-il jamais existé ? Et, le cas échéant, Joseph d'Armathie l'avait-il vraiment apporté à Glastonbury après que Notre-Seigneur fut mort sur la croix ? Dans ce cas, à quoi ressemblait-il ? Et Joseph, était-il réellement venu ici, ayant traversé la Manche en arrivant de l'Armorique, qu'on appelle aujourd'hui la Bretagne ? Ou s'agissait-il encore d'une légende comme aimeraient nous le faire croire certains de nos voisins, jaloux de la place que cette croyance a conférée à ce pays dans la hiérarchie de la chrétienté ?

J'avais l'impression que ma tête était enserrée dans une couronne de fer rouge. Mes jambes étaient de plomb. Sans même me préoccuper d'ôter mes bottes, je m'allongeai sur le lit, et je dormais profondément avant même que ma tête n'effleure l'oreiller.

Il faisait nuit quand je m'éveillai. La fenêtre, dont les volets n'étaient pas fermés, projetait un rectangle gris sur le noir de l'un des murs. La maison était silencieuse, et je supposai que tout le monde s'était retiré pour la nuit. Je ne savais pas combien de temps j'avais dormi, plusieurs heures, sans doute. Je devais être plus fatigué que je ne l'imaginais.

Cependant, mon somme m'avait redonné des forces. Mon esprit, si confus plus tôt, était maintenant limpide comme du cristal. Je réalisai, frappé par une vérité aveuglante tel saint Paul sur le chemin de Damas, que peu importait que le Saint-Graal ait existé ou pas, qu'il ait été un calice, un flacon ou une pierre précieuse. Et peu importait aussi la vraie nature de la relique cachée par ce frère Begninus mort depuis longtemps. Ce qui comptait, c'était la façon dont Peter Gildersleeve avait interprété l'histoire. Il fallait que je considère l'énigme avec ses yeux à lui, et non pas avec les miens.

Je me levai et fermai les volets car, après l'orage de l'après-midi, la nuit était plus fraîche que celles auxquelles nous nous étions habitués durant ce long et bel été.

On sentait poindre l'automne dans l'air, à un vent plus froid soufflant de l'est. J'évoquai soudain presque avec nostalgie la petite maison de ma belle-mère à Bristol : le feu dans le foyer avec le chaudron suspendu au-dessus, et ma fille sur mes genoux pendant que le vent d'hiver soufflait en tempête, mugissant sur les prés, cinglant frénétiquement la rivière, hurlant par-dessus les toits. Et nous autres, douillettement au chaud, à l'intérieur.

Je cherchai à tâtons la boîte d'amadou, éclairai les deux lanternes, puis regagnai mon lit. Cette fois, j'enlevai mes bottes, mais n'en restai pas moins tout habillé. Ensuite je remontai les coussins pour m'y adosser et me mis en position assise, jambes étendues devant moi.

Il fallait que j'essaie de me mettre dans la tête de Peter Gildersleeve. Quand Blethyn Goode lui avait traduit le parchemin, quelle relique s'était-il imaginé que le frère Begninus avait cachée ? Quel secret avait-il pensé que recelait le parchemin ? Avait-il lui aussi envisagé qu'il pût s'agir du Saint-Graal ? Ou, à l'inverse de moi, avait-il interdit à son imagination

de s'envoler de façon aussi débridée ? Cependant, quelles qu'aient été ses conclusions, il s'était considéré comme détenteur d'une information « inestimable ».

Au dire de Mark, les derniers mois avant sa disparition, Peter était devenu ombrageux sur le sujet de ses livres, et fermait à clé le coffre où il les conservait, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Et quand incidemment son frère lui en avait demandé la raison, il s'était emporté, lui intimant l'ordre de se mêler de ses affaires. Lorsqu'il avait trouvé Maud Jarrold examinant le parchemin qu'il avait laissé déplié sur le banc de la boutique, Peter l'avait jetée dehors sans ménagement, s'en prenant à elle avec tant de fureur qu'elle avait eu une peur bleue. Plus tard, après s'être ressaisi, Peter avait compris sa stupidité car Maud, ne sachant même pas lire, ne risquait pas d'avoir traduit l'obscur alphabet vieux de mille ans dans lequel était écrite l'antique langue celte. S'étant aussi rendu compte que son comportement inhabituel pouvait éveiller des soupçons, il s'était excusé auprès de la servante, alléguant qu'il était malade pour expliquer son emportement. Néanmoins, il avait éprouvé une frayeur terrible, pour ne pas dire insensée, et, très vite, pour plus de sécurité, avait rangé le parchemin dans le compartiment secret du tiroir de la tête de lit.

Donc, après sa visite à Blethyn Goode, Peter, comme moi, avait dû décider qu'il savait de quelle relique il s'agissait. Lui avait-il fallu longtemps pour arriver à sa conclusion ? Je ne pouvais le dire, mais, compte tenu de son altercation avec Maud Jarrold, il y était visiblement parvenu quelque temps avant de disparaître. Pendant ces semaines, avait-il cherché ce qu'il pensait être la relique ? Ou s'était-il contenté de réfléchir, essayant de déterminer où commencer ses investigations ? Et celles-ci étaient-elles la raison qui l'avait conduit sur le domaine des Pennard ?

À présent se posait une autre question à laquelle je ne pouvais apporter de réponse : l'étrange disparition de Peter Gildersleeve était-elle en rapport avec le fait qu'il avait acquis le parchemin et connaissait son contenu, ou les deux choses n'avaient-elles aucun lien ? Peter ne s'était-il rendu à la ferme des Pennard que pour des raisons professionnelles (Anthony et ses fils

fournissaient aux deux frères une partie de leurs peaux de mouton et de veau) ? Pourtant, au lieu d'aller directement à la maison ou aux abris pour les troupeaux, il avait été vu près de la cabane de berger, à l'est du domaine, et c'est là que, quelques instants plus tard, il s'était mystérieusement évanoui...

J'en étais là de mes réflexions quand se produisit ce qui fut peut-être une des expériences les plus singulières de ma vie. Comme je l'ai si souvent dit à propos de ces histoires de ma jeunesse, j'ai hérité de ma mère l'aptitude à faire des rêves étranges. Je n'ai jamais prétendu avoir le don de prophétie, et ce que je vois le plus souvent m'indique juste une direction que j'avais négligée, ou qui ne m'avait pas paru évidente avant. Les gens et les lieux qui peuplent ces rêves sont ceux de ma vie réelle, mais ils sont déformés par l'irréalité que produit le sommeil. J'ai souvent pensé qu'il s'agissait seulement de mes propres perceptions qui remontaient des replis sombres et reculés de mon esprit.

Mais, cette nuit-là, ce fut différent. Pour commencer, de bien réveillé que j'étais – reposé, je l'ai déjà dit, après mon petit somme, un peu plus tôt – je tombai en l'espace d'un instant profondément endormi... ou l'étais-je vraiment ? Pendant toutes ces années qui se sont écoulées, je n'ai jamais pu en être sûr, et je ne le suis toujours pas. Je ne m'étais pas senti glisser dans ce monde crépusculaire mi-réel mi-imaginaire qui précède normalement le sommeil, j'étais seulement passé soudain de l'état de veille au cœur même de mon rêve.

Je me trouvais dans un paysage à la fois étrange au point d'en être terrifiant et en même temps singulièrement familier. L'endroit était clos d'une palissade, et il s'y dressait au milieu un gros édifice fait de boue, de pieux et de branches, avec un toit de chaume en forme de cône. L'entouraient douze huttes plus petites mais presque identiques, avec des allées qui partaient de chacune comme des rayons pour rejoindre la construction centrale. La palissade était trop haute pour que je puisse voir au-delà, cependant je savais sans qu'on me l'ait dit à quoi ressemblait la campagne environnante : des marais désolés entrecoupés d'étendues de forêt, et l'air glacé apportait jusqu'à mes oreilles les hurlements des loups. Jusque-là, rien n'était

reconnaissable, mais, lorsque je levai les yeux sur l'énorme montagne qui dominait l'enclave et le promontoire voisin, je sus d'emblée qu'il s'agissait du Tor et de la colline de la Lassitude.

Je vis alors sortir des douze huttes, comme sur un signal convenu, douze hommes vêtus de grossières robes grises nouées à la taille par une corde. Ils avaient la tête rasée depuis le front presque jusqu'au sommet du crâne. Il me revint alors que les moines de l'Église celte primitive portaient ainsi la tonsure ; et, là encore sans qu'on me le dise, je sus que l'édifice central devait être la toute première église construite ici, à Glastonbury, et qu'elle avait cet aspect-là du temps du roi Arthur.

Les moines avancèrent vers elle, chacun suivant son allée de terre battue, et tenant dans sa main droite une croix en bois. Je savais qu'ils chantaient car je voyais remuer leurs lèvres, mais je n'entendais aucun son. Un silence profond régnait tout autour de moi, même les loups s'étaient tus. J'étais comme un spectateur tout à coup devenu sourd.

Lorsqu'ils furent au centre de l'enclos, et ils y arrivèrent tous exactement en même temps, les moines entreprirent de contourner l'église les uns derrière les autres. Au début, ils marchaient d'un pas lent, calme, puis ils accélérèrent l'allure pour finir par courir aussi vite qu'ils le pouvaient. Et, peu à peu, leur nombre diminuait comme ils disparaissaient pour réapparaître, et, chaque fois, il y en avait un de moins. Jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un seul. J'avancai vers l'église, flottant au-dessus du sol marécageux, et, à mesure que j'approchais, l'édifice devenait transparent, de sorte que je pouvais voir à travers l'autre côté, là où les moines se tenaient en un long rang bien droit...

Je me réveillai en douceur, sans sursaut ni malaise : je réintégrai simplement en souplesse mon monde et mon temps à moi. Et cependant, il avait dû se produire un léger bruit qui avait pénétré mon esprit. Je tournai la tête et regardai en direction de la porte. Quelqu'un avait soulevé le loquet et poussait lentement, prudemment, le battant.

## CHAPITRE XVI

Je savais ce que je devais faire : me glisser hors du lit sans bruit et me poster derrière la porte, prêt à bondir sur l'intrus. Mais une partie de moi était toujours plongée dans le rêve, et mes membres refusaient de m'obéir. En outre, je n'avais pas peur, n'éprouvais aucune impression de danger, j'avais seulement un violent désir de dormir jusqu'au chant du coq et peut-être davantage. J'étais épuisé, comme si la vision que j'avais eue m'avait vidé de toute mon énergie.

Dans ces conditions, peut-être était-il tout aussi bien que mon visiteur nocturne ne fût autre que Cicely.

Mais tandis que la svelte silhouette dans sa longue chemise de toile fermait en catimini la porte sur elle, je fus brutalement tout à fait réveillé, mon esprit et mon corps à la fois alertes et sur le qui-vive. Je me redressai d'un mouvement brusque, balançai les jambes en bas du lit pour poser mes pieds fermement sur le plancher. L'histoire se répétait. C'était d'une manière aussi furtive que Lillis s'était glissée dans mon lit au cœur de la nuit, ce qui avait fait de moi un mari malgré moi (que je serais encore si elle n'était pas morte en couches). Quand je me remarierais, ce serait mon choix, et non parce qu'une fois encore on m'aurait forcé la main. J'y étais déterminé.

— Que fais-tu ici ? soufflai-je. Regagne immédiatement ta chambre.

Comme si elle n'avait pas entendu, Cicely se jucha à côté de moi au bord du lit.

— Je te l'ai déjà dit, fit-elle, mais je suis prête à le répéter : je n'étais pas amoureuse de Peter.

Je remarquai qu'elle avait utilisé l'imparfait, comme si elle ne mettait pas en doute maintenant que son cousin fût mort.

— Et moi, rétorquai-je, je t'ai déjà dit que tu n'es pas non plus amoureuse de moi, pas plus que je ne le suis de toi. Et dans notre intérêt à tous les deux, parle bas. Tu veux que ta tante te trouve ici ?

— Oui, répliqua-t-elle sans pudeur en se blottissant contre mon flanc. Parce qu'alors elle t'obligerait à m'épouser.

Je me tortillai pour remonter de mon mieux vers la tête du lit.

— Si tu étais ma femme, je te battrais tous les jours.

Elle se déplaça afin de se blottir de nouveau contre moi.

— Non. Tu n'es pas un homme à ça.

— Si !

— Je te dis que non !

L'altercation devenant puérile je bondis sur mes pieds, et faillis la bousculer.

Ne sachant plus à quel saint me vouer, je chuchotai, pressant :

— Cicely, je ne veux pas t'épouser, et c'est la vérité.

À ma grande horreur, au lieu de me cracher sa fureur au visage, elle se mit à pleurer, les larmes roulant sans bruit le long de ses joues. Ma première réaction fut de prendre mes jambes à mon cou, mais, avec un soupir, je me rassis et l'entourai de mon bras.

— Tu ne m'aimes donc pas du tout ? demanda-t-elle, pathétique, posant la tête sur mon épaule.

— Bien sûr que si ! Je t'aime beaucoup.

— Mais pas assez pour m'épouser ?

Je caressai ses cheveux.

— Tu n'es pas la fille qu'il me faut, mon petit, et je ne suis pas l'homme qu'il te faut. D'abord tu es mieux née que moi. Que diraient ton père et ta tante si tu leur annonçais que tu allais épouser un colporteur ?

— Mais tu n'es pas n'importe quel colporteur, s'obstina-t-elle. Le duc de Gloucester te trouverait une place dans sa maison, si tu le lui demandais. Tu me l'as dit.

Elle leva sur moi ses yeux violets noyés de larmes.

— C'était un mensonge ?

— Pas du tout, non, mais je ne veux pas de ce genre de vie. Je déteste rester enfermé entre quatre murs. J'aime être mon

propre maître. Et même si tu amenais ton père à accepter que tu épouses un marchand ambulant, tu ne serais pas heureuse. Je serais parti dès les premiers beaux jours, te laissant à la maison. Mon épouse devra ne pas en souffrir. Je sais que c'est égoïste, mais je ne changerai pas, en tout cas pas tant que j'ai la santé et l'énergie. Et j'ai une petite fille. Accepterais-tu d'élever l'enfant d'une autre femme ?

Suivit un long silence durant lequel Cicely reconsidéra le tableau que je lui avais fait. Je sentais la tiédeur de son corps, le renflement de ses jeunes seins sous la fine étoffe de la chemise, et, vraiment, j'étais tenté de la prendre au mot et tant pis pour l'avenir. Mais le bon sens prévalut, ce dont je remercie Dieu tous les soirs à genoux, car nous aurions fait un couple mal assorti. Pour être digne d'elle, à la fin, j'aurais été contraint de devenir respectable et soumis. Comme Lillis, Cicely n'était pas femme à s'accommoder longtemps de la solitude.

Au bout d'un temps, elle renifla bruyamment et releva la tête, s'essuyant le nez avec les doigts.

— Tu as peut-être raison, concéda-t-elle à mon intense soulagement, et elle ajouta, acerbe : Je pense qu'un jour je rencontrerai un homme que j'aurai vraiment envie d'épouser.

Je me souris à moi-même. Elle avait recouvré son mordant et ne pleurait plus.

— J'en suis sûr, lui dis-je, mais il te faudra quelqu'un qui supporte ta fichue langue pointue.

Elle eut un rire tremblant, et s'essuya encore le nez, avec le drap, cette fois. Puis, retrouvant son sérieux, elle se mordit la lèvre.

— Je parle comme si Peter était mort, dit-elle, et de nouveau les yeux violets croisèrent les miens. Tu crois qu'il l'est ?

Je hochai la tête.

— Je pense que c'est vraisemblable, mais tant que nous ne l'avons pas trouvé, nous ne pouvons en être sûrs.

Cicely redressa les épaules.

— Même s'il est en vie, je ne l'épouserai pas, maintenant. Je ne pense pas que père m'y obligerait s'il savait que je ne veux pas de ce mariage. Tu m'as au moins apporté ça. Tu m'as permis



de voir ce que je voulais, ou plutôt ce que je ne voulais pas. Tante Joan aura du chagrin, mais je n'y peux rien.

— Je suis content si j'ai pu un peu t'aider, répondis-je avec gravité, pressant sa main. Maintenant il faut vraiment que tu regagnes ta chambre.

— Certainement pas, déclara-t-elle en se redressant, bien droite, tu ne te débarrasseras pas de moi une nouvelle fois. Je veux que tu me dises tout ce que tu sais.

Et voyant à mon expression que j'allais dire non, elle poursuivit doucement :

— Si tu refuses, je vais hurler si fort que je réveillerai toute la maison. Alors, tu n'auras d'autre choix que de m'épouser.

— Tu n'es qu'une petite effrontée intrigante et sans scrupule ! m'exclamai-je d'un ton amer, et elle sourit.

— Je sais, comme la plupart des femmes. C'est la seule façon pour nous de survivre.

Croisant les mains sur les genoux, elle reprit :

— J'attends.

L'étrange torpeur qui m'avait habité était maintenant passée. Je me sentais encore las, mais c'était une fatigue normale, due à une longue et dure journée. Et d'ailleurs, elle commençait à s'estomper lorsque je décidai que je n'avais pas le choix : je devais mettre Cicely dans la confidence.

Elle ouvrit des yeux ronds et, d'une voix étouffée, chuchota, émerveillée :

— Le Saint-Graal ! Mais... mais je ne pensais pas qu'il avait vraiment existé.

— Je n'en jurerais pas, même maintenant, admis-je, mais là n'est pas la question. L'important, c'est que ton cousin pensait en avoir peut-être trouvé la trace. De cela, je suis quasi certain.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a dit à Maud Jarrold que le parchemin était « inestimable ». Par ailleurs, d'après la légende, le Graal a été apporté dans ce pays par Joseph d'Arimathie, et puis, à en croire les histoires du roi Arthur, il a été perdu. Les chevaliers de la Table ronde passèrent beaucoup de temps à le chercher.

— Et ce reliquaire, enfin, cette châsse ou Dieu sait quoi, contenant les ossements de saint Patrick ?

— À mon avis cette hypothèse n'a pas effleuré Peter un instant. Le frère bibliothécaire semble n'avoir à l'esprit que saint Patrick. Il croit qu'il est décédé dans le Somerset et fut enterré à Glastonbury ou tout à côté. C'est sans doute une idée de l'abbé Selwood. Les supérieurs ont souvent ce genre de lubies. Pendant des années Glastonbury s'est disputé avec Cantorbéry, soutenant que l'église d'ici abritait la dépouille de l'ancien supérieur de Cantorbéry, saint Dunstan. Alors que Cantorbéry niait avec autant de véhémence que le corps de son archevêque ait jamais quitté l'enceinte de la cathédrale.

J'ajoutai avec cynisme :

— Tout cela est affaire de prestige, de pèlerins et de gros sous.

Voyant le regard absent de ma compagne, je revins au sujet qui nous préoccupait.

— Non, je suis catégorique, pour Peter une seule relique pouvait revêtir de l'importance aux yeux de l'église établie ici en l'an 500, c'est le Graal.

— Pourquoi ? demanda encore Cicely avec l'insistance d'une enfant têtue.

— Parce que parmi ses ouvrages se trouvent ceux de Geoffroi de Monmouth et de Guillaume de Malmesbury. Peter lisait beaucoup. Il était au courant de l'existence du Graal. Et c'est la première idée qui m'est venue : à savoir qu'ici, sur ce très vieux parchemin – je le tirai de sous mon oreiller où je l'avais mis par sécurité –, était expliquée l'histoire de la disparition du Graal.

Cicely affichait une moue entêtée.

— Je ne peux pas le croire, déclara-t-elle.

Certes, elle ne le pouvait pas. Elle était une femme, et les femmes ont l'esprit pratique. Il le faut, sinon qui irions-nous trouver, nous autres hommes, pour nous aider et nous secourir quand tout va mal ? Il n'y a que ceux de notre sexe qui sont libres de poursuivre des rêves impossibles, lire des livres et en écrire. Les femmes sont trop occupées à raccommoder, cuisiner, faire le ménage. Sans compter les enfants.

— Je ne te demande pas de le croire, soupirai-je. Comme je te l'ai dit, l'important c'est ce qu'a pensé ton cousin.

Elle plissa le front.

— Alors, tu crois qu'il cherchait le Graal quand il a soudain disparu ?

Comme je hochai la tête, le front de ma compagne se plissa davantage.

— Mais Mark ? fit-elle valoir. Tu n'en as pas parlé. Il a disparu aussi, cependant il ignorait ce que contenait le parchemin. Personne ne le lui avait traduit, à moins qu'il soit également allé voir ce Blethyn Goode.

— Je suis sûr que non. Blethyn me l'aurait dit. En outre, Mark ne lui aurait pas rendu visite sans que le père Elwyn ne l'y envoie.

— Il l'a peut-être fait.

— Non. Je suis allé sur le Tor uniquement à cause de certains renseignements que j'avais recueillis auprès de frère Hilarion. Le chemin fait beaucoup trop de tours et de détours pour que Mark l'ait suivi dans les quelques heures entre sa découverte du parchemin, et sa visite à Beckery. Et personne ne semble l'avoir vu après cela. Sa disparition m'embarrasse encore plus que celle de son frère. Après avoir quitté Beckery Island, où est-il allé et pourquoi ?

— Tu ne penses pas que le père Boniface ait menti ? Qu'en réalité il savait ce que contenait le parchemin ?

— Une fois encore, non. S'il avait su, il l'aurait dit à Peter qui, dans ce cas, n'aurait eu aucune raison de rendre visite au père Elwyn ou à Blethyn Goode. Et cela impliquerait que le père Boniface non seulement sache déchiffrer le vieil alphabet celte, mais qu'il connaisse aussi l'ancienne langue galloise. Cela me paraît peu vraisemblable, tu ne crois pas ?

Cicely haussa les épaules avec découragement.

— Dans ce cas, je ne comprends pas. Rien ne rime à rien. Peter ne se mêlait pas de sorcellerie, alors pourquoi a-t-il été enlevé de pareille façon ? Abel Fairchild a dit qu'il avait disparu d'un coup. Qui peut faire une chose pareille sinon la main du diable ?

— Je ne suis pas sûr.

C'était mon tour maintenant de froncer les sourcils.

— Hier soir ou le soir d'avant, nous étions tous dans la cuisine à discuter – toi, ta tante, Lydia, moi, Rob et John. Je crois que c'était après avoir, toi et moi, rendu visite au père Boniface. Plus tard, dans la nuit, je me suis réveillé avec la certitude que j'avais dit une chose importante au cours de la conversation, mais je ne savais pas ce que c'était. Je n'ai toujours pas trouvé. Te souviens-tu de quelque chose qui t'aurait paru significatif ?

Mais non, elle ne se rappelait rien, et je me dis que sans doute, pour elle comme pour moi, depuis notre arrivée à Glastonbury, les jours se confondaient dans un flou continu, d'autant plus que toutes nos conversations se ressemblaient, centrées sur un unique sujet qui inévitablement dominait nos pensées et dictait nos propos. Comment pouvais-je raisonnablement attendre que Cicely se rappelle quelque chose que j'étais moi-même incapable de cerner ?

— Ce n'est pas grave, mentis-je, cela me reviendra.

Brusquement, Cicely se mit à bâiller, les yeux lourds de sommeil. Elle était jeune et en bonne santé, et avoir vu son amour éconduit, pas plus que la disparition de ses deux cousins, ne pouvait la tenir longtemps éveillée. Je souris et lui serrai de nouveau les épaules.

— Va te coucher, nous reparlerons demain matin. Peut-être qu'alors nous serons plus inspirés.

Je m'attendais à ce qu'elle rechigne, mais, à mon grand étonnement, elle se mit docilement debout et se dirigea vers la porte. À mi-chemin, cependant, elle s'arrêta et se retourna.

— Juste un baiser, Roger, fit-elle, suppliante, et après je te promets d'être sage.

Je me levai et pris doucement son visage entre mes mains.

— Seulement un, alors, dis-je, et je pressai mes lèvres sur sa bouche tendre et tiède.

J'avais un peu redouté qu'il ne s'agisse d'un piège, mais elle se contenta de faire la moue.

— Ce n'est pas vraiment un baiser, protesta-t-elle, et elle ajouta, avec ce côté provocateur qui la caractérisait : Je suis sûre que même Rob Undershaft ou John Longbones feraient mieux que ça. Il faut que je leur demande.

J'ouvris la porte de la chambre, et la poussai dehors.

— Ce qu'il te faudrait, ma fille, chuchotai-je prenant mon ton de grand frère le plus convaincant, c'est un peu de discipline. Ce sera une très bonne chose que tu retournes quelque temps auprès de ton père et de la duchesse Isabel.

Elle me fit la grimace, puis traversa l'étroit palier pour entrer dans sa chambre dont elle ferma la porte sans bruit sur elle. Avec un profond soupir de soulagement, je regagnai mon lit, prenant juste le temps de me déshabiller avant de grimper entre les draps. Et, cette fois, je dormis bel et bien jusqu'au chant du coq.

À mon réveil, loin d'être reposé, j'avais une migraine qui me tourmentait au fond des yeux. Pendant quelques instants, je ne sus plus exactement où j'étais, puis la mémoire me revint. Je me levai pour ouvrir les volets, m'attendant à voir un beau soleil, mais le ciel était couvert. Les nuages étaient arrivés pendant la nuit. À l'est, au-dessus du Tor et d'une ville qui reprenait à peine vie, l'horizon montrait une tramée incarnate de mauvais augure, signe annonciateur d'un temps instable. « Ciel rouge le soir, bonheur du berger ; rouge le matin, méfiance du berger », disait le vieux dicton, et c'était généralement vrai, je l'avais constaté. La pluie de la veille n'avait pas été le simple effet d'un orage d'été, mais le signe précurseur de celles à venir. En vérité l'automne et l'hiver arrivaient, et plus que jamais je souhaitais que ce mystère soit éclairci, et que je puisse rentrer chez moi.

Je descendis l'escalier, et sortis par la porte de devant pour aller à la pompe, sur le côté de la maison. Là, je me déshabillai et commençai à me laver, protégé du regard des passants qui arpentaient déjà la grand-rue par le mur de l'écurie. L'air vous transperçait, et j'achevai mes ablutions aussi vite que possible, contraste qui me rappela avec acuité ce matin, trois jours avant, quand Mark Gildersleeve et moi nous étions lavés ensemble. À son tour, ce souvenir me fit repenser aux événements de la nuit précédant ce matin-là, lorsque, penché à la fenêtre de la chambre, j'avais cru voir quelqu'un bouger dans les ténèbres. Je n'avais pas oublié comment Mark m'avait interdit de l'accompagner quand il était parti voir ce qu'il en était, ni comment, le lendemain matin, il avait effacé sur le sol ce qui,

d'après lui, n'était que ses propres empreintes. Afin que les femmes ne s'inquiètent pas en voyant ces traces, avait-il expliqué, au cas où elles se seraient levées pour aller à la pompe avant lui. Sur le coup, j'avais trouvé l'explication assez peu convaincante pour être vraie, ce qui est souvent le cas, et en conséquence je n'avais plus pensé à l'incident.

Néanmoins, maintenant, je m'interrogeais. J'avais tout à coup le sentiment d'avoir été stupide de ne pas approfondir ce détail. Sans m'occuper de ce que disait mon hôte, j'aurais dû descendre sans bruit derrière lui. Si je l'avais fait, l'aurais-je trouvé en train de parler à quelqu'un ? Et, le cas échéant, à qui, et de quoi ?

Certes, ce pouvait être un ami désireux de savoir pourquoi on n'avait pas vu Mark depuis quelque temps dans l'un de ses lieux de prédilection, en ville, c'est-à-dire un des bordels qui, je m'en souvenais depuis mes années de noviciat, mais je me hâte d'ajouter que je ne le savais pas par expérience personnelle, se trouvaient tous regroupés autour de Cock Lane...

Perdu dans mes pensées, je regardais fixement devant moi. Puis, après m'être nettoyé les dents avec mon morceau d'écorce de saule, je regagnai cette maison malcommode que je traversai pour rejoindre le jardin et me rendre à la cuisine où l'infatigable Lydia faisait déjà bouillir l'eau pour mon rasage quotidien.

— Lyddie, dis-je, sortant mon rasoir de mon petit sac pour le poser sur la table, la nuit où tu as été malade, quand tu es allée aux lieux d'aisances et que tu as croisé Mark qui rentrait de l'une de ses escapades...

Elle versa l'eau chaude dans un bol en bois.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Tu m'as dit, du moins je crois bien, que Mark, quand tu l'as vu, était en train de fermer l'écurie.

La servante hocha la tête, poussant le bol vers moi.

— C'est vrai. Pourquoi ?

— Tu en es sûre ?

— Oui. C'est important ?

— Je ne sais pas. Ça pourrait l'être. Rob et John ont dit que Mark se rendait dans des bordels de la ville, donc, c'est ce qu'il avait dû leur dire, ils ne l'auraient pas inventé.

— Je ne crois pas, non.

— Dans ce cas, si Mark s'était rendu seulement à Cock Lane, pourquoi lui fallait-il Dorabella ? Un homme à cheval se remarque plus que s'il est à pied.

Lydia prit le tabouret en face du mien et posa les coudes sur la table.

— C'est vrai, reconnut-elle, je n'y avais pas vraiment pensé. Et en ville, tout le monde ou presque connaît Dorabella. L'attacher à la porte d'une de ces maisons, c'était dire à tous ceux qui la voyaient que Mark se trouvait à l'intérieur.

— Mark... ou son frère.

Lydia secoua résolument la tête.

— Non, non, personne n'aurait cru qu'il s'agissait de maître Peter. C'était un homme pieux. Mark a toujours été le plus insoumis des deux, surtout quand ils étaient plus jeunes. D'après dame Joan, il était jaloux de son frère parce que, disait-il, ses parents préféraient Peter. Et la maîtresse pense aussi qu'après la mort du maître, quand il a laissé à Peter le négoce et son second lit, Mark est devenu encore plus envieux. Il ne le montrait pas, je le reconnais, mais dame Joan, sa mère, doit savoir ce dont elle parle.

Avec précaution, j'entrepris d'enlever l'ombre de barbe blonde de mon menton et de ma lèvre supérieure.

— N'empêche, grommelai-je, j'ai du mal à croire que même Mark se moque de sa réputation au point d'aller au bordel avec Dorabella, signalant ainsi à tout le monde sa présence en pareil lieu. Il serait plus normal qu'il y soit allé à pied.

— Ça paraît bizarre, maintenant que vous le dites, admit Lydia en se pinçant le nez, intriguée. Pourquoi posez-vous toutes ces questions ?

Je plongeai une nouvelle fois mon rasoir dans l'eau, et commençai à me raser une joue.

— Je me demandais seulement...

— Quoi ?

— Oh, rien. C'est peut-être sans importance.

Contrairement à Cicely, Lydia n'exigeait jamais d'être mise dans des confidences qui pouvaient ne pas la regarder. Elle-même avait ses secrets, et acceptait que les autres aient le droit d'en avoir. En cet instant, elle se contenta de se lever pour commencer à préparer le petit déjeuner.

Celui-ci fut marqué par de longs silences, et on y parla peu. Les deux apprentis mangèrent sans mot dire, tandis que Cicely, après un regard rapide dans ma direction par-dessous ses paupières mi-closes, ne s'adressa qu'à dame Joan et à Lydia. La première était préoccupée par sa prochaine visite au scribe. Comme elle ouvrait et fermait la bouche sans qu'aucun son n'en sortît, j'en conclus qu'elle devait composer les termes de sa missive à son frère. Elle finit par se secouer pour ordonner à Rob et à John de partir à la recherche d'un charretier se rendant à Londres, et, dès qu'ils en auraient trouvé un, de l'en informer.

Personne ne me demanda ce que je comptais faire, jusqu'au moment où, alors que Lydia débarrassait la table, Gilbert Honeyman arriva, venant de son hostellerie, plus bas dans la rue. Sa présence cordiale fut comme une bouffée d'air pur dans une pièce sentant le renfermé, et nous en fûmes tous formidablement ragaillardis. On lui proposa à boire et à manger, mais il refusa, ayant pris, assura-t-il, un excellent petit déjeuner composé de harengs marinés, de chevreuil grillé et de viande de mouton, nourritures de loin supérieures aux tranches de lard et aux galettes d'avoine servies par Lydia. Et je me pris à l'envier en même temps que mon estomac manifestait son insatisfaction.

Dame Joan fit part au maître apiculteur de son intention d'envoyer quérir son frère, ce dont l'homme la félicita, disant que c'était ce qu'elle avait de plus sage à faire. Le compliment ramena un peu de couleur sur les joues tirées de dame Joan qui demanda à maître Honeyman de l'accompagner chez le scribe. Mais Cicely s'y opposa, assurant avec véhémence que c'était à elle qu'il incombait d'aider sa tante à écrire à William Armstrong.

— C'est mon père, après tout. Je sais mieux que maître Honeyman ce que vous devez lui dire.



Dame Joan poussa un soupir, reconnaissant chez sa nièce une de ces crises d'humeur dont elle ne pourrait venir à bout, et sachant que, si elle la contrariait, elle était capable de la mettre dans l'embarras. La pauvre femme était à l'évidence trop fatiguée et trop démoralisée pour discuter. Elle s'excusa donc auprès de Gilbert avec un demi-sourire et un vague petit geste de la main. Maître Honeyman montra d'un hochement de tête qu'il avait saisi son dilemme, et porta un regard désapprouvateur sur Cicely, qui s'en allait. Après quoi, il me saisit par le coude pour m'entraîner dans le jardin, laissant Lydia finir de débarrasser.

— Ah ! si cette gamine était la mienne, attaqua-t-il avec un air menaçant, je...

Mais il éclata de rire, secouant la tête.

— De quel droit est-ce que je parle ainsi ? enchaîna-t-il. Je n'arrive même pas à me débrouiller avec ma Rowena !

Sur quoi il me serra le bras.

— Qu'as-tu fait depuis que nous nous sommes quittés, hier ?

Je le regardai pensivement plusieurs secondes avant de demander :

— Accepteriez-vous de m'accompagner, *moi*, au lieu d'accompagner dame Joan ?

— Peut-être, répondit-il prudemment. Où vas-tu ?

Je souris.

— Je compte rendre visite à tous les bordels de la ville. Alors ? Vous venez avec moi ?

## CHAPITRE XVII

Suivit une pause, puis Gilbert Honeyman eut un rire un peu jaune.

— J’imagine que tu as une bonne raison de te rendre dans des endroits pareils, mon garçon. Je veux dire, une raison autre que celle pour laquelle on y va habituellement.

— Oui.

— Et cette raison contribuera à trouver ces deux jeunes hommes qui ont disparu ? Cela aidera-t-il dame Gildersleeve ?

— Je n’en suis pas sûr, répliquai-je honnêtement, mais cela peut nous faire avancer d’un pas.

Le maître apiculteur pinça les lèvres quelques instants encore, puis me donna une tape dans le dos, une curiosité extrême ayant apparemment prévalu contre ses réticences naturelles.

— Très bien ! Je t’accompagne à condition de ne pas avoir à entrer dans un seul de ces lieux de débauche.

Il bomba le torse.

— Je suis un bourgeois respecté, et je ne voudrais pas que l’on se fasse une fausse idée de moi.

— Je vous garantis qu’il vous suffira de m’attendre dehors. À présent, si vous en êtes d’accord, allons-y.

Cock Lane était une étroite ruelle tortueuse bien à l’écart, et sombre à cause des avant-toits des maisons qui se rejoignaient presque en son milieu. Dans le caniveau central s’amoncelaient des détritrus, parmi lesquels les restes pourrissants d’un mouton, et des rats entraient et sortaient à leur guise des embrasures de portes. Les hommes chargés de nettoyer les ordures, qui s’activaient dans la grand-rue quand nous avions quitté la boutique, n’étaient pas encore arrivés aussi loin, et à en

juger par ce qu'on voyait, ils ne faisaient pas leur travail très méticuleusement, par ici, quelle que soit l'heure.

Se pinçant le nez, Gilbert Honeyman avançait avec précaution au milieu des ordures. Quant à moi, j'étais moins circonspect, car mes grosses bottes avaient connu pires conditions que celles qui prévalaient ici. Je remarquai qu'une seule maison était pourvue d'une grille extérieure permettant d'y attacher les chevaux, et je m'y rendis directement. Deux filles, qui arboraient des bonnets rayés indiquant leur métier, se penchaient à la fenêtre de l'étage. Toutes deux étaient bien en chair. L'une était jolie, mais l'autre avait un strabisme prononcé qui gâchait un physique rendu plus vilain que nécessaire par plusieurs couches de blanc de céruse.

— Puis-je entrer ? lançai-je à leur adresse. La maison est ouverte à cette heure-ci ?

Les filles échangèrent un regard avant d'éclater d'un rire éraillé.

— T'arrives un peu tôt, tu crois pas ? ricana la loucheuse. Ta femme avait mal à la tête cette nuit, c'est ça ?

J'attendis que l'hilarité déclenchée par cette boutade retombe avant de déclarer :

— J'aimerais échanger quelques mots avec votre patronne.

De nouveau les rires fusèrent, puis la plus jolie des deux lança :

— Elle encaisse l'argent, c'est tout ce qu'elle fait, mon lapin bleu !

Sa compagne opina du chef en même temps que son sourire disparaissait.

— Pour ça, elle est bonne, mais elle n'est guère généreuse quand il faut partager...

Elle fixa son bon œil sur moi tandis que l'autre paraissait se perdre au loin, dans l'espace.

— Entre quand même. Un beau gars comme toi n'aura pas de mal à se trouver une femme, même s'il est tôt et que la moitié d'entre nous dorment encore.

Sans discuter davantage, j'entrai, laissant un Gilbert Honeyman mal à l'aise, essayant de se faire aussi petit que possible dans l'ombre.

Il poussa un énorme soupir de soulagement quand je reparus au bout de quelques minutes seulement.

— On peut partir, maintenant ?

— Pas encore, mais je vous promets de faire aussi vite que possible.

Lorsque j'eus rendu visite à toutes les maisons de Cock Lane, néanmoins, Gilbert n'y était plus, s'étant replié dans une rue non loin pour m'y attendre. Là, il avait repéré une taverne qu'il avait jugée digne de son attention, après s'être entretenu avec son maître sur le brassage de la bière, et le contenu des différentes variétés proposées.

— Entre ! Entre !

Dans la salle sombre, il me guida vers une table où deux gobelets étaient déjà servis – et payés, m'assura-t-il en m'indiquant le banc.

— Assieds-toi, mon garçon, et bois.

Il leva son gobelet, portant un toast selon la vieille coutume saxonne que l'on entend souvent encore dans les pays de l'ouest :

— *Porte-toi !*

— *Buvons*, répondis-je distraitement, car j'avais l'esprit ailleurs.

Dès qu'il eut étanché le gros de sa soif :

— Alors, raconte-moi ! m'ordonna-t-il. As-tu trouvé ce que tu espérais, ou as-tu perdu ton temps et m'as-tu fait perdre le mien ?

— Non, répondis-je, posant mon gobelet sur la table pour m'essuyer la bouche du dos de la main. J'ai découvert quelque chose.

Et comme j'hésitai, il me pressa.

— Allons ! Explique-moi pourquoi tu tenais tellement à te rendre dans les bordels.

La veille, je lui avais à peu près tout raconté sur Mark et Peter Gildersleeve, mais, le jugeant alors inutile, je n'avais pas parlé de la rencontre de Lydia avec Mark, la nuit où elle avait été malade, et je ne lui avais pas rapporté non plus l'explication que Rob et John avaient donnée de ces escapades nocturnes. À présent j'étais obligé de le faire.

Gilbert Honeyman fut très scandalisé.

— Pauvre créature ! s'exclama-t-il, parlant de dame Joan.

Il secoua la tête, l'air découragé, avant de poursuivre :

— Cela prouve que même la meilleure des femmes peut engendrer un fils dépravé.

— Certes, admis-je, en tout cas, Mark Gildersleeve, quoi qu'il ait fait, n'était pas avec une prostituée. Nulle patronne de Cock Lane ne s'est souvenu l'avoir vu, ou reçu dans sa maison. Or, il est assez connu en ville pour qu'elles aient toutes pu l'identifier.

Gilbert fronça les sourcils.

— Et cela signifie quoi ?

— Que j'avais raison quand je jugeais peu vraisemblable que Mark ait pris son cheval, surtout Dorabella que tout le monde connaît, pour se rendre au bordel. D'abord, les gens qui passaient auraient su qu'il y était, et ensuite on pouvait voler l'animal sous le couvert de la nuit. Deux raisons qui constituaient un risque inutile quand il existait une solution plus sûre.

Gilbert parut soulagé.

— Tu vas donc pouvoir dire à dame Joan que ses craintes quant à la conduite de son fils cadet ne sont pas fondées. Cela au moins lui apportera un peu de réconfort.

— Vous croyez ? dis-je, en le regardant droit dans les yeux. Pourquoi, si ce n'était pas le cas, Mark a-t-il dit aux deux apprentis qu'il allait au bordel ? Et où était-il réellement durant ces nuits où il s'absentait de chez lui ?

Gilbert Honeyman fit la grimace.

— Ah, je me fais vieux ! Mon esprit n'est pas aussi rapide qu'autrefois.

Il leva un sourcil, puis :

— Alors ? Quelle est ton explication ?

— Je n'en ai encore aucune, répondis-je, et j'aimerais bien en trouver une. Elle éclairerait peut-être un peu la disparition de Mark et celle de son frère.

Gilbert acheva sa bière et me pria de faire de même.

— On va en boire une autre avant de partir, déclara-t-il. Je trouve qu'il n'y a rien de mieux qu'une bonne bière pour vous clarifier les idées.

Je jugeai cette assertion extrêmement discutable, mon expérience m'ayant montré que meilleure était la bière, plus mes pensées avaient tendance à s'embrouiller. Et j'étais sûr d'une chose : les boissons fortes me déliaient toujours la langue. Ce jour-là, après deux ou trois gorgées de ma seconde bière, voilà que j'étais en train de raconter à Gilbert où j'étais allé la veille au soir et ce que j'avais fait après que nous nous fûmes séparés au portail de l'abbaye. Quand je me tus, je me tournai pour le voir me regarder avec dans les yeux la même expression que j'avais vue dans ceux de Cicely.

— Eh, mon garçon, dit-il enfin en me tapotant le bras avec un air bienveillant, je sais que nous sommes ici en Avalon, et que le roi Arthur et la reine Guenièvre sont enterrés dans l'abbaye, mais, pour être franc, je n'ai jamais vraiment cru à ces histoires, moi ! Quant à celle de Joseph d'Arimathie et du Saint-Graal, eh bien !...

Il se tut avec un haussement d'épaules qui en disait long.

— Mais rien ne prouve que Joseph *n'est pas venu* dans ce pays après la Crucifixion, répondis-je, sur la défensive, de même que rien ne prouve non plus qu'il *y est venu*... Peut-être devrions-nous respecter les vieilles croyances. Elles ont leur origine quelque part, dans un événement ou un autre...

Je bus le fond de mon verre, et enchaînai :

— Cependant, dans le cas présent, je ne dis pas que je crois à l'histoire du Graal, ou que c'est bien la relique à laquelle fait référence le frère Begninus. Mais je suis sûr que Peter Gildersleeve, lui, le pensait.

— Pourquoi ? interrogea Gilbert Honeyman, sceptique.

Je répétai les raisons que j'avais données à Cicely, la nuit précédente. Elles étaient toujours aussi peu convaincantes, mais je n'en étais pas moins sûr d'être dans le vrai.

Gilbert pinça les lèvres.

— Je ne lis guère, déclara-t-il, et je ne comprends rien aux contes, aux histoires, et à toutes ces choses-là. J'en sais assez pour tenir mes comptes en bon ordre et pour être sûr que les clients ne me roulent pas, mais ça ne va pas plus loin. Cependant, j'ai fait apprendre à lire à ma Rowena par les nonnes de Shaftesbury. Certains disent qu'on perd son temps à

éduquer les filles, mais je ne suis pas d'accord. Elle est mon seul enfant, et elle aura besoin de savoir se débrouiller à ma mort. Bon, là n'est pas la question. Ce que je veux dire c'est qu'elle connaît toutes ces histoires du roi Arthur et de ses chevaliers, et de temps en temps, les soirs d'hiver, elle m'en a raconté certaines. Et ces chevaliers, ils ne cherchaient pas le Saint-Graal autour de Glastonbury – en tout cas, pas que je me souviene. Ils étaient ici, là et partout, dans ce pays, mais surtout à l'étranger. Et que d'aventures il leur arrivait ! Des châteaux et des maisons enchantées ! Des anges, des magiciens, des fées ! Il s'en passait des choses merveilleuses ! Des gens apparaissaient, disparaissaient...

Il se tut, observant un silence embarrassé comme il réalisait ce qu'il venait de dire. Puis il toussa et reprit précipitamment :

— Oui, enfin... Tu vois ce que je veux dire.

— Bien sûr ! Mais ne comprenez-vous pas que ce sont des légendes ? rétorquai-je, tout excité. Comme je viens de le dire, la plupart de ces contes trouvent sans doute leur fondement dans une parcelle de vérité. Au cours des siècles, ils ont été modifiés parce qu'on leur ajoutait des détails inventés. Mais jadis, dans un passé lointain et nébuleux, des événements survinrent vraiment, et donnèrent naissance aux légendes. Quand vous étiez enfant, n'avez-vous jamais fait rouler une boule de neige du haut d'une colline, pour l'observer grossir et grossir encore avant d'arriver en bas ? C'est ainsi que doivent s'enfler les légendes.

Le maître apiculteur fixa son gobelet et, découvrant qu'il était vide, appela la servante. Je refusai vivement la troisième bière qu'il m'offrait et eus droit à une diatribe contre la jeunesse incapable de tenir la boisson. Ce fut bref, Dieu merci, Gilbert ayant hâte de revenir à notre sujet.

Sitôt son gobelet plein, il m'interrogea :

— Donc, d'après toi, la légende des chevaliers d'Arthur à la recherche du Saint-Graal est fondée sur le fait réel que ce frère Begninus cacha une relique pour la mettre à l'abri des païens saxons qui approchaient, et qu'ensuite les gens ont essayé de la retrouver ?

Je me dis que la tête de Gilbert travaillait parfaitement, et qu'il comprenait plus vite que beaucoup de jeunes de ma connaissance.

— Exactement, approuvai-je. Peut-être le frère Perceval et le frère Geraldus, les deux moines dont parle Begninus, qui devaient partir le lendemain pour l'Irlande, n'en sont jamais revenus. Peut-être frère Begninus, le supérieur et les autres résidents de l'église d'Ynys Witrin furent-ils tués au cours d'une incursion des Saxons, à moins qu'ils ne soient morts de mort naturelle. Dans ce dernier cas, le supérieur a pu décider qu'il était plus sage de laisser la « Sublime Relique » là où elle était, plutôt que de la ramener dans l'église. Quand bien même l'année 500 fut celle de la bataille du Mont-Banon, où, dit-on, Arthur infligea une sévère défaite aux Saxons quelque part dans l'est, il y avait néanmoins d'autres envahisseurs qui débarquaient le long de la côte sud, et progressaient peu à peu à l'intérieur des terres.

— De sorte que, lorsque les moines moururent, le secret de l'endroit où était cachée la relique mourut avec eux.

— En effet, mais il s'agissait d'un saint objet assez célèbre pour que d'autres en aient entendu parler, et aient eu envie de le retrouver. On l'a cherché avant et après la fin de la conquête saxonne, et probablement pendant une longue période de temps. Et peu à peu, cette recherche s'est intégrée aux histoires du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table ronde, pour devenir la quête du Saint-Graal.

Gilbert avala une nouvelle gorgée de bière avant d'objecter :

— Tout cela est très bien, mais enfin, quelle personne saine d'esprit peut imaginer qu'il est encore possible de dénicher ce Graal, après presque mille ans ?

L'argument avait déjà été avancé par Blethyn Goode et par frère Hilarion, et je ne pouvais toujours pas y répondre, sauf à déclarer, comme je l'avais déjà fait :

— D'après mon raisonnement, Peter Gildersleeve croyait que c'était possible, par conséquent il faut raisonner avec sa logique à lui.

Le maître apiculteur émit un grognement dubitatif.



— Que disait exactement ton précieux parchemin ? Où ce frère Begninus disait-il avoir caché la relique ?

Je citai le texte car je le connaissais maintenant par cœur :

— « Dans les collines, là où la terre forme des trous, sur l'autel au bord de la rivière de Charon. »

— Eh bien justement ! Une chapelle ou un sanctuaire, je veux bien... mais quel bâtiment remontant à des temps aussi reculés pourrait encore être debout ? L'idée n'est pas raisonnable. Et maître Gildersleeve devait le savoir. D'après ce qu'on m'a dit de lui, ce n'est pas un idiot. Non, mon garçon, je pense que tu fais fausse route.

Il poussa un soupir.

— Mais cela ne change rien au fait que les deux fils de cette pauvre femme ont disparu, et que personne ne sait ni pourquoi ni où ils sont. Ce qu'on peut y faire, je l'ignore. Toi, tu as agi de ton mieux, Roger, et tu ne peux pas aller plus loin. Il va te falloir abandonner. Même si, grâce à un effort d'imagination insensé, tu avais raison sur la façon dont raisonnait Peter Gildersleeve – mais je crois que c'est peu probable –, tu ne peux pas suivre sa logique plus avant. Et comment a-t-il disparu en l'espace de si peu de temps ?

La taverne se remplissait, et le brouhaha des voix s'amplifiait d'instant en instant. Je me sentais battu, inutile, et je m'adossai au mur, les yeux clos. Aussitôt, mon étrange rêve à mi-chemin entre réalité et vision me reprit, et je vis les moines défiler, chacun suivant son allée de terre battue pour arriver à l'édifice circulaire couvert de chaume, au milieu de l'enceinte. Leurs lèvres remuaient, mais je n'entendais toujours aucun son : j'étais plongé dans un silence absolu. Comme la nuit précédente, les moines commencèrent à tourner autour de l'église, lentement d'abord puis de plus en plus vite, jusqu'à courir. Et maintenant, leur nombre diminuait, car, à chaque tour, l'un d'eux disparaissait. Pour finir, il n'y en eut plus un seul, et je flottai vers la construction centrale avec son toit en forme de cône. Elle devint transparente, comme la première fois, et, à travers ses parois, je voyais les moines en rang, de l'autre côté...

— Tu te sens bien, mon garçon ?

La voix inquiète de Gilbert Honeyman était pleine de sollicitude.

— Tu es pâle. Tu n'es pas malade, non ?

Je me passai une main sur le front. Je transpirais et éprouvais cette même lassitude étrange qui m'avait accablé la nuit précédente. Autour de moi, le bruit me paraissait assourdissant, et je m'aperçus que les gens commençaient à me dévisager. Au prix d'un effort prodigieux, je me ressaisis.

— Non, non, j'ai un peu trop bu, c'est tout, mentis-je. Cette bière doit être plus forte que je ne pensais.

— Ah, sûr que c'est de la bonne. N'empêche que tu devrais me laisser te raccompagner chez dame Gildersleeve et lui demander de te donner un de ces remèdes que les femmes ont toujours à portée de main. Et puis à ta place, je réfléchirais sérieusement à mon conseil de rentrer chez toi et de laisser d'autres résoudre ce mystère. À condition qu'il ait une solution, bien entendu. Si tu veux mon avis, tu souffres d'avoir pris trop de soleil. Dieu m'est témoin que l'été a été suffisamment chaud pour affecter même les constitutions les plus robustes. Et puis, à se creuser la tête comme tu l'as fait... ce n'est bon pour personne.

Il était inutile de discuter avec lui. Je ne convainrais jamais Gilbert que j'étais en parfaite santé, tant dans mon corps que dans mon esprit. À dire vrai, un doute m'avait traversé. Jamais auparavant je n'avais eu un rêve sans être profondément endormi, et cela m'inquiétait. Et puis mon compagnon me rassura encore sur ce point.

— Tu es las, poursuivit-il. À l'instant, tu as somnolé. Il te faut du repos.

— Vous avez peut-être raison, répondis-je.

Mais je savais que je ne me reposerais pas tant que je n'aurais pas éclairci ce que mon rêve essayait de me faire comprendre.

Gilbert Honeyman me raccompagna jusqu'à la boutique, mais refusa d'entrer.

— Présente mes respects à dame Gildersleeve, mon garçon, et dis-lui que je passerai lui faire mes adieux avant de repartir chez moi, lundi.

Il abaissa la voix pour adopter le ton de la confiance :

— Pourquoi ne reprendrais-tu pas la route avec moi, puisque nous allons dans la même direction ? Pars avant que cette triste histoire ne te perturbe la tête.

J'hésitai. Tout à coup, son offre paraissait très tentante. Mais en même temps je savais avec une absolue certitude que je ne devais pas l'accepter. Dieu m'avait envoyé là, comme Il l'avait fait ailleurs dans le passé, pour démasquer le mal. Si je ne le faisais pas, je faillirais à mon devoir vis-à-vis de Lui, et vis-à-vis de moi-même aussi. Cela m'était déjà arrivé une fois, je ne pouvais pas recommencer.

Je donnai l'accolade à Gilbert.

— Vous êtes bon, dis-je, mais il faut que j'aille jusqu'au bout de cette affaire.

Je redressai les épaules.

— Et qui sait ? Avec l'aide de Dieu, peut-être aurai-je résolu ce mystère d'ici lundi. Je serai donc libre de repartir avec vous, après tout.

Il ne parut pas convaincu, c'était visible, mais il me donna une tape dans le dos et répondit avec un faux entrain.

— Eh bien espérons-le, mon garçon. Je vais prier qu'il en soit ainsi. À présent, il faut que j'aille voir mon cheval et m'assurer qu'on le traite correctement.

Gilbert m'administra une seconde tape retentissante avant de disparaître dans la foule qui se pressait dans la grand-rue, en ce samedi matin-là. Il faisait lourd et étouffant, et il semblait bien que le soleil ne percerait pas les nuages qui continuaient à s'amonceler à l'est, de sorte que la chapelle Saint-Michel et son enclave au sommet du Tor étaient devenues une simple image noire, découpée sur un fond gris. La traînée incarnate que j'avais remarquée plus tôt dans le ciel augurait bien une journée orageuse.

Au moment d'entrer dans la boutique des Gildersleeve, je fus pris du désir soudain de m'entretenir de nouveau avec frère Hilarion, de sorte que je traversai la rue pour me présenter une fois encore au portier du corps de garde. Ce n'était pas le même frère convers, cette fois, et il m'informa que mon vieil ami venait de conduire un groupe de pèlerins à l'église de l'abbaye où, sans aucun doute, je le trouverais encore. Je remerciai l'homme, et

me joignis à une autre compagnie de pèlerins qui étaient entrés juste avant moi, et commençaient à pénétrer dans la nef par le porche nord.

Certains d'entre eux tournèrent à droite pour descendre les marches du vestibule, vers la chapelle de la Vierge, mais je suivis ceux qui partaient sur la gauche en direction du chœur. Les uns s'arrêtèrent dans le transept nord pour prier dans la chapelle dédiée à saint Thomas Becket, mais la plupart poursuivirent vers la tombe réputée contenir les dépouilles du roi Arthur et de la reine Guenièvre. Après tout, c'était pour cela qu'ils avaient effectué un voyage si long et si fatigant. Il ne s'agissait pas d'une sainte relique, et personne ne faisait de génuflexion en signe de dévotion, mais tous contemplaient avec un émerveillement empli de respect le majestueux tombeau de marbre noir, avec à sa tête une croix que gardaient deux lions sculptés, et à son pied une représentation du roi flanquée par deux autres lions sculptés aussi.

Je déchiffrai lentement l'inscription et traduisis avec peine mon latin rouillé en anglais : *Ci-gît Arthur, le meilleur des rois, la gloire du royaume. Ses vertus et ses mérites lui vaudront des louanges éternelles. Puis : Ici est enterrée la bienheureuse épouse d'Arthur, que le ciel chérit pour ses vertus.*

Pour ceux des pèlerins qui ne pouvaient pas le faire, frère Hilarion lisait l'inscription à haute voix, pendant que certains se baissaient pour mieux voir le travail de la pierre.

Une femme se redressa avec un cri strident.

— Une souris ! Là ! Là ! Au pied du tombeau.

Presque toutes les femmes détalèrent tandis que frère Hilarion faisait sur la pointe des pieds un tour prudent de la pierre tombale, cherchant l'outrageant animal.

— Je crois qu'il s'agit d'une méprise, mon enfant, dit-il. Je ne vois rien.

Un homme qui se tenait près du mausolée me donna un coup de coude, indiquant le chœur où un mulot battait précipitamment en retraite derrière un pilier. Je hochai la tête avec un sourire. Mon voisin avait vu, comme moi, ce qui était arrivé. Mais nous ne dûmes rien, tandis que les pèlerins reprenaient leur progression pour aller prier devant le maître-

autel. Moi, je demeurai où j'étais, fixant le tombeau sans le voir, et réfléchissant à la minuscule créature.

Et tout à coup, mon rêve devint clair. Je comprenais ce qu'il cherchait à me dire, et ce que, depuis le début, j'avais été trop obtus pour comprendre. Je regagnai la porte nord sans plus de cérémonie, et, cinq minutes plus tard, pénétrai dans la boutique des Gildersleeve.

Cicely et dame Joan étaient rentrées de chez le scribe, et la première se porta à ma rencontre dans le couloir.

— D'où viens-tu ? demanda-t-elle.

— Je suis allé visiter les bordels de Cock Lane avec maître Honeyman, répondis-je.

Ignorant son hoquet de stupéfaction autant que d'horreur, je lui saisis le poignet.

— Où est ta tante ?

— Dans l'atelier. Rob a trouvé un charretier qui s'en va jusqu'à Londres, et elle s'entend avec lui pour qu'il porte sa lettre à mon père. Que veux-tu dire ? Toi et maître Honeyman, vous êtes allés voir les...

— Ne t'occupe pas de cela pour l'instant, l'interrompis-je avec impatience. Je t'expliquerai plus tard.

Je lui secouai le bras.

— Je crois que j'ai découvert comment ton cousin Peter a disparu !

## CHAPITRE XVIII

Bouche bée, Cicely me fixa plusieurs secondes sans comprendre.

— Tu sais ce qui est arrivé à Peter ? souffla-t-elle.

Je la corrigeai :

— Je crois savoir comment Abel Fairchild a été abusé et a cru que ton cousin avait disparu de façon surnaturelle. Mais j'ignore où Peter est allé après qu'Abel fut parti en courant.

— Tu veux dire que Peter n'a pas été enlevé par le Vieux Griffu ?

— J'ai toujours pensé que c'était peu probable, pas toi ? Les gens que le diable a ravis sont toujours des individus que personne n'a jamais rencontrés. Ce sont des on-dit racontés par l'ami d'un ami de la nièce de la mère du cousin du beau-frère.

J'enchaînai, sérieux cette fois :

— Mais rien ne me permet d'espérer retrouver Peter vivant.

Cicely eut un petit rire nerveux, puis elle frissonna comme elle pensait à dame Joan.

— Il faut tout de suite annoncer à ma tante ce que tu viens de m'apprendre.

Elle fit demi-tour et serait partie vers l'atelier si je ne l'avais saisie par le bras.

— Pas encore. Je dois d'abord vérifier mon idée. Viens avec moi à l'écurie.

Cicely parut intriguée mais obéit. J'ai déjà décrit l'écurie : elle se dressait entre la boutique des Gildersleeve et la maison voisine, et il était possible d'en faire le tour sans obstacle aucun. Elle était toujours vide, Dorabella se trouvant pour le moment à Northload Street, aux bons soins d'Edgar Shapwick.

Cicely était perplexe.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Je veux que tu fasses comme si l'écurie était la cahute de berger et que toi, tu étais Abel Fairchild. Moi, je jouerai le rôle de ton cousin.

Tout en parlant, je me dirigeai vers le bâtiment.

— Abel arrivait des hauteurs des Mendip avec son troupeau quand il a surpris Peter et l'a salué d'un geste de la main. Presque aussitôt après, à cause de la pente, Peter a disparu de son champ de vision. Alors je veux que toi, tu fermes les yeux pendant la même durée de temps, et que tu me promettes de ne pas tricher en les ouvrant à la dérobée.

— D'accord, fit Cicely avec réticence, je te donne ma parole. Et qu'est-ce que je fais après ?

— Exactement ce qu'a fait Abel Fairchild.

— C'est-à-dire ? J'ai oublié.

— Dans ce cas, écoute bien.

Je constatai avec plaisir qu'elle m'accordait toute son attention.

— D'abord tu regardes à l'intérieur pour voir si je m'y trouve, et, quand tu es sûre que je n'y suis pas, tu contournes la construction par l'extérieur, et tu reviens en arrière. Tu le fais deux ou trois fois, en te rappelant qu'Abel avait de plus en plus peur à mesure que le temps passait, et que selon toute vraisemblance, il marchait de plus en plus lentement. Bon, tu penses que tu peux faire cela ? Tu es capable de te mettre dans la peau d'Abel Fairchild ?

— Bien sûr, j'en suis capable, me fut-il répondu de haut. Je vais faire comme si j'étais un gamin stupide qui s'est persuadé que quelque chose d'affreux est arrivé à Peter.

— C'est bien ce que nous avons tous pensé, non ? ripostai-je, et elle eut la grâce de rougir.

« Parfait, poursuivis-je, commençons. Tu me fais un geste de la main, puis tu fermes les yeux. N'oublie pas, tu ne regardes pas, tu l'as promis !

Cicely fit ce que je lui demandais, et au bout d'une minute ou deux j'entendis grincer la porte de l'écurie qu'elle ouvrait pour y pénétrer. Il y eut des bruissements à l'intérieur comme si elle faisait semblant de fouiller la paille, puis un second grincement m'informa qu'elle était ressortie. Elle fit lentement le tour de la

maison dans le sens de la course du soleil, puis en sens inverse, mais, lorsqu'elle l'eut fait plusieurs fois, elle n'eut plus à faire semblant d'avoir aussi peur qu'Abel. Elle-même n'en menait pas large.

— Roger ! Roger ! Où es-tu ?

Comme je ne répondais pas, elle bondit de derrière l'écurie pour se planter devant la porte.

— Roger ! Arrête ! Le jeu a assez duré, fit-elle d'une voix qui tremblait.

J'attendis exprès quelques instants encore avant de me montrer.

— Me voilà, et, comme tu peux le constater, je suis vivant et en bonne santé.

Les yeux violets s'écarquillèrent.

— Où étais-tu ?

— À deux ou trois pas seulement derrière ou devant toi.

Sa confusion me fit sourire.

— En fait, il n'y a vraiment rien de bien mystérieux. Nous devons partir du principe que ton cousin était sur la propriété des Pennard non pas pour affaire, mais pour une raison bien à lui, et qu'il espérait contre tout espoir qu'aucun membre de la famille Pennard ne le verrait. Il se peut qu'il ait su, d'une manière ou d'une autre, qu'Anthony et ses fils étaient partis pour Priddy, cet après-midi-là. Hélas pour lui, Abel Fairchild l'a aperçu. Il a répondu au signe de la main du garçon, mais, dès qu'Abel a disparu dans le repli du terrain, Peter s'est caché derrière la cabane, sûr que quand il découvrirait qu'il était parti, il poursuivrait simplement son chemin. Après tout, pourquoi Abel aurait-il pris la peine de chercher ton cousin quand il devait s'occuper de son troupeau ?

« Mais c'était compter sans la curiosité d'Abel et sans sa méfiance. Le jeune berger a voulu savoir ce que faisait Peter, à se promener tout seul si loin de la ferme. Alors, il a commencé à le chercher. D'abord à l'intérieur de la cahute où il a même regardé derrière la porte pour s'assurer que sa proie n'y était pas cachée, puis il a entrepris d'en faire le tour. Assez vite, Abel a dû se sentir mal à l'aise parce qu'il ne comprenait pas comment Peter avait pu disparaître en un laps de temps aussi



court, mais probablement avançait-il avec assez de circonspection pour que ton cousin le suive ou le précède de plusieurs pas. Chaque fois qu'Abel tournait à un angle de la cabane, Peter disparaissait derrière le suivant, comme je viens de le faire.

— Mais j'ai marché en sens inverse aussi !... fit valoir Cicely. Tu m'avais dit de le faire. Alors, pourquoi ne nous sommes-nous pas vus ? Pourquoi Peter et Abel Fairchild ne se sont-ils pas heurtés ?

— Parce que, à chaque angle, on peut regarder très rapidement de l'autre côté pour voir ce que fait l'autre. Si celui qui est poursuivi se déplace assez vite au début, il se trouve derrière celui qui le poursuit. Mais quand le poursuivant fait mine de revenir en arrière, le poursuivi fait de même, accélérant l'allure jusqu'à ce que de nouveau il se trouve derrière celui qui le poursuit. Comprends-tu ce que je te dis ?

Cicely hocha gravement la tête.

— Dans mon cas, évidemment, nous ne risquions pas de nous rencontrer puisque je savais ce que tu allais faire, et que, lorsque tu aurais contourné l'écurie une fois, tu ferais demi-tour pour repartir en sens inverse, comme je te l'avais demandé. Si ton cousin et Abel s'étaient trouvés face à face, cependant, il eût été facile pour Peter de prétendre qu'il avait joué un bon tour au berger. Il lui aurait donné une excuse pour expliquer sa présence sur les terres, si loin de la maison, puis aurait repris Dorabella et s'en serait allé, remettant à plus tard ce qu'il était venu faire.

Cicely plissa les yeux, réfléchissant à ce que j'avais dit.

— Tu veux dire que Peter n'a pas disparu du tout ? demanda-t-elle enfin. Ou du moins, pas à ce moment-là ? Et si quelqu'un les avait observés de loin, il aurait simplement vu deux personnes qui se couraient après autour de la cabane ?

Je hochai la tête et elle se mit à rire un peu nerveusement.

— Mais pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? C'est si simple !

Je fis la grimace.

— Certes, quand on te le montre, mais je n'ai compris pleinement l'explication qu'il y a une demi-heure, dans l'abbaye,

quand une femme jura avoir vu une souris près de la tombe du roi Arthur. Le frère qui l'accompagnait fit le tour du tombeau sans en trouver la trace, et assura que la femme s'était trompée. Mais mon voisin et moi avions vu l'animal qui détalait juste un peu en avant de son poursuivant jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière un pilier.

Sans mentionner mon rêve, je poursuivis :

— Je crois que, tout au fond de mon esprit, j'avais déjà reconstitué l'explication. Je savais que quelque chose que j'avais dit un soir au souper aurait dû me mettre sur la voie, mais je ne parvenais pas à me rappeler ce que c'était.

— Tu m'en as parlé. Tu t'en souviens, maintenant ?

— Il me semble que ta tante a demandé s'il y avait d'autres endroits où se cacher dans le creux du terrain, et j'ai répondu que non, à part la cabane, et que maître Peter ne se trouvait pas à l'intérieur.

— Et alors ?

— Alors j'aurais dû comprendre que s'il n'était pas dedans, il devait être dehors. Et que s'il n'avait pas eu assez de temps pour filer sans être repéré par Abel, eh bien il devait se trouver toujours là où le berger l'avait vu.

— Sauf si le diable l'avait emporté...

Je souris à Cicely.

— Je croyais que nous avions admis que cette probabilité était extrêmement faible ?

Elle porta sur moi un regard méfiant, se demandant si oui ou non je prononçais des paroles hérétiques. Nier l'existence du diable pouvait logiquement équivaloir à nier l'existence de Dieu, mais peut-être Cicely ne raisonnait-elle pas exactement ainsi.

Je me hâtai de la rassurer.

— C'est une question de bon sens, dis-je, et j'ajoutai : Notre-Seigneur en possédait beaucoup.

— Tu crois ? demanda-t-elle, sceptique, et, de nouveau, elle me regarda, mal à l'aise, doutant toujours qu'on soit autorisé à parler du Seigneur en ces termes.

Je lui tendis la main avec un sourire.

— Allons manger, dis-je, il doit être dix heures bien passées, et Lydia grognera si nous sommes en retard.

À cet instant, dame Joan sortit de l'atelier avec Rob Undershaft et un homme basané, au visage buriné par les intempéries, et qui tenait une lettre dans une main, et des pièces de monnaie dans l'autre : nul doute, le charretier se rendant à Londres. Dame Joan continuait à lui donner des instructions embrouillées auxquelles l'homme coupa court.

— Je n'aurai aucun mal à trouver où réside le duc de Clarence, maîtresse, ne vous cassez pas la tête pour cela. Et s'il a déjà quitté la ville avec sa maison, je ferai en sorte que quelqu'un ait cette lettre, sachant qu'il faut la transmettre le plus vite possible à votre frère, le sergent Armstrong.

Pour la forme, il nous salua, Cicely et moi, d'un signe de tête avant de faire ses adieux à dame Joan, puis de disparaître dans le tumulte de la grand-rue.

Mon hôtesse se tordit les mains.

— Il ne voulait pas prendre ma lettre, chuchota-t-elle. Il ne voulait rien avoir à faire avec moi de crainte de mettre en péril son âme immortelle. Il a fallu que Rob – elle réussit à faire un pâle sourire à l'apprenti – lui rappelle que nous lui avons fourni beaucoup de travail, autrefois, mais, même alors, il a accepté avec la plus grande réticence.

Elle se tordit encore les mains.

— Nous sommes devenus des bannis, dans cette ville.

Cicely glissa un bras sous celui de sa tante.

— Venez, allons manger. Lyddie tient le repas prêt depuis un long moment. Roger et moi avons quelque chose à vous dire.

— Vous... vous voulez dire qu'il n'est rien arrivé d'étrange à Peter ?

Bien qu'elle fût immensément soulagée, dame Joan donnait presque l'impression de se sentir flouée, et ce sentiment se lisait aussi sur le visage de Lydia et des deux apprentis.

— C'est la faute à ce sot de berger, s'exclama la servante avec courroux, il nous a terrifiés avec ces histoires de diableries !

Je la repris doucement :

— Il est injuste de parler ainsi d'Abel Fairchild. Après tout, Peter a bel et bien disparu. Cette explication ne résout qu'une partie du mystère : la façon dont il a échappé à la vigilance d'Abel avant de repartir vaquer à ses occupations.

— C'est bien vrai, oui, fit John Longbones, la bouche pleine de fromage de chèvre. Que faisait donc le maître chez les Pennard ? Il ne nous a pas dit qu'il lui fallait davantage de peaux, et, à ma connaissance, il nous en restait beaucoup.

Dame Joan opina du chef.

— Et s'il était allé là-bas pour le travail, ajouta-t-elle, répétant ce qui avait déjà été dit, pourquoi ne s'est-il pas rendu à la maison ou aux abris ?

Je croisai le regard de Cicely de l'autre côté de la table, et secouai la tête presque imperceptiblement. Moi-même, je n'étais pas encore certain que l'incursion de Peter sur la propriété des Pennard ait nécessairement été en rapport avec ce qu'il cherchait (encore que j'eusse du mal à penser le contraire ; sans doute en avais-je assez de l'incrédulité que rencontrait mon hypothèse auprès de tous), et je ne voulais pas non plus que Rob Undershaft et John Longbones répandent l'histoire dans toute la ville. À mon soulagement – et je dois avouer que cela me surprit quelque peu –, Cicely demeura silencieuse.

— Il y a aussi maître Mark, fit observer Lydia. Il a disparu pareillement. Vous semblez l'avoir oublié.

— Comment oses-tu dire une chose pareille, Lyddie ? fit dame Joan sur un ton de reproche en se remettant à pleurer. Quand mon frère sera ici, il saura quoi faire.

Je trouvai mon hôtesse trop optimiste. William Armstrong ne la rejoindrait pas avant plusieurs semaines peut-être, suivant que le duc de Clarence serait parti ou pas à l'arrivée du charretier dans la capitale. Par ailleurs, dame Joan avait raison : depuis plusieurs jours maintenant, il y avait dans la ville une atmosphère déplaisante, chaque fois que les gens la voyaient, elle ou sa nièce, et j'étais certain que le calme qui persistait n'était que le résultat de l'influence d'amis comme Edgar Shapwick. Ce que je redoutais s'avéra fondé quand, peu après le repas, on trouva devant la porte d'entrée un chat mort avec une corde autour du cou. Au hurlement que poussa Lydia, nous arrivâmes tous en courant pour voir ce qui l'avait provoqué, et un regard sur l'horrible découverte suffit à plonger dame Joan dans une violente crise nerveuse.

— Je le savais ! Je le savais !

Voilà tout ce qu'elle arriva à articuler de façon cohérente au milieu de sanglots qui la secouaient de la tête aux pieds.

Lydia, bien qu'elle fût profondément ébranlée, avait les pieds sur terre, et se préoccupait plus de sa patronne que d'elle-même : elle tint à ce que dame Joan absorbe une tisane afin de calmer ses nerfs surmenés. Ensuite elle lui fit boire un jus de laitue destiné à la faire dormir. Ce ne fut donc qu'une bonne heure plus tard, quand la maisonnée fut enfin calme, et sa maîtresse couchée, que je pus sortir dans le jardin pour m'asseoir sur le banc sous le néflier, et réfléchir en paix.

Mais à peine avais-je réussi à mettre un semblant d'ordre dans mes pensées les plus insignifiantes que, levant les yeux, je voyais Cicely traverser l'herbe afin de me rejoindre d'un pas décidé. Je poussai un soupir sonore lorsqu'elle s'assit à côté de moi.

Elle ignore cette marque de désapprobation pour déclarer avec ce ton ferme que je commençais à redouter :

— Tu ne m'as pas encore dit ce que vous êtes allés faire dans les bordels de Cock Lane, ce matin.

J'avais espéré qu'elle aurait oublié ce détail que j'avais mentionné sans réfléchir. Peine perdue. Mais, en vérité, il n'y avait pas de raison valable de la garder dans l'ignorance des activités nocturnes de Mark, et je me sentis obligé de lui dire ce que j'avais découvert.

Elle fut évidemment aussi confondue que moi.

— Mais s'il n'allait pas voir les femmes, que faisait-il ? demanda-t-elle.

— Je ne le sais pas.

— Tu ne sais pas grand-chose, dirait-on ! persifla-t-elle, cinglante.

Nous nous exaspérions de plus en plus mutuellement ; la découverte du cadavre de chat nous avait secoués bien davantage que nous ne voulions l'admettre.

— Non, aboyai-je en retour, et je ne sais pas non plus ce que signifie ceci !

J'ouvris ma sacoche pour en sortir l'amas de fil de laine grossier de couleur brune que le palefrenier d'Edgar Shapwick m'avait remis.

Cicely me le prit des mains avec précaution.

— D'où est-ce que ça vient ? demanda-t-elle.

— C'était emmêlé dans la crinière de Dorabella quand on l'a trouvée qui errait hier matin. Elle avait aussi de la paille sur sa robe ainsi que des éclaboussures de quelque chose de collant.

Cicely avait déroulé l'épais brin de laine grossière, et le faisait glisser entre ses doigts pour le lisser. Elle fronça les sourcils.

— Là aussi, il y a quelque chose de poisseux.

Elle examina le fil plus attentivement.

— Oui, regarde ! s'exclama-t-elle. Là, au milieu. On le sent d'ailleurs mieux au toucher qu'on ne le voit.

Elle disait vrai. Quand elle me rendit le brin, j'eus presque du mal à repérer, à peu près en son milieu, une moucheture de produit noir inconnu et visqueux au toucher. Je portai le fil à mon nez, reniflai, mais la tache était trop petite pour qu'il restât une odeur.

— Alors ? demanda Cicely avec impatience. À ton avis, qu'est-ce que c'est ?

Comme je secouais la tête, elle bondit sur ses pieds, me tendant une main impérieuse pour que je l'accompagne.

— On va interroger les autres et voir s'ils ont une idée, déclara-t-elle.

Je la suivis sans faire d'histoire d'abord à la cuisine, où Lydia faisait bouillir de l'eau avec des os sur le feu, stade préliminaire d'un bouillon reconstituant pour le souper de sa maîtresse.

Mais elle ne nous proposa pas de solution.

— Enlevez-moi cette cochonnerie avant qu'elle ne tombe dans l'eau ! ordonna-t-elle avec humeur.

Nous allâmes ensuite dans l'atelier où les deux apprentis raclaient des peaux sans conviction, plus pour s'occuper que parce que c'était important. Ils furent contents de s'interrompre et examinèrent tous les deux le bout de fil avec curiosité tout en écoutant mon histoire.

— On l'a trouvé dans la crinière de Dorabella, c'est ça ? dit pensivement Rob. Je dirais que c'est de la laine filée à la maison, qui s'est effilochée d'un vêtement.

— Évidemment ! s'exclama Cicely, levant les yeux au plafond en une exhortation muette à la patience. Mais qu'est-ce que c'est, cette tache collante, au milieu ?

Rob haussa les épaules.

— Comment que je le saurais ? J'arrive à peine à la voir.

— Attends une minute.

John Longbones prit le fil des mains de son ami pour le porter près de la fenêtre et le tenir à la lumière qui n'était pas très généreuse, le jour refusant de se lever bien que midi approchât. John roula ensuite le brin entre le pouce et l'index, éprouvant la consistance de cette petite tache noire. Puis, après un court moment, il déclara :

— Je crois que c'est de la poix.

— De la poix ? répéta Cicely d'un air distrait, tandis que Rob et moi paraissions également confondus.

Nous étions très loin de la mer et du port le plus proche.

John hocha la tête.

— De la poix navale.

— Mais c'est un produit dont on se sert pour construire et réparer les navires... fis-je observer.

J'avais vécu assez longtemps à Bristol, maintenant, pour m'y connaître un peu en choses de la mer.

— On s'en sert aussi pour les moutons, insista John Longbones. Un des frères de ma mère s'occupe d'un troupeau près de Wedmore. Il en a toujours un petit pot avec lui pour traiter les œufs de mouches et les vers, et soigner les écorchures et les égratignures.

— Je croyais qu'on utilisait l'eau de genêt pour ces choses-là, rétorquai-je, les souvenirs des bergers locaux que j'avais connus dans mon enfance commençant à me revenir.

John me gratifia d'un regard qui montrait clairement qu'il me considérait – à tort – comme un citadin ignorant tout de la vie de la campagne.

— Il n'y a que les bergers les plus pauvres pour utiliser de l'eau de genêt, de nos jours, me dit-il avec mépris. C'est tellement moins efficace ! Vous connaissez le vieux dicton : Il

est dommage de perdre un mouton pour une petite économie de poix navale<sup>11</sup> ?

Je dus reconnaître que je ne l'avais jamais entendu, mais j'étais beaucoup trop excité pour m'inquiéter de la mauvaise opinion que John Longbones avait de moi. Peter Gildersleeve se trouvait sur le domaine des Pennard, au moment de sa disparition, et les Pennard possédaient des moutons. Il semblait maintenant que Mark, lui aussi, s'était rendu récemment dans la propriété Pennard, et lui aussi avait disparu. Cependant pourquoi aurait-il décidé d'aller voir Anthony et ses fils quand il savait que je l'avais fait le matin même ? Pourquoi après sa visite à Beckery n'était-il pas rentré à la maison pour entendre d'abord ce que j'avais à dire ? Et s'il était bien allé là-bas, que lui était-il arrivé ? Pour quelle raison les Pennard lui auraient-ils voulu du mal ? À lui ou à son frère ?

Je me tournai vers Cicely : dans ses yeux scintillait une excitation égale à la mienne, qu'elle tentait sans succès de dissimuler en présence de Rob et de John. Heureusement, les deux apprentis n'étaient guère observateurs, et, après une remarque anodine disant que nous n'étions pas plus avancés sur le sort de ses cousins, Cicely me tira dehors, une fois de plus, sans éveiller les soupçons des jeunes garçons.

— Alors ? souffla-t-elle dès qu'ils ne purent plus nous entendre. Qu'en penses-tu ? Tu crois que le mystère a un lien avec les Pennard ?

Nous reprîmes notre place sur le banc qui entourait le tronc du néflier, et, pour la énième fois, j'essayai de mettre mes idées au clair.

— Une chose est sûre, Anthony Pennard et ses fils portent des tabliers en grossière étoffe brune, concédai-je, et on peut toujours s'essuyer les mains à son tablier ou à ses chausses après avoir frotté un mouton avec de la poix. Un fil provenant d'une déchirure de l'étoffe ou d'un ourlet défait peut porter une petite tache de cette poix. Mais n'oublions pas qu'il y a dans le

---

<sup>11</sup> Proverbe anglais dont l'équivalent en français est l'expression : faire des économies de bouts de chandelles. (N.d.T.)



pays d'autres bergers et d'autres troupeaux qui ont pu fournir des peaux à tes cousins.

Ma compagne accueillit cette déclaration avec un mépris mérité.

— La dernière fois qu'il a été vu, Peter était chez les Pennard. Et si Mark voulait en savoir plus sur sa disparition, il ne sera pas allé se renseigner ailleurs, non ?

— En effet, admis-je, dûment remis à ma place.

— Dans ce cas, il est évident que c'est sur le domaine des Pennard que nous devons commencer à les chercher tous les deux.

— Non, pas nous, fis-je d'un air sévère. Il faut sans aucun doute que j'interroge de nouveau la famille à la lumière de ce que nous savons maintenant – ou ce que nous croyons savoir –, mais tu vas rester ici avec dame Joan. C'est là que tu es le plus utile, et tu ne pourrais que me gêner s'il devait y avoir du danger. Je ne vois pas pourquoi les Pennard voudraient du mal à tes cousins, il ne me vient aucune raison plausible, mais je ne peux pas et ne veux pas prendre le risque que tu m'accompagnes. Tu es capable de le comprendre ?

— Oui, répondit-elle, docile, ce qui me surprit un peu, puis je réalisai que, jusqu'à cet instant, elle n'avait pas envisagé la possibilité d'un danger.

— Bon, poursuivis-je, au moins maintenant je crois savoir pourquoi Peter se trouvait là-bas, ce qu'il cherchait, et comment il s'est soustrait à la curiosité d'Abel Fairchild. Mais je n'ai toujours aucune idée de l'endroit où il est allé après qu'Abel fut retourné à la ferme pour donner l'alarme. Pourquoi se trouvait-il en cet endroit précis si vide, si aride ?

Cicely hocha la tête, puis fit une remarque que j'avais déjà entendue une fois dans sa bouche :

— C'est bizarre qu'on l'appelle la combe du Nocher.

## CHAPITRE XIX

Je la regardai sans ciller plusieurs instants durant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Cicely, nerveuse. Qu'ai-je dit ? Tu as un drôle d'air.

Une fois encore, je citai :

— « Dans les collines, là où la terre forme des trous, sur l'autel au bord de la rivière de Charon. »

Et j'ajoutai :

— Cet endroit s'appelle la combe du Nocher, c'est bien ce que tu m'as dit ?

Ce fut au tour de Cicely de me dévisager.

— Qu'est-ce que tu racontes ? marmonna-t-elle. Je n'y comprends rien.

— D'où vient ce nom de combe du Nocher, le sais-tu ? demandai-je.

Elle réfléchit puis secoua la tête.

— C'est ainsi que mon père l'appelait, dit-elle enfin. Chaque fois que nous venions voir mon oncle et ma tante, autrefois, sur la dernière partie du trajet, nous empruntions la vieille voie romaine qui, comme tu le sais, traverse les terres des Pennard. Ceux-ci n'en sont pas très contents, mais le domaine appartient à l'église, et tous les évêques de Bath et Wells, y compris l'évêque Stillington, ont tenu à ce que cette route reste ouverte aux pèlerins et autres voyageurs. Peu de gens l'utilisent, cependant, tellement elle est déserte ; on lui préfère la route plus fréquentée qui traverse la ville, même si elle est plus longue quand on se rend au-delà.

Cicely se tut, fronçant les sourcils : sa digression l'avait troublée.

— Où en étais-je ? Ah oui, mon père ! Il disait la même chose chaque fois que nous arrivions aux contreforts inférieurs des Mendip : « À présent, nous traversons la combe du Nocher. »

— Et tu n'as jamais pensé à lui demander d'où venait ce nom ?

Cicely fit la grimace.

— Non. Pourquoi l'aurais-je fait ? Ça s'est toujours appelé ainsi depuis la nuit des temps. De toute façon, à mon avis, il ne le savait pas, sinon il me l'aurait dit.

— Tu as raison, soupirai-je.

Personne sans doute ne le savait. C'était une appellation qui s'était transmise de génération en génération depuis des siècles, et dont la signification première s'était perdue. Mais dans un passé lointain, nébuleux, avait-on donné ce nom à ce lieu à cause de Charon, le nocher de la mythologie ancienne ? Les Grecs croyaient en effet que leurs âmes devaient traverser le Styx, la rivière des Enfers, pour atteindre le royaume d'Hadès. Et c'était Charon le nocher qui les faisait passer sur sa barque.

— Que signifie tout cela, et pourquoi tu me poses toutes ces questions ? voulut savoir Cicely.

Elle m'écouta patiemment, plissant le front dans son effort pour se concentrer sur ce que je lui expliquais. Et quand je me tus, elle fit observer :

— Mais il n'y a pas de rivière ici ! Seulement des pâturages...

— Il a pu y en avoir une autrefois, insistai-je. Il y a mille ans ou plus, il se peut qu'un cours d'eau ait coulé dans cette cuvette, que pour une raison ou une autre on appelait la rivière de Charon.

Mais pourquoi cette appellation ? Je songeai tout à coup à ce profond ravin, au nord-ouest, près de Cheddar. Je ne l'avais jamais vu, comme je l'avais dit à Anthony Pennard, mais de nombreux pèlerins venus à l'abbaye quand j'étais novice me l'avaient décrit. Et je me rappelai un vieillard plus instruit que beaucoup de ses compagnons, et plus patient pour répondre aux questions d'un jeune naïf assoiffé d'en savoir davantage chaque fois que l'occasion s'en présentait. L'homme m'avait dit que cette gorge, entre les deux hauts sommets qui la flanquaient, avait été probablement, voilà bien longtemps, le lit d'une rivière,

qui pendant des siècles avait creusé son cours à travers les Mendip.

Tout de suite après, je revis la pente du terrain, près de la cabane de berger, la vallée étroite qui descendait lentement en bas de la colline depuis l'aplomb de la falaise. Je n'avais pas oublié non plus qu'il y avait un vieux chemin défoncé qui suivait l'escarpement et finissait dans une coulée de végétation inextricable, lierre et fougères dégringolant d'une anfractuosité du rocher plus haut. Cette petite ravine avait-elle été aussi un lit de rivière, quelque mille ans plus tôt ? Mais, dans ce cas, d'où venait le cours d'eau ? Coulait-il le long des pentes supérieures ? Probablement pas, puisqu'il aurait à coup sûr usé les rochers comme c'était le cas dans la grande gorge. La seule autre possibilité était qu'il ait surgi de la falaise elle-même, après avoir coulé à travers le calcaire poreux depuis les dolines, au sommet des Mendip.

Une grotte. Bien sûr ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Un des frères à l'abbaye m'avait dit un jour que les grottes ne sont que les lits de rivières souterraines asséchées, après que le cours de celles-ci a été détourné.

Une rivière souterraine... la rivière de Charon.

Je me tournai encore vers Cicely qui me regardait, inquiète, incapable de suivre le cours rapide de mes pensées.

— Retournons voir Rob et John, dis-je en me levant.

Les deux apprentis avaient renoncé à donner le change, et ils étaient maintenant accroupis par terre dans l'atelier à jouer aux cinq cailloux. Je leur demandai :

— Avez-vous entendu dire qu'il y ait des grottes sous cette partie des terres des Pennard qu'on appelle la combe du Nocher ?

— Là où coule la rivière de Charon, renchérit Cicely avec un petit sourire satisfait, de sorte que les deux garçons n'y comprenaient plus rien, et ne pouvaient plus se concentrer sur ma question.

Je finis cependant par apprendre de Rob Undershaft qu'il y avait bel et bien un certain nombre de grottes dans les Mendip, et peut-être beaucoup plus qu'on n'en connaissait ; et il me raconta la terrible aventure arrivée à l'un de ses cousins qui

s'était introduit en rampant dans ce qui semblait n'être qu'un trou dans le sol. Or il s'était retrouvé dans une cavité souterraine d'où on avait fini par le sortir au prix d'efforts et de difficultés terribles.

— Mais on ne m'a jamais dit qu'il y en avait une chez les Pennard, poursuivit-il, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en a pas. Le mieux certainement est de poser la question à Anthony Pennard lui-même. Pourquoi voulez-vous savoir ?

— Comme ça, mentis-je, et, d'un regard, je défiai Cicely de me contredire.

Mon excitation montait, en même temps que je me disais que la combe du Nocher était la zone des collines le plus facilement accessible depuis Glastonbury, proche de sa ville jumelle de Wells, et que l'endroit devait sans doute être bien connu des moines d'Ynys Witrin. Il était fort possible que le frère Begninus ait su l'existence d'une grotte où coulait une rivière souterraine qui sortait à l'air libre par une faille importante dans le rocher et descendait du flanc de la montagne jusqu'à la grande plaine marécageuse, en bas. Il y avait peut-être dans la grotte une partie qui n'était pas inondée, avec une formation rocheuse ressemblant à un autel... Alors, Begninus aurait caché là la sainte relique une première fois, quand le danger menaçait, puis une seconde, l'année où était parvenue au monastère l'annonce d'une nouvelle avance des Saxons, quand on l'avait chargé de mettre à l'abri le saint objet.

« Dans les collines, là où la terre forme des trous, sur l'autel au bord de la rivière de Charon. » Les mots tourbillonnaient inlassablement dans ma tête. Peter Gildersleeve avait-il suivi le même raisonnement ? Il était impossible de le savoir, mais, en fait, j'avais le sentiment que ce n'était pas invraisemblable, au contraire. Et en était-il aussi arrivé à la conclusion que l'entrée de la grotte devait se trouver au fond de la petite faille ?

À cette question non plus je ne pouvais répondre. Mais, en admettant que j'aie raison, pourquoi n'en était-il pas revenu ? Qu'il ait trouvé ou pas ce qu'il cherchait – qu'il ait été sur le point de devenir l'un des êtres les plus couverts d'honneurs du monde chrétien, fêté par les rois autant que par les cardinaux, ou qu'il fût au contraire un homme mortellement déçu –, il

aurait dû rentrer. Et Mark ? Où était-il, lui aussi ? Pourquoi avait-on trouvé Dorabella avec des traces de poix et de la paille sur sa robe ? L'énigme n'était pas encore résolue et ne le serait pas tant que je n'aurais pas tenté de vérifier mon hypothèse pour voir si elle était valable ou pas.

Nous quittâmes l'atelier, laissant les apprentis à leur jeu, et Cicely serait bien retournée au jardin pour discuter encore, mais je secouai la tête.

— L'heure n'est plus à parler, dis-je, je vais chercher Barnabas à l'écurie et me rendre jusqu'à la cabane de berger où Peter a disparu.

— Et qu'est-ce que ça rapportera ? demanda-t-elle, me regardant avec méfiance. Je t'ai bien observé quand tu parlais avec Rob et John, tu as une idée derrière la tête. Et puis pourquoi ces questions sur une grotte ? Tu ne m'as encore pas dit tout ce que tu sais, c'est ça ?

Je souris et l'embrassai légèrement sur le front.

— Cela vaut mieux pour toi. Présente mes respects à dame Joan quand elle se réveillera, et dis-lui que j'espère être avec vous pour le souper.

— Pourquoi dis-tu que tu « espères » ? Tout à l'heure, tu as parlé de danger. Tu étais sérieux ?

Il y avait du défi dans sa voix, et je répondis d'un ton que j'espérais plus assuré que je ne l'étais moi-même :

— C'est possible, et dans ce cas, Dieu me protégera.

— Mais... commença Cicely.

— Pas de « mais », la coupai-je. Écoute-moi bien : tu vas rester ici, et ne dire à personne où je suis allé.

— Si c'est dangereux, pourquoi ne pas demander à maître Honeyman de t'accompagner ? On est mieux à deux que seul.

— Non, répondis-je avec fermeté, je ne veux pas lui faire courir de risque pour quelque chose qui ne le concerne pas.

Elle se rangea à regret à mon avis, et moi, je montai rapidement dans la chambre prendre mon gourdin, ainsi que la boîte d'amadou et les silex que je rangeai dans ma besace avant de redescendre en courant à la cuisine. Là, j'implorai Lydia de me donner quelques chiffons enduits de graisse fondue dont elle se servait pour envelopper et conserver des morceaux de viande.

Puis, sans m'occuper de Cicely qui me criait « Attends ! », je franchis presque sans m'en rendre compte la porte d'entrée pour me trouver dans la grand-rue fourmillante de monde, et je me dirigeai vers les écuries d'Edgar Shapwick.

Je me félicitai que Barnabas m'ait reconnu car il avança la tête et poussa un faible hennissement quand l'un des palefreniers le sortit dans la cour pour le seller. Il me parut propre et bien soigné, mais nerveux pour un animal aussi placide.

— Il lui faut un bon galop, déclara Edgar Shapwick qui arrivait dans mon dos. Nous n'avons pas eu beaucoup le temps de lui faire faire de l'exercice. Vous nous quittez enfin, colporteur ?

Sans répondre, je grimpai sur le cob, et plaçai maladroitement mon gourdin en travers de l'arçon, puis je réglai ce que je devais encore pour la pension du cheval et levai les yeux vers le ciel de plus en plus sombre.

— Un orage se prépare, colporteur, confirma le propriétaire de l'écurie, aussi sûr que le Christ s'est arrêté à Priddy.

J'avais donné l'ordre à Barnabas de se mettre en route, mais la phrase d'Edgar me fit tirer violemment sur les rênes et je me tournai pour le dévisager. Il soutint mon regard, intéressé.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? interrogea-t-il.

J'eus un moment d'hésitation avant de répondre :

— Supposons que je veuille me rendre de Beckery au pied des Mendip : existe-t-il d'autres chemins que la route de Wells ?

Edgar éclata de rire.

— Par tous les saints du ciel, bien sûr, il y a de nombreux sentiers pour ceux qui les connaissent ! Mais je ne les recommanderais pas à des étrangers.

Je hochai la tête, puis j'eus une conversation à cœur ouvert avec maître Shapwick, observant son visage qui s'allongeait d'abord sous le coup de la stupéfaction, puis sous celui de la consternation. Je dois lui accorder cependant que pas une fois il ne chercha à m'interrompre avec des questions, et qu'il m'épargna toute exclamation incrédule. Et quand enfin je me tus, il se contenta de me serrer la main.

— Vous pouvez compter sur moi.

Il n'en dit pas plus.

Tandis que je retraversais la ville à cheval, puis empruntais la route de Wells, je me réjouissais d'avoir mis le propriétaire de l'écurie dans ma confiance. (J'ai toujours trouvé inéquitable de m'en remettre complètement à Dieu quand il s'agit de ma sauvegarde, alors qu'il y a des précautions que je peux prendre tout seul.) Il était maintenant plus de midi, et la chaleur devenait étouffante sous les nuages bas entre lesquels le soleil apparaissait de temps en temps.

On apercevait Wells sur la ligne d'horizon quand je quittai la grand-route pour un chemin plus étroit, moins bon, qui traversait la lande et m'amena tout droit au pied des Mendip. Là, il se divisait en deux : une des branches menait à la maison des Pennard et à ses dépendances, et l'autre rejoignait ce qu'il restait de la vieille voie romaine. J'engageai Barnabas sur cette seconde branche, jusqu'au bosquet où Peter Gildersleeve avait attaché Dorabella huit jours plus tôt. Arrivé à cet endroit, je sautai à terre, et attachai moi aussi le cob dont je flattai le museau.

— Je vais revenir, lui assurai-je.

Il me fit des yeux tout tristes comme s'il sentait le danger, avant de baisser la tête pour brouter l'herbe. Je m'arrêtai pour regarder autour de moi, mais il était inutile de perdre du temps, aussi pris-je mon gourdin dont j'entourai l'une des extrémités avec les chiffons imbibés de graisse que j'avais tirés de ma besace. Au sortir du couvert des arbres, je levai les yeux sur les hauteurs qui me dominaient, cherchant un indice de vie humaine, quelque chose qui m'indiquerait qu'on m'observait. Mais je ne vis rien sinon les moutons qui paissaient tranquillement. Je me demandai avec inquiétude où étaient Abel Fairchild, et aussi les deux fils d'Anthony Pennard. En même temps, leur absence me rassurait.

Je descendis dans la cuvette, et jetai un rapide regard à la cabane de berger, mais elle ne présentait plus d'intérêt pour moi. J'espérais avoir résolu cette énigme-là, et je pensais aussi savoir où Peter était allé après que, terrifié, Abel eut pris ses jambes à son cou. Comme je grimpais sur la crête qui séparait la



cuvette de la petite combe, les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber. Quelque part, loin à ma droite, au-dessus des Mendip, le tonnerre gronda, précédé par la zébrure d'un éclair. Je hâtai le pas, protégeant de mon mieux sous mon vêtement l'extrémité de mon gourdin qui était enveloppée de chiffons gras. C'était peu aisé, mais je m'en arrangeai, et je contournai l'escarpement jusqu'à ce que j'arrive à la coulée de végétation enchevêtrée.

Mon cœur battait si vite que j'avais du mal à respirer. Voilà que l'heure était arrivée où j'allais découvrir si mes capacités de déduction m'avaient mis sur le bon chemin, ou si cette étrange affaire, liée à ses événements vieux de presque mille ans, les dépassait. J'écartai les lierres et les fougères qui retombaient, ainsi que les longues branches maigres d'un arbre indéterminé, pour découvrir une étroite fissure dans le rocher. Alors avec précaution je me glissai dans la fente pour me retrouver dans les ténèbres au-delà.

Il fallut un moment pour que mes yeux s'habituent à leur environnement : si peu de lumière filtrait à travers la végétation qui pendait devant la faille presque invisible ! Du dehors, quand j'avais regardé à travers, je n'avais rien distingué sauf ce qui semblait être du rocher ; mais maintenant que j'étais de l'autre côté de cette coulée de verdure, je me rendais compte que je me trouvais dans une grotte. Un sentiment d'exaltation m'avait saisi, et il me fallut un certain temps pour le maîtriser afin de revenir aux impératifs présents, et allumer la torche que je m'étais confectionnée.

Je sortis de ma besace la boîte d'amadou, et fis jaillir des étincelles d'un silex. Sitôt que j'obtins une flamme, j'allumai les chiffons imbibés de gras dont j'avais emmitouflé l'extrémité de mon gourdin, et je pus voir alors que j'étais dans une sorte de galerie dont le sol était abondamment parsemé de rochers, avec ce qui ressemblait à des stalactites pendant de la voûte. J'avançai avec prudence, éclairant mon chemin dans les ténèbres silencieuses avec ma torche de fortune, et, à mesure que je progressais, des couleurs sur les parois me sautaient aux yeux : vert et marron, rose et rouge, pour être ensuite englouties

par l'obscurité, comme la lumière allait de l'avant. Ma main tremblait de peur et d'excitation, et, quelque part, tout au fond de mon esprit, rôdait l'image d'un reliquaire incrusté de pierreries abritant le fabuleux Graal des contes et des légendes – légendes en lesquelles je ne croyais pas, mais qui, après tout, j'en étais à demi convaincu, pouvaient se révéler vraies.

L'écho de mes pas résonnait sourdement dans cette galerie rocheuse, puis tout à coup, le son n'eut plus la même qualité, et, avant même que la lumière de ma torche m'en donne la raison, je sentis que la roche reculait, et il me vint une impression de hauteur et d'espace. J'étais maintenant dans une véritable caverne, dont la paroi supérieure se déchiquetait en stalactites identiques à celles de la galerie. Certaines étaient d'un blanc pur, irréel, d'autres, grises comme du plomb ou d'un rose pâle translucide. D'autres encore dégringolaient des murs comme si Merlin avait métamorphosé en pierre les eaux qui tombaient en cascade.

Tout cela, je le remarquai de façon fugace dans les tout premiers instants, et puis d'autres choses commencèrent à s'imposer à mon esprit, en particulier le fait qu'il y avait beaucoup plus de lumière autour de moi que ne pouvait en fournir mon unique torche. En trouver la raison fut aisé : trois ou quatre supports de fer étaient garnis de flambeaux à côté desquels le mien n'était qu'un pauvre substitut tronqué. L'odeur du suif et des chiffons qui brûlaient m'assaillit les narines au moment où les flammes furent poussées latéralement par un bref et brutal courant d'air surgi d'une fissure dans la roche.

En même temps, je pris aussi conscience de trois gros coffres en bois posés au centre de la caverne. L'un était ouvert, son couvercle rejeté en arrière révélant, à mesure que j'en approchais, l'éclat de métaux précieux, et le scintillement de pierreries. Pas le saint calice, mais des objets d'or et d'argent : chandeliers, gobelets, coffrets incrustés de pierres précieuses, assiettes, couteaux et cuillers. Il y avait aussi des ceintures et des colliers, des bracelets et des bagues, tous ornés de pierres aux mille éclats...

Je ne saurais dire combien de temps je demeurai là, les yeux fixes : quelques instants peut-être, puis je compris que je n'étais pas seul. Je levai la tête et vis Anthony Pennard et ses deux fils derrière lui qui m'observaient depuis le fond de la grotte. Ils venaient d'apparaître par une autre ouverture qui menait plus profond encore au cœur des Mendip.

— Vous ne semblez pas étonné de nous voir, maître Chapman, déclara Anthony en avançant.

À ces mots, un frisson de terreur me donna la chair de poule. Je brandis devant moi comme une lance mon gourdin en flammes et reculai lentement jusqu'à la paroi la plus proche.

— Qu'avez-vous fait de Peter Gildersleeve ? demandai-je. Et où est son frère ?

Sans en laisser le temps à son père, Thomas Pennard répondit :

— Ils sont morts tous les deux. Une fois que cet idiot de Peter a eu vu ceci – il indiqua les coffres remplis d'objets volés –, on ne pouvait plus le laisser en vie.

— Non, j'imagine. Non, quand il a compris que ton père, ton frère et toi étiez les brigands qui dévalisaient les gens de ce comté depuis si longtemps. Qu'avez-vous fait de son cadavre ?

L'aîné des Pennard eut un sourire grinçant, et, d'un geste, indiqua l'ouverture dans le coin.

— Au-delà de cette caverne se trouve un labyrinthe de grottes et de galeries. Il faudrait une vie entière pour en connaître toutes les entrées et les issues, et même si c'était possible, il resterait des endroits introuvables.

— Et Mark ? Vous avez mis son corps avec celui de son frère ?

Comme on ne me répondait pas, je poursuivis :

— Vous l'avez tué aussi, quand bien même il était l'un des vôtres. Un homme jeune et insatisfait, jaloux de son frère à qui leur père avait tout légué y compris son second lit. Oh, Peter se serait occupé de Mark, et aurait fait en sorte qu'il ne manque de rien, mais ce n'était pas la même chose que d'être un associé à part entière. Mark voulait de l'argent à lui de façon à se libérer de son frère. Comme il se plaignait à vous et à vos fils, c'était une recrue facile. Et c'était quelqu'un qui, de par son travail, avait beaucoup de contacts avec les gens. Mark livrait souvent

les parchemins à la fois chez les clients en ville et chez ceux de la campagne. Il connaissait le contenu des maisons de ses voisins, si elles étaient mal défendues, et quand leurs occupants étaient absents. Il devait vous être très utile. Pourquoi l'avoir tué ?

Je prêchais le faux pour savoir le vrai, n'ayant aucune certitude que Mark Gildersleeve fût mort, malgré de fortes probabilités.

Mon intuition était juste, et ce fut Gilbert Pennard qui la confirma.

— Parce que Mark a pris peur et a raconté à son frère ce qu'il faisait, déclara-t-il, avançant d'un pas pour se placer à côté de son père, les lèvres retroussées en un ricanement hideux. Sinon, comment Peter aurait-il connu l'existence de la caverne ? Pourquoi serait-il venu fureter par ici, si ce n'est pour s'assurer que Mark disait vrai ? Oh, évidemment Mark a nié ! Il nous a raconté une histoire absurde comme quoi son frère avait trouvé un très vieux parchemin. Il a dit que c'était certainement la raison de la présence de Peter ici. Jamais on n'avait entendu autant de sottises.

Je ne m'étais donc pas trompé. Mark était venu ici après avoir quitté Beckery, et personne ne l'avait vu parce qu'il avait emprunté des chemins déserts à travers la lande. Pourquoi avait-il fait le déplacement ? Pour se justifier auprès de ses comparses, évidemment. L'un des Pennard avait dû l'accuser la nuit précédente ; il était venu rôder autour de la maison des Gildersleeve peut-être dans l'espoir de réveiller Mark, et de l'entraîner sous un faux prétexte pour lui faire son affaire sur-le-champ. Mais ma présence imprévue avait contrecarré ces plans ; si Mark n'était pas revenu se coucher, j'aurais donné l'alarme. Le lendemain, cependant, Mark, qui croyait probablement que les Pennard ne doutaient pas sérieusement de lui, avait foncé tête baissée dans leurs bras d'assassins qui n'attendaient que cela.

Le tableau devenait plus net, maintenant. Mark était arrivé là quand j'étais encore avec Abel, ce qui expliquait pourquoi Anthony n'était pas allé s'entretenir avec Gilbert Pennard comme c'était son intention, mais était resté aux abords de la maison. Mark quant à lui s'était caché avec Dorabella jusqu'à

mon départ, mais il avait eu le temps d'en dire assez sur moi à Anthony pour que ce dernier m'appelle colporteur, lorsqu'il me raccompagna, en dépit du fait que je lui avais dit ainsi qu'à sa femme que mon nom était Stonecarver. J'en serai honteux jusqu'à ma mort, mais, sur le moment, la bévue m'avait échappé.

— Comment avez-vous découvert que Peter était ici ? demandai-je. Je croyais que vous étiez allés tous les trois à Priddy, cet après-midi-là ?

Anthony eut un rire bref.

— Nous en revenions, malheureusement pour lui. Nous redescendions vers la combe du Nocher quand nous l'avons vu laisser son cheval et suivre la pente jusqu'à la cabane. D'abord, on n'y a rien trouvé d'anormal sauf que c'était un peu bizarre qu'il soit si loin de la maison. Puis nous avons vu son petit jeu avec Abel —, alors nous avons eu des soupçons, et nous avons attendu, cachés, pour observer. Quand Abel est parti à toutes jambes, Peter est revenu à l'endroit où il avait attaché son cheval, et, quand on l'a revu, il avait une lanterne à la main qu'il avait apportée avec lui. Il s'est rendu directement ici.

— Et vous l'avez suivi pour le tuer.

Thomas Pennard tira de sa ceinture un méchant couteau.

— Exact, admit-il, tout comme nous allons te tuer.

— Non ! rugit Cicely hors d'haleine d'avoir couru, et qui venait de faire irruption dans la caverne. Pour le faire, il faudra que vous me tuiez aussi, ainsi que maître Honeyman !

## CHAPITRE XX

Tous ensemble nous tournâmes la tête vers elle et son compagnon, mais, alors que j'aurais dû profiter de ce moment d'inattention des Pennard pour assommer Thomas, qui était le plus proche de moi, l'ahurissement me cloua au sol.

Avançant dans la grotte, le maître apiculteur grommela :

— Alors, vous ne lui avez pas encore fait son affaire ? Par le diable, qu'attendez-vous ?

Cicely et moi le regardâmes, horrifiés, et je me demandai, l'espace d'un instant, si quelque enchantement ne m'avait pas rendu fou.

— Dieu du ciel, que voulez-vous dire ? interrogea Cicely d'une voix tremblante qu'elle n'arrivait pas à maîtriser. Vous m'avez accompagnée pour venir en aide à Roger.

Gilbert Honeyman la regarda avec pitié, et, quand il parla, il y avait comme du regret dans sa voix.

— Je crains que non. Mais je vous suis très reconnaissant d'être venue me chercher, sinon j'aurais pu avoir une surprise fort déplaisante.

Il se tourna vers moi.

— Je te dois des excuses aussi, Roger. Il doit être affligeant pour toi de découvrir que je ne suis pas exactement celui que je paraissais être.

Je ne pus lui répondre, tant je me méprisais de m'être laissé tromper si facilement. Le maître apiculteur m'avait semblé brave homme, honnête, et tout prêt à prêter main-forte aux autres. Rien de ce qu'il avait dit ou fait ne m'avait mis sur mes gardes. Et pourtant, tout à coup, je voyais quelle était sa place dans les machinations des Pennard. Le seul point qui m'avait laissé perplexe depuis que j'avais découvert les marchandises volées devenait évident.

Gilbert hocha la tête d'un air entendu.

— Il doit être vexant pour un jeune garçon malin comme toi d'être abusé par le vieux bonhomme que je suis. Il n'empêche que j'ai bien fait de prévenir ces trois-là de ne pas te sous-estimer.

— On s'en est méfié, grommela Anthony. On s'est succédé tous les trois pour surveiller la grotte depuis que tu es venu nous voir, hier. Et la chance a voulu que nous y soyons tous quand il est arrivé.

Cicely retrouva sa voix mais elle était altérée quand elle s'adressa à moi :

— Mais... mais je ne comprends pas. Qu'est-ce que maître Honeyman a à voir avec maître Pennard et ses fils ? Et dans quel but ?

Je lui indiquai les trois coffres alignés au milieu de la caverne.

— Ce sont eux, les voleurs qui pillent ce comté depuis si longtemps.

Et j'ajoutai, sur un ton moins âpre :

— Et je suis navré de devoir te dire que Mark était des leurs. Il les informait sur les maisons qui étaient vides quand leurs propriétaires n'étaient pas là, ou celles qu'il était le plus facile de dévaliser. Quant à maître Honeyman, je pense qu'on l'avait recruté pour écouler une partie du butin qu'il transportait dans ses vastes paniers de bât, pour la vendre à Bristol et ailleurs.

Le maître apiculteur sourit.

— Tu es presque dans le vrai, mon garçon, à un détail près : je ne suis pas l'employé de maître Pennard et de ses fils, c'est moi qui les emploie, eux et bien d'autres. J'ai quelques douzaines de personnes qui travaillent pour moi en différents endroits du pays – en vérité, partout où j'apporte mon miel et ma cire. Pour moi, c'est tout beurre tout miel, si j'ose dire.

Et il éclata d'un rire énorme à sa plaisanterie, mais personne n'eut le cœur de se joindre à lui.

Bien que notre situation fût grave, ou peut-être à cause de cela et parce que j'avais les nerfs à vif, je ne pus m'abstenir de réprimander Cicely :

— Je t'avais demandé de ne rien dire à personne ! Pourquoi ne pas m'avoir obéi ?

— Mais, maître Honeyman est... était notre ami, gémit-elle, je pensais qu'il me conseillerait sur ce que je devais faire. Tu disais que tu serais peut-être en danger.

— Cependant, tu ignorais où trouver cette grotte ! Je ne t'en avais rien dit parce que je n'en étais pas certain. Tu ne t'es donc pas méfiée en voyant que maître Honeyman savait exactement où me trouver ?

— Je... je n'y ai pas pensé un instant.

Évidemment ; elle ne s'était inquiétée que de ma sécurité, et, dans la confusion où elle se trouvait, il était normal qu'elle se soit tournée vers le seul homme suffisamment au courant de l'affaire pour pouvoir être utile sans avoir besoin d'explications longues et compliquées. Elle s'était donc précipitée pour chercher Gilbert Honeyman à son hostellerie, et lui avait raconté son histoire. Nul doute, il n'avait pas fallu répéter deux fois à celui-ci de passer à l'action, et il ne s'était pas fait prier pour emmener Cicely sur son cheval. En vérité, il n'aurait pas pu la laisser derrière lui, même si elle l'avait voulu, parce qu'elle en savait trop. La sécurité du maître apiculteur était menacée. Il fallait réduire Cicely au silence, tout comme moi.

Je me demandai si Edgar Shapwick avait assez confiance en moi pour faire ce que je lui avais dit lorsque j'étais allé récupérer Barnabas, mais cette pensée ne fit que m'effleurer. Les quatre hommes se rapprochaient, avec une expression déterminée. À l'extrémité de ma torche de fortune, il ne restait que quelques lambeaux d'étoffe aux trois quarts brûlés, mais une flamme ou deux continuaient à les consumer.

Avec une soudaineté qui le prit par surprise, je bondis sur Thomas Pennard, et le frappai entre les deux yeux. Ses cheveux roussirent un peu, et une marque, comme au fer rouge, apparut sur son front. Il poussa un hurlement et lâcha son couteau, portant les deux mains à sa blessure. Les trois autres, que l'incident avait décontenancés, hésitèrent un court instant, puis Anthony Pennard se rua vers l'arme tombée à terre, mais j'avais réagi plus vite et posé mon pied sur la lame.

— Pars, Cicely ! hurlai-je. Pour l'amour du ciel, sauve-toi !

Mais elle était déjà passée à l'action, non en se dirigeant vers l'entrée de la grotte, mais en se précipitant sur Gilbert



Honeyman, dont elle enserra le cou entre ses bras pour l'étrangler. Alors qu'il essayait de tirer sa dague de sa ceinture, il dut y renoncer afin de se débarrasser de son assaillante.

Anthony Pennard tenta lui aussi de dégainer son arme, mais un coup de mon gourdin brûlant et fumant l'en empêcha. En cet instant précis, du coin de l'œil, je vis Gilbert Pennard se précipiter sur le coffre derrière lui et s'emparer d'un lourd chandelier d'argent qu'il brandit comme une massue.

C'est alors que je commis une terrible erreur. Il s'apprêtait à me frapper : pour parer son coup et utiliser mon gourdin comme arme défensive, je voulus le saisir par ses deux extrémités, afin de le tenir en position horizontale. L'extrémité qui s'était consumée était encore rougeoyante, et le bois incandescent me brûla la chair. Je lâchai prise avec un juron sonore, mais, malgré la douleur, je conservai assez de présence d'esprit pour continuer à tenir le gourdin de l'autre main.

Gilbert Honeyman avait enfin réussi à desserrer la prise de Cicely, et, avec un ultime effort, il la projeta violemment sur le sol. Transpirant de peur et de rage, il levait un poing gros comme un jambon et lui aurait asséné un coup meurtrier si elle ne s'était pas écartée pour se remettre vivement debout. Cependant, je n'avais que vaguement conscience de tout cela : mon attention était accaparée par Gilbert Pennard et son chandelier. Il me visait à la tête, et sans m'occuper de ma paume et de mes doigts meurtris, je repris mon gourdin à deux mains, juste à temps pour éviter d'avoir le crâne fracassé.

Mais, ce faisant, j'avais modifié la position de mes pieds et libéré le couteau que Thomas Pennard, bien qu'il fût encore vaguement hébété, réussit à récupérer en s'accroupissant. Son père aussi avait tiré sa dague, tout comme Gilbert Honeyman. Et, de nouveau, les quatre hommes avançaient sur moi, leurs sinistres intentions clairement inscrites sur leurs visages.

Avec mon bâton, je les tins à distance, complètement insensible maintenant à la douleur de ma main droite. Je reculai des deux ou trois pas que j'avais gagnés un peu plus tôt par rapport à la paroi de la grotte dans mon dos. Quatre paires d'yeux me fixaient sans ciller, et je compris la cruelle évidence : même si je parvenais à éliminer un des hommes, je

n'échapperais pas à la vengeance des autres. Seul un miracle pouvait me sauver...

Cette pensée s'imprimait dans mon esprit quand Thomas Pennard trébucha sur l'une des nombreuses saillies rocheuses qui hérissaient le sol. Il recouvra presque tout de suite son équilibre, mais il était maintenant un pas derrière les autres, et il pouvait donc voir Cicely dont les quatre hommes avait temporairement oublié l'existence, tant ils avaient envie de se débarrasser de moi. Or, la jeune fille, prenant exemple sur Thomas, s'était emparée d'un autre lourd chandelier d'argent, et elle se glissait vers maître Honeyman lorsque Thomas hurla :

— Attention, Gilbert ! Attention derrière toi !

Cette mise en garde eut pour résultat de détourner l'attention et du maître apiculteur et de Gilbert Pennard, qui tous deux pivotèrent, couteaux prêts à frapper. Profitant de cette diversion momentanée, je frappai de toutes mes forces Anthony Pennard à la tempe avec mon gourdin, et il s'affala sur le sol. Il lui faudrait un petit moment pour s'en relever, je le savais.

Un d'éliminé. Il en restait encore trois.

J'entendis Cicely pousser un hurlement. Elle tenait toujours le chandelier mais s'en servait maintenant de son mieux pour se protéger de la dague de Gilbert Honeyman qui plongeait sur elle. Je m'obligeai à me décoller du mur, m'attendant à une attaque des frères Pennard, mais, à ma stupéfaction, Thomas était tombé à genoux à côté de son père, tandis que Gilbert se penchait sur eux deux, les bras ballants.

J'avancai en titubant sur le sol inégal en direction du maître apiculteur qui se tourna pour me faire face, criant aux deux frères de venir en renfort. Je réussis un court moment à le tenir en respect avec mon bâton, mais il fallait que je le mette hors d'état de nuire avant que Gilbert ou Thomas ne reprennent leurs esprits. À tout instant, l'angoisse que leur inspirait leur père blessé risquait de passer au second plan, et ils s'occuperaient de sauver leur peau, car, pour eux, Cicely et moi étions les deux seules personnes qui pouvaient les livrer à la justice.

Tenant toujours à distance Gilbert Honeyman, comme j'évaluais le meilleur moment pour frapper, je vis l'un des frères

relever lentement la tête et la secouer comme quelqu'un qui se réveille progressivement d'un rêve. Je ne pouvais tergiverser davantage sous peine de perdre mon avantage inattendu. Je levai mon gourdin, mais mon adversaire, avec une vitesse incroyable, plongea, esquivant ma garde, son couteau dirigé droit sur mon cœur. J'esquivai le coup d'un cheveu, et en même temps frappai l'apiculteur à la tempe. Le choc ne fut pas très violent, cependant mon adversaire s'écrasa sur le sol, le souffle coupé.

C'était cependant une bataille perdue d'avance. Les deux fils Pennard revenaient à l'attaque, chacun armé d'un couteau, et, même si j'arrivais à les contenir, Gilbert Honeyman ne tarderait pas à retrouver son souffle.

De nouveau je rugis :

— File, Cicely ! Cours !

Et cette fois, elle obéit. Elle avait dû comprendre qu'elle ne pouvait plus rien faire pour me sauver, et qu'au moins, si elle s'enfuyait, quel que soit mon sort, les brigands passeraient en justice. Elle se précipita vers l'issue de la grotte et disparut dans les ténèbres de la galerie, au-delà.

Puis je l'entendis pousser un cri aigu, désespéré, qui s'arrêta net. Les Pennard s'étaient figés, comme pétrifiés. Gilbert Honeyman, qui s'était presque remis sur les genoux, se raidit, aussi crispé que les stalactites derrière lui. Mais le silence qui avait suivi ce hurlement terrifié fut soudain rompu par un rassurant bruit de voix masculine, puis une exclamation soulagée de Cicely. Un instant plus tard, elle reparaisait.

— Roger, Roger ! Tout va bien, Edgar Shapwick est ici avec les hommes du shérif.

Il y a une certaine satisfaction à livrer les coupables à la justice, et je suis persuadé que c'est la volonté de Dieu que les mauvais, hommes et femmes, soient punis pour leurs crimes. Néanmoins, au cours de toutes ces années où j'ai agi comme un instrument de cette volonté divine, j'ai éprouvé très peu de plaisir à le faire ; sauf peut-être en une ou deux occasions quand il s'agissait de malfaisants envers qui tout pardon eût été impossible. Mais, en général, mon expérience m'a montré que

pratiquement tout individu a de bons côtés qui, si les choses avaient été différentes, lui auraient permis de rester sur le droit et étroit chemin de la rédemption.

Vous voyez que je vieillis, mes enfants, car il n'y a que les plus âgés qui pontifient avec autant de présomption. Cependant je n'ai écrit que la vérité car les coupables font toujours souffrir les innocents pris dans leurs machinations. Des innocents comme dame Gildersleeve, qui non seulement avait perdu ses deux fils mais dut souffrir de surcroît de la réputation posthume de voleur que l'un d'eux s'était acquise. N'ayant plus Mark et Peter, elle aurait pu ne plus avoir non plus de moyens d'existence si Cicely n'avait pas décidé de demeurer avec sa tante et de reprendre en main les affaires de ses cousins.

Cette fille ne connaissait rien à la fabrication du parchemin, mais je ne doutais pas qu'elle apprendrait. Par bien des côtés c'était à peine plus qu'une enfant qui avait fait irruption dans cette grotte, mais c'était une femme qui en était sortie, une femme qui s'était prouvée qu'elle avait du courage et de la détermination, une femme prête à affronter le monde. J'éprouvais presque de la pitié pour le sergent Armstrong quand il arriverait enfin à Glastonbury, s'attendant à retrouver la fille facile à juguler dont il s'était séparé.

Autre innocente qui souffrit : Rowena Honeyman. Avant d'être traîné en prison, et sachant qu'il était bon pour le gibet, Gilbert avait demandé à me parler seul à seul.

— Promets-moi qu'avant de rentrer chez toi tu passeras voir ma fille. Emmène-la chez la sœur de ma défunte femme, à Frome. Cela ne t'écartera de ton chemin que de quelques milles, mais je te supplie de le faire. À ma mort, mon négoce ira à mon demi-frère, et nous ne nous sommes jamais entendus. Outre la honte et le déshonneur liés à mon nom, il fera à ma fille une vie de misère, et elle ne sera pas bien non plus chez les voisins. La fille d'un criminel : qui voudra la fréquenter ? Qui acceptera de l'épouser ? Elle est sans défense, maintenant. Mais sa tante lui donnera un foyer et s'occupera d'elle de son mieux. Tu feras cela pour moi ?

Comment refuser ? Gilbert Honeyman était quasiment un homme mort. Il m'assura qu'il ignorait tout des meurtres de

Mark et de Peter Gildersleeve jusqu'à ce qu'il se présente chez les Pennard, en se rendant à Glastonbury, deux jours plus tôt. Dorabella, qui avait été enfermée dans une des dépendances de la ferme, avait réussi à s'échapper, et c'est par le plus grand des hasards qu'il l'avait trouvée errant sur la lande.

Mais, tandis que les officiers du shérif l'emmenaient, ligoté, je ne pus m'empêcher de penser que même si Gilbert Honeyman était innocent du meurtre des deux frères, il n'aurait pas hésité à nous tuer, Cicely et moi. Une fois que nous avions prouvé que nous étions dangereux pour lui, il n'avait eu aucun scrupule à préconiser notre assassinat. Pourtant, il n'était pas envisageable de reporter son infamie sur sa fille, aussi j'acceptai de faire le peu que je pouvais pour elle.

Avec maîtresse Pennard, c'était une autre affaire, et, personne n'était en mesure d'adoucir son sort. Elle nia catégoriquement avoir su ce que faisaient son mari et ses fils, et, comme tous trois soutinrent ses dires, elle recouvra sa liberté après une enquête serrée. Mais elle avait perdu sa maison, ses moyens de subsistance et ses amis. Que deviendrait-elle ? Je ne pouvais me hasarder à le dire. Elle finirait sans doute ses jours dans quelque maison religieuse, seule et sans amis. Je l'ai dit, les innocents souffrent autant que les coupables.

Dame Joan me supplia de rester avec eux un peu plus longtemps.

— Jusqu'à l'arrivée de mon frère, implora-t-elle, et elle semblait à la fois perdue et effrayée.

Mais comment savoir le temps qu'il faudrait à sa lettre pour toucher le sergent Armstrong ? Et maintenant que j'avais achevé ma tâche, je voulais rentrer chez moi. Et je serais encore retardé car il fallait reconduire Barnabas au château de Farleigh, et remplir la promesse faite à maître Honeyman qui maintenant dépérissait en prison. Aussi je me fis violence et déclarai que je passerais la nuit sous le toit de mon hôtesse, mais qu'il me faudrait prendre la route dès le lendemain au matin.

Cicely, je le notai, n'essaya pas de me retenir comme elle l'aurait fait un ou deux jours plus tôt. Elle semblait même impatiente de me voir partir, et ne m'accordait guère

d'attention, tandis qu'elle avait de longs entretiens avec Rob et John sur les subtilités du travail qui l'attendait.

— Tu nous manqueras, bien sûr, dit-elle le samedi matin en se hissant sur la pointe des pieds pour me planter un baiser distrait sur la joue.

Puis elle regagna en hâte l'atelier.

Je me souris à moi-même, puis m'en allai faire mes adieux à frère Hilarion. De toute évidence, le résultat de mes investigations le soulagea tout en le chagrinant.

— Une sale affaire, une sale affaire, n'arrêtait-il pas de répéter.

Je lui demandai de garder un œil sur dame Gildersleeve et d'implorer le père abbé de la protéger de la méchanceté de ses voisins.

— Au moins elle est lavée de la honte d'avoir eu un fils qui se serait mêlé de sorcellerie, mais elle demeure aux yeux de tous la mère d'un voleur.

Frère Hilarion en convint avec un soupir et me donna sa bénédiction. Comme je m'en allais, il me rappela d'un ton pressant.

— Roger ! Attends un instant, mon enfant. Je veux te demander quelque chose.

Mais, à ce moment précis, quelqu'un me héla : c'était un des frères qui avaient été novices en même temps que moi, et dont le nom à l'époque était simplement Nicholas Fletcher. Le temps que nous échangeions des souvenirs sur nos années passées ensemble, et que nous parlions de son frère Martin que j'avais rencontré l'année précédente dans de fort tristes circonstances, frère Hilarion avait dû reporter son attention sur deux de ses élèves qui la réclamaient. Je me demandai distraitemment ce qu'il voulait, mais j'avais vraiment hâte de m'en aller, à présent, et priai frère Nicholas de lui transmettre mes adieux.

Sans traîner, je me rendis directement aux écuries de Northload Street dire au revoir à Edgar Shapwick.

— Sans vous je serais mort, lui dis-je en lui donnant l'accolade.

— Je n'ai fait qu'alerter les hommes du shérif comme vous me l'aviez demandé, protesta-t-il. Vous avez été bien inspiré de ne

pas faire confiance aux Pennard, dirait-on. Saviez-vous sur quoi vous alliez tomber ?

Je secouai la tête.

— Pourtant j'aurais dû m'en douter. Mais je n'ai compris qu'après qu'on eut trouvé la trace de poix dans la crinière de Dorabella qu'ils étaient pour quelque chose dans la disparition de Mark et de Peter Gildersleeve. De bien des façons, ce fut une affaire triste et confuse.

— Comment avez-vous soupçonné qu'il y avait une grotte dans cette partie des Mendip ? demanda Edgar occupé à tenir Barnabas par le col comme je montais en selle.

— C'est une longue histoire, répondis-je, et je portai vivement une main à ma bouche : bien sûr, c'était la question que frère Hilarion avait voulu me poser.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta mon compagnon devant mon air consterné.

— N... non, répondis-je, préoccupé. Non, rien !

Je me baissai.

— Encore merci pour votre aide, maître Shapwick.

— C'est nous, les habitants de Glastonbury et de tout le comté, qui devons vous remercier ! se récria-t-il. Vous avez réussi à éclaircir le mystère de ces brigandages, ce que les hommes du shérif ont été incapables de faire. Bien des victimes seront heureuses de retrouver leurs biens volés.

Il me tendit mon gourdin brûlé et noirci, et donna une bonne tape sur la croupe du cob.

— Que Dieu soit avec vous, mon garçon, et qu'il vous garde sain et sauf jusqu'à Bristol !

J'acceptai ses bons vœux, et lui demandai à lui aussi de demeurer un appui pour dame Joan et Cicely.

— Elles auront besoin d'amis fidèles.

— Certes, et vous pouvez compter sur moi.

Il me serra la main et me suivit des yeux lorsque je sortis de l'écurie, puis, tournant les talons, il s'en fut reprendre sa routine du matin.

Je remontai la grand-rue, passai l'abbaye et l'église Saint-Jean, traversai Bove Town où les pèlerins se rendant à la chapelle Saint-Jacques étaient une bonne indication du chemin

de la chaumière des Jarrold. À ma droite le Tor, étrange bosse menaçante, se dressait découpé sur la ligne d'horizon, avec en son sommet la chapelle Saint-Michel : c'était le pays de Merlin l'enchanteur, de Gwyn ap Nudd, des dieux celtes primitifs vénérés dans ces contrées bien avant l'arrivée des premiers chrétiens.

Je souris en me rappelant qu'une semaine plus tôt je rêvais de me trouver plongé dans quelque aventure romanesque, où je serais intégré au monde mythique et mystique de mes rêveries les plus échevelées. Et, pendant quelques courtes heures, j'avais cru être au seuil de l'une des plus fabuleuses découvertes de l'histoire de l'humanité, comme Peter l'avait cru avant moi. Mais maintenant, comme je bifurquais sur la chaussée surélevée de la route de Wells et des Mendip, je m'étonnais grandement d'avoir cru une chose pareille, et il me semblait que j'avais été pris par une sorte de folie. Après ce qui s'était produit dans la caverne, j'avais complètement oublié le Graal, pour ne me rappeler que maintenant, à cause des questions d'Edgar Shapwick, qu'il avait été l'objet de ma quête. Je me sentais stupide et hébété comme au sortir d'un long et profond sommeil. Eh bien, il était trop tard, désormais... Je ne pourrais jamais trouver ce que le frère Begninus avait soustrait aux Saxons, voilà mille ans, ni où il l'avait caché...

À cet instant, un rayon de soleil transperça soudainement les nuages qui planaient comme un linceul sur la campagne depuis deux jours. Je repris courage, et me félicitai de ne pas avoir trouvé le Saint-Graal. Au cours des siècles, il était devenu un symbole tellement plus important qu'une relique... Il représentait la quête de l'homme pour tout ce qui en vaut la peine : la bonté, l'espoir d'un monde meilleur. Si on le réduisait à un simple objet d'or orné de pierreries, il se verrait vidé de son sens, et l'univers s'en trouverait appauvri, privé d'un idéal.

En poussant Barnabas au trot, je me surpris à sourire.

FIN